

par Ed. Alletz
[ALLETZ v. Quérard I.332]

1re édition

AVENTURES

D'ALPHONSE DORIA.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
Rue de Seine, n. 14.

AVENTURE D'ALPHONSE DORIA.

(Roman.)

par Ed. ALLETZ



TOME PREMIER.

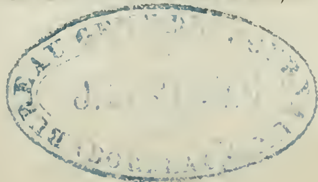
PARIS,
LIBRAIRIE D'AMYOT,
RUE DE LA PAIX, N° 6.

1838

A EDWARD S***, ESQ.

Mon cher ami,

Je fais paraître sous la protection bienveillante de votre souvenir, un ouvrage composé depuis long-temps, en des heures de repos et de loisir, après une grave maladie et selon une défense de la Faculté qui m'interdisait alors des travaux plus sérieux. Cet ouvrage, dû au besoin de distraction, ne se



rattache à aucune de mes publications antérieures. C'est l'amusement de la faiblesse, le sourire de la convalescence. Gardez-vous d'être plus grave pour le juger que je ne le fus en le composant. Si je pensais qu'il allégeât, pour ceux qui viennent d'être malades ou qui le sont encore, le poids de la mélancolie qui accompagne la perte des forces et le souvenir d'un danger récent, je ne lui souhaiterais pas d'autre succès. Je voudrais aussi que le doux soleil qui luisait sur moi pour me réchauffer d'un rayon de vie, pendant que je rêvais à cette production légère, lui portât bonheur; et que la nature qui renaissait dans sa verdure et dans son parfum, tandis que je l'écrivais au pied d'un arbre, lui eût communiqué un souffle de grâce et de fraîcheur.

Cet ouvrage que je fais sortir du portefeuille où il dormait depuis quelque années,

et où le public trouvera peut-être que j'aurais dû le laisser reposer, forme donc un accident dans ma vie littéraire. Il a commencé et fini à la fois ma carrière de romancier. Vous savez, mon cher ami, ce que je pense de la mission de l'écrivain dans ce siècle : je me sens appelé, par un devoir impérieux, à d'autres pensées et à d'autres soins.

J'ai tracé les dernières pages d'*Alphonse Doria* près de la paisible et fraîche habitation où vous coulez votre vie, à la manière d'un sage, sur les collines de Bath. En outre, je dois quelques-uns des moments les plus agréables de ma vie à la charmante excursion que nous avons faite ensemble dans les montagnes du pays de Galles; enfin, j'ai foi dans les augures de l'amitié, et je suis sûr que votre nom fera une meilleure fortune à mon livre. Par tous ces motifs, je

vous le dédie; et je saisis cette occasion pour vous renouveler,

Mon cher ami,

L'expression de mon inviolable attachement,

* * *

Paris, le 15 avril 1838.



ALPHONSE DORIA.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Alphonse commence son récit par quelques détails sur son origine et son éducation.

Je suis né à Paris, le 15 janvier 1792. Mon père, originaire de Florence, était un artiste très distingué. Venu fort jeune en France, après la mort de ses parents, il s'y était fixé, et son talent pour la peinture, dans le genre du portrait, lui avait procuré, très vite, d'honorables moyens d'existence. Sa réputation lui avait valu l'honneur

d'être choisi, en 1789, par le premier gentilhomme de la chambre, pour faire le portrait du roi, à l'époque de l'ouverture des états-généraux. C'était une circonstance qu'il aimait si fort à rappeler que le récit, sans cesse répété, en avait fait vibrer, dès ma plus tendre enfance, chaque fibre encore molle de mon cerveau.

Il épousa, à l'âge de trente-cinq ans, Eugénie Desgranges, fille d'un modeste littérateur dont tout le génie se bornait à compiler les œuvres originales des écrivains renommés, et qui se comparait lui-même à l'industrieuse abeille qui vole, de fleur en fleur, pour en extraire les sucs parfumés. Ma mère, au moment de son mariage, venait à peine d'accomplir sa quinzième année. Elle n'avait eu d'autre dot qu'un exemplaire relié en veau et doré sur tranche des soixante volumes composés, ou plutôt *exposés* par son laborieux père. Mais la finesse de son esprit, les rares qualités de son cœur et sa grande beauté, étaient bien faites pour inspirer un attachement désintéressé. Si j'en dois croire le souvenir des charmes qu'elle conservait en-

core quinze ans après son mariage, ma mère devait avoir été l'une des femmes les plus séduisantes qu'on pût rencontrer. Ses cheveux étaient blond-cendré; leur douceur et leur lustre avaient des reflets extrêmement agréables à l'œil et favorables au teint du visage. Ses yeux gris-bleu étaient pleins de bienveillance et de pensées tendres. Je n'ai jamais vu de si beaux cils, ni des sourcils aussi parfaitement arqués. Sa bouche ressemblait à une charmante cerise qui est encore sur l'arbre. Sa taille péchait peut-être en petitesse; mais ce défaut était racheté par l'admirable proportion du tout, par la grâce des mouvements, par je ne sais quel goût perpétuel qui dirigeait chaque pas et chaque geste.

Je fus élevé dans un collége de province. Là, mon extrême vivacité m'entraînait quelquefois à des accès de violente colère; mais ces emportements ne duraient pas; et par mon empressement à réparer une offense, j'étais le premier à la faire oublier. Quand je remonte le cours de ma vie et cherche dans les affections de mon enfance les signes de mes sentiments primitifs, je m'assure

combien j'étais déjà enclin à aimer. Pendant les huit années que je passai au collége, je n'eus qu'un seul ami. Assis l'un à côté de l'autre sur les bancs de la classe, nous nous aidions dans nos travaux, et nous nous réjouissions de nos succès mutuels. Etrangers à l'inconstance et à la jalousie, réunis pour l'étude, associés dans nos jeux, toujours prêts à nous battre ensemble ou l'un pour l'autre, on nous citait avec admiration. Pour ma part, il me semble que je chérissais mon ami avec une force et une fidélité qui surmontaient mon âge : je ressentais chacune des injures qui lui étaient faites comme si elle eût été commise envers moi-même; et quand son honneur me paraissait compromis (car il existe aussi un point d'honneur pour les écoliers), j'éprouvais souvent le désir de verser mon sang pour le mieux venger.

Je me rappelle, en outre, d'avoir été possédé d'une émulation qui allait jusqu'à la passion, et ne cédait qu'à l'attachement dont je viens de parler. J'attendais avec anxiété les jours où le maître prononçait son jugement sur les travaux de la semaine; si la première place n'était pas assignée à

l'un de nous deux, je ne pouvais retenir mes larmes; mon cœur se gonflait de dépit; j'en perdais l'appétit et le sommeil, et j'exhortais mon compagnon à nous priver de toute récréation jusqu'au jour où nous serions remontés au rang que j'ambitionnais et qui nous semblait dû.

J'avais un égal besoin d'exercice pour mon corps et de discipline pour mon esprit. Tantôt je poussais le jeu jusqu'à l'épuisement; tantôt je me délassais de mes études par d'avides lectures qui fournissaient un aliment précoce à mon imagination.

Mon père ayant éprouvé des pertes assez considérables, et ne pouvant plus suffire aux frais de mon éducation, ne me laissa pas achever mes études de latinité. Je n'avais encore que treize ans lorsqu'il me rappela près de lui. Il avait recommandé au directeur du collége de me faire appliquer avec un soin particulier à l'art du dessin, mais on attachait trop d'importance dans cet établissement à l'étude des langues mortes, pour donner suite au vœu qu'il avait exprimé. D'ailleurs on m'avait reconnu peu de goût pour cet

art : j'aimais beaucoup mieux traduire une harangue de Cicéron que d'esquisser une tête de Léonidas.

Dès que je fus arrivé chez mon père, il me mit un crayon dans la main, et me donna assidument des leçons de dessin. Au bout de quatre ans il me jugea en état de commencer la peinture et m'installa dans son atelier, afin de me faire profiter de son exemple. J'avoue que j'étais beaucoup plus attentif à regarder toutes les figures qui posaient tour à tour devant nous, qu'à étudier la manière dont mon père les fixait sur la toile. Rien n'était plus gai, pour moi, que d'épier la vanité dans ses prétentions les plus ridicules. La plupart venaient, non se faire peindre, mais flatter pour leur argent. Aussi, chaque modèle affectait un air de visage tout nouveau et contre nature. Le vieillard se fût désolé qu'on le représentât avec une figure recueillie et sévère; il entr'ouvrait ses lèvres fanées et ne craignait pas de réclamer un portrait souriant, montrant les dents qu'il n'avait plus. Le jeune homme évaporé prenait une mine méditative et

se faisait renfoncer, dans leurs orbites, ses yeux enjoués à fleur de tête. La rieuse se rendait triste, la mélancolique s'épanouissait, la boudeuse respirait la bonhomie, la plus jolie s'ôtait ses grâces : toutes les laides faisaient faire, sous leur nom, le portrait d'une autre. C'était un nez à raccourcir, une bouche à diminuer, un visage à allonger, des épaules à faire descendre : l'artiste devait corriger toutes les méprises de la nature.

Mon père fit un portrait de ce genre pour une vieille fille fort riche prête à se marier par procuration. Cette fois il s'était surpassé. Le portrait eût plutôt ressemblé à cent femmes prises au hasard, qu'au véritable modèle. Cependant celle-ci s'extasiait sur de longs cheveux bouclés et du plus beau blond du monde, substitués aux siens, ras et courts, et tirant sur le roux ; elle se complaisait dans ces grands yeux couleur d'azur qui remplaçaient les yeux ronds et ternes dont la nature l'avait gratifiée ; elle s'admirait dans son nouveau visage devenu ovale, dans son teint tout à coup rafraîchi et dans

sa taille effilée comme celle d'une nymphe.

Mais qu'advint-il de ce parfait mensonge de l'art? Le fiancé devint éperdument amoureux d'un être idéal, et contracta la promesse authentique de faire le mariage. On juge de sa surprise et de son indignation lorsqu'il chercha sa femme, et ne la retrouva plus. Il recula devant le modèle qui avait fait mentir le pinceau, et courut lui intenter un procès. Les juges reconnurent que l'image se trouvant n'être celle de personne, il n'y avait plus d'union possible.

Cependant mon père remarquait avec chagrin que je faisais peu de progrès sous sa direction; dans l'espoir que j'aurais plus d'émulation à bien faire dans une maison étrangère, il résolut de me placer chez un peintre de ses amis. Ma mère versa quelques larmes en apprenant cette détermination; le matin du jour où je devais quitter mes parents, elle me fit approcher de son lit et mêla à ses adieux de sages conseils:

« Mon cher Alphonse, me dit-elle, je ne serai plus là pour prendre soin de toi et te diriger; promets-moi, mon garçon, de bien te conduire,

d'avoir de l'ordre dans tes affaires, surtout de ne pas contracter de mauvaises liaisons ; ces jeunes artistes sont pour la plupart bien dérangés, évite la société de ceux qui voudraient t'entraîner à faire des dettes ; puis, ne lis pas autant de romans, cela te fait perdre ton temps et te monte l'imagination, et tu n'as pas besoin de cela. Garde bien ton cœur, il est extrêmement sensible; ce sont les premières occasions qui nous perdent. Si tu ne suis pas mes conseils, tu auras des passions bien violentes qui pourraient t'entraîner dans les plus grands malheurs. N'oublie pas de soigner ton coloris, car tu sais que ton père te reproche toujours de le faire trop gris. »

Ma mère tira alors de dessous son oreiller une bourse qu'elle venait de broder elle-même et qui renfermait dix napoléons ; elle la remit entre mes mains, et m'embrassa tendrement; je l'assurai que je suivrais tous ses conseils.

CHAPITRE II.

Il est placé chez un peintre : caractère original
de ce dernier.

Le peintre chez lequel mon père m'avait placé était un noble de l'ancien régime qui, ayant été forcé d'émigrer, avait tiré parti de son pinceau sur la terre étrangère. C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, d'une haute taille et d'une extrême maigreur; il se tenait tellement droit en marchant qu'il semblait toujours être près de tomber à la renverse; ses cheveux étaient poudrés et formaient l'éventail de chaque côté de sa figure; un habit marron très rapé et dont les basques extrêmement longues lui battaient les jambes, un gilet blanc qui laissait passer un énorme jabot, une culotte verte, des bas de soie noirs et des souliers à boucles composaient sa toilette pendant les trois cents soixante-cinq jours de l'année. Il avait changé de nom en embrassant, dans l'exil, sa nouvelle profession,

mais pour ne pas perdre son titre de comte dont il était fort entiché, il s'était fait appeler M. Lecomte; innocente invention de la vanité qui, substituant le titre au nom, employait sa noblesse même à déguiser son origine et faisait sortir de la bouche de quiconque l'approchait un hommage involontaire. Revenu en France, il avait continué à vivre de son art, et, par respect pour sa noblesse, avait conservé le nom qu'il portait à l'étranger.

Il parlait toujours d'une voix lente et solennelle, ne s'asseyait jamais, travaillait debout, se reposait debout, mangeait debout et dormait quelquefois debout, à telle enseigne qu'il tomba un jour de toute sa hauteur, dans le fort de cet étrange sommeil, sur son chevalet, et se fit à la tête une large entaille; enfin on peut dire qu'il vivait debout.

Son régime était on ne peut plus frugal; il se nourrissait de chocolat sec et ne buvait que de l'eau; mais il est vrai qu'il mangeait et buvait tout le long du jour. Ses poches étaient bourrées de tablettes de chocolat qu'il ne cessait de gri-

gnoter une à une en tenant sa palette; il y avait, dans un coin de son atelier, une fontaine d'eau clarifiée destinée à fournir à ses fréquentes libations.

Il prenait beaucoup de tabac; on peut dire aussi qu'il s'en nourrissait, à en juger par ses continuels éternuements. Des malins disaient même qu'il en faisait prendre aux personnages de ses tableaux. La vérité est qu'il en mélangeait avec ses couleurs et que ses portraits méritaient assez bien le nom qu'on leur avait donné dans le commerce : celui de portraits au tabac.

Sa touche était d'une extrême sécheresse; on aurait pu la comparer à celle de son corps; il n'y avait aucune grâce, aucune flexibilité dans les attitudes de ses personnages : il leur donnait à tous un air triste et malade; mais il excellait dans une partie, celle des vêtements; il imitait le drap et le velours d'une manière merveilleuse, aussi, en jugeant les ouvrages des autres, ne s'attachait-il qu'aux étoffes; il condamnait un portrait en ces mots : cet homme n'est pas vêtu.

D'après les conditions faites avec mon père,

M. Lecomte s'était engagé à me nourrir ; le lendemain du jour de mon entrée chez lui, il me remit pour mon déjeuner une tablette de chocolat, un petit pain et une cruche d'eau, en me disant : Voici, mon cher ami, votre déjeuner. Naturellement friand, comme on l'est à dix-huit ans, je trouvai d'abord ce repas fort à mon goût. Quand vint l'heure de la collation il me remit une seconde tablette et un nouveau petit pain, et m'autorisa à remplir ma cruche d'eau lorsqu'elle serait vide. Mon estomac eût désiré quelque chose de plus solide ; mais je comptais, au dîner, le réconforter par quelques aliments plus substantiels. Mon espérance fut déçue : le dîner ne différa des deux repas précédents que parce que ma ration de chocolat et de pain fut doublée ; et le souper fut exactement semblable au déjeuner et à la collation.

Je pestais de bon cœur contre l'original qui me mettait à un régime d'une si étrange frugalité. Ayant lu sans doute sur ma figure les dispositions dans lesquelles je recevais mon dernier repas du jour :

« Tu n'es pas accoutumé, me dit-il, à mon genre de vie, mais cela viendra; tu veux être artiste, et tu béniras un jour les habitudes que je t'aurai fait prendre, et qui auront contribué à tes succès. Tu ne sais pas, mon ami, tous les heureux avantages de ce système. D'abord il est économique, ce qui n'est pas une mince considération pour un peintre jaloux de la vraie gloire; en second lieu il nous dispense de tout cet attirail de domestiques, de cuisine, de comptes, qui imposent des soins si importuns au génie qui n'aime pas à être distrait de ses travaux favoris. Troisièmement, il nous permet de consacrer la journée tout entière à la culture de notre art, de composer plus d'ouvrages que nos confrères dans le même temps, d'acquérir plus de titres à la renommée, et s'il nous en prend envie, de gagner davantage. Quatrièmement, il nous met dans une meilleure disposition pour sentir le beau et le reproduire; nous y trouvons cet avantage de n'avoir jamais la tête ni la main allourdies par d'indigestes aliments; de conserver, pour bien voir la nature, des regards exempts

de la vapeur du vin ; d'avoir le sentiment plus prompt, la conception plus libre, la touche plus légère, le coloris plus chaud et plus vrai. Croyez-vous qu'à moins de suivre un si excellent régime je saurais imiter le drap et le velours comme je le fais ? Je défie quiconque se nourrit de chair et s'abreuve de liqueurs fermentées, de donner à ses étoffes ce lustre et cette finesse.

« Enfin, mon cher ami, le chocolat est le meilleur des digestifs, il fait vivre sans qu'on s'en aperçoive, donne de la chaleur au sang, du ton aux organes, de la fraîcheur aux sensations, du calme à l'esprit, de la douceur et de l'urbanité au caractère ; c'est le plus sûr remède contre les maladies de langueur auxquelles nous autres artistes sommes exposés ; avec lui, point de fièvre, d'irritabilité, de mauvaise humeur, et par suite de jalousies, d'inimitiés, de chagrins, tels que la vie d'artiste en est semée. Ajoute foi à mon expérience, la fève du cacao est un vrai présent du ciel, le pain du génie, la nourriture de l'enfant d'Apollon, l'aliment de l'artiste prédestiné à la gloire, le préservatif de sa vertu, de sa santé, de son

bonheur. Si tu te mets à cette diette divine, tu pourras arriver un jour à m'égaler en peinture; tu triompheras de ton peu d'aptitude à faire les draperies et les vêtements, et tu jouiras de l'inaltérable égalité de tempérament qui est mon partage. Sois-en persuadé, sans ce sage régime je n'aurais jamais pu me résigner à passer pour un roturier, et à cacher ma noblesse sous un nom bourgeois. »

Ce discours, quoique prononcé du ton le plus sérieux et le mieux convaincu, ne me persuada que d'une chose; c'est que ce que j'avais de mieux à faire était de sortir au plus vite de cette maison où j'étais bien venu apprendre la peinture, mais non me former à la diète pythagoricienne.

Le jour suivant je courus raconter à ma mère ce qui s'était passé; elle en rit à gorge déployée, et obtint facilement de mon père, que le même récit divertit infiniment, que je fusse placé immédiatement dans un autre atelier.

CHAPITRE III.

Il entre dans un autre atelier : portrait de son nouveau maître.

Mon second maître se trouva être de tout autre humeur : c'était l'extrême opposé. Il faisait bonne chère, menait joyeuse vie et donnait à la table et au plaisir les heures qu'il dérobait à son art. Il cultivait à la fois tous les genres; doué d'une prodigieuse facilité, il avait sur ses chevalets une douzaine de tableaux commencés, mais je ne pourrais pas assurer qu'il les achevât avec le même empressement; j'ajouterai sans médisance que si, sur ce nombre, le tiers d'ouvrages entrepris recevait le dernier coup de pinceau, c'était quand l'ardeur de l'été ou le grand froid de l'hiver rend plus rares les parties de plaisir et condamne chacun à rester plus assidument chez soi.

Il avouait d'ailleurs ingénument qu'il était tout de feu pour commencer, et tout de glace

pour finir; que rien ne le rendait plus heureux que de rêver à un sujet, d'en disposer l'ordonnance et d'en jeter l'esquisse sur la toile; que les premiers jours la main lui brûlait; qu'il en était malade à force d'enthousiasme et d'impatience; que le premier jet de l'exécution lui procurait d'inexprimables jouissances; mais qu'aussitôt qu'il était maître de son sujet il le prenait en dégoût, et se faisait pour achever l'ouvrage la plus grande violence. Il déplorait du reste cette malheureuse fantaisie et s'accusait, avec la meilleure grâce du monde, d'une mobilité dévorante qui lui faisait manquer la gloire.

On riait chez lui, du matin au soir; le travail même n'y pouvait interrompre le jeu, l'atelier était rempli de visiteurs qui se renouvelaient de quart d'heure en quart d'heure. Toute la ville y défilait. Les nouvelles du jour, les bulletins de l'armée, les faits et paroles de l'empereur, la comédie de la veille, un feuilleton de Geoffroy, une nouvelle beauté à la mode, la chronique scandaleuse de la cour, les chevaux, les modes, la coupe d'un habit, formaient le texte inépuisable de ces

conversations pétillantes de traits d'esprit. Les jeux de mots, les lazzis, les anecdotes pleuvaient de tous côtés : ceux qui ne provoquaient pas le rire par la parole le faisaient avec le pinceau; on crayonnait sur le mur la caricature de ses amis; tantôt tout le monde parlait à la fois, et le son du tambour, au milieu de ce tintamare épouvantable, eût été insensible; tantôt il s'établissait un silence inattendu; un des princes de la plaisanterie tenait le dé; sa voix seule se faisait entendre : mais quelle explosion au bouquet du récit !

M. Estève (c'était le nom de mon maître) m'envoyait chez quelques-unes des personnes qui, ne voulant pas payer son travail à un prix assez élevé, devaient se contenter d'un portrait tracé par une main moins habile. Je ne m'acquittais pas trop mal de ces commissions, et je puis avouer sans vanité que j'étais parvenu à me faire une petite réputation tout-à-fait suffisante pour contenter mon père, me procurer de quoi pourvoir à mes besoins et faire passer de mauvaises nuits à mes jeunes rivaux. Un jour, mon maître m'ap-

pela dans sa chambre, je le trouvai étendu sur un canapé, avec un visage pâle et contracté; il tenait une de ses mains appliquée sur son estomac, et se tournait tantôt d'un côté tantôt de l'autre, en poussant de temps en temps des cris de douleur et en faisant d'affreuses grimaces qui lui plissaient les joues et lui rappetissaient les yeux. Il faut savoir qu'il avait été fort outragé dans son enfance par la petite vérole et qu'il avait le teint blafard, qui est commun aux hommes d'un tempérament très bouillant. Ajoutez qu'il portait une blouse en toile blanche toute chargée accidentellement, soit de fleurs à ramages formées par les traces que son pinceau y avait laissées, lorsqu'il se servait pour l'essuyer de cette tunique d'atelier, soit de dessins grotesques que des rieurs lui avaient tracés sur le dos; et en outre que sa tête était surmontée d'un bonnet de velours rapé, à gland d'or, en forme de cône. Tout cela formait l'ensemble le plus grotesque que l'on puisse imaginer. Aussi je ne pus réprimer un éclat de rire en entrant dans sa chambre; mais ma gaieté

ne tarda pas, du reste, à se calmer dès que je m'aperçus qu'il souffrait réellement.

« Que vous est-il donc arrivé, mon cher maître? »

« Nous avons dîné hier au Rocher de Cancale; et je ne sais s'ils avaient empoisonné le champagne. Il est vrai que je ne l'ai jamais trouvé aussi bon. J'ai la flamme du Vésuve dans la poitrine : il m'est impossible de sortir aujourd'hui. J'avais cependant un portrait à commencer : c'était celui d'une jeune créole que l'on dit épouvantablement belle. L'histoire de sa naissance est des plus curieuses; tu tâcheras de te la faire raconter par le père, ancien négociant au Sénégal; car il faut que tu ailles chez lui à ma place, je viens de l'en prévenir et tu seras bien reçu. Cela... »

Ici il s'interrompit pour pousser un soupir arraché par la douleur.

« Cela... t'amusera... pars au plus vite, après m'avoir donné un verre de limonade... »

Je lui offris la boisson destinée à lui rafraîchir

l'estomac et les entrailles, et m'étant muni de tout ce qui m'était nécessaire pour peindre, je me rendis à l'adresse que m'avait indiquée mon maître.

Je fus accueilli par un homme d'une cinquantaine d'années dont la figure basanée annonçait une vie passée en grande partie sous un ciel brûlant; son regard respirait cette fermeté nécessaire au guerrier, au marin, au voyageur. Le peu de cheveux qui garnissaient sa tête étaient encore d'un beau noir, et disposés en forme de couronne; sa taille élevée semblait courbée par la fatigue. Il respirait avec difficulté, et, en étant près de lui, on entendait l'air siffler dans sa poitrine.

Dès que je me fus fait reconnaître pour l'artiste attendu, M. Desprez me conduisit dans un belvédère placé au dernier étage de sa maison : le dôme en était parfaitement éclairé et dominait tout un quartier de la capitale; j'y dressai mon chevalet sous la plus favorable lumière. M. Desprez sortit, et j'attendis mon modèle en regardant un certain nombre de petits dessins à l'encre de chine, suspendus autour de la pièce et représen-

tant des vues du Sénégal. Déjà près d'une heure s'était écoulée, et personne n'avait paru : je commençais à être las de voir fumer les toits des maisons voisines, se croiser les voitures et les piétons dans la rue, et s'enfuir vers le couchant les eaux de la Seine, lorsque enfin une porte s'ouvrit. Une jeune fille s'avança : je la reconnus à la couleur de sa peau pour être celle dont mon maître m'avait transmis le soin de retracer l'image. Un cachemire rouge était roulé avec beaucoup de grâce autour de sa tête ; ses cheveux étaient si soigneusement relevés par devant, qu'ils étaient tous cachés par son turban ; mais en revanche ils pendaient en abondance par derrière, partagés en tresses innombrables qui descendaient presque jusqu'à terre ; ses nattes étaient lustrées avec je ne sais quelle pommade qui leur donnait le plus vif éclat et répandait une délicieuse odeur. Chacun de ses mouvements en agitait quelques-unes, et celles qui se trouvaient le plus rapprochées de ses épaules venaient se rabattre et flotter sur son sein. A ses oreilles étaient suspendus deux grands cercles d'or, et à

son cou un collier composé également d'anneaux d'or, mais beaucoup plus petits et pareils à des bagues attachées de distance en distance sur un fil d'argent. Sa robe était en mousseline bleu d'azur faite selon la mode française, mais serrée négligemment autour de sa taille par une ceinture de grains de corail.

Je n'ai encore parlé que de sa toilette, venons à sa personne. Au dire des voyageurs qui ont décrit les mœurs des tribus maures du Sénégal, ces peuples voient la beauté dans l'embonpoint du corps et font boire de force aux jeunes filles, afin de leur arrondir la taille, le plus de lait qu'ils peuvent. Sous ce rapport, la Mauresse que j'étais chargé de peindre n'aurait pas excité l'admiration dans son pays, tandis qu'elle aurait encouru, dans le nôtre, le reproche de n'être pas assez svelte. Cependant, comme elle était fort grande, son embonpoint rendait à la majesté ce qu'il ôtait à la grâce; ses yeux, plutôt bruns que noirs, auraient pu avoir le même charme qu'ont les yeux bleus dans nos contrées tempérées, si une expression un peu fière n'en avait pas sur-

monté la douceur. Ses beaux sourcils, légèrement rapprochés, décelaient une certaine opiniâtreté de caractère; son nez était d'une proportion parfaite; sa bouche, ornée de dents d'une merveilleuse blancheur, se comprimait à la jointure des lèvres, ce qui est le signe de la colère et en général des passions impétueuses. En résumé, elle semblait plutôt faite pour commander que pour plaire; et on était plus disposé, en la voyant, à songer à l'inconvénient d'être haï par elle qu'au bonheur d'en être aimé.

Je fis toutes ces observations dans un clin d'œil, mais rien n'aiguise le jugement comme l'étude de la peinture.

Elle s'assit dans le fauteuil qui lui avait été destiné, et bientôt une dame d'un certain âge, que je présumai être sa gouvernante, prit place à côté d'elle. Après que celle-ci m'eut adressé quelques mots honnêtes avec l'air pudique et maniéré qui accompagne la double qualité de duègne et de vieille fille, je commençai mon esquisse.

La jeune Mauresse attacha hardiment ses grands yeux pleins de feu sur les miens; mais

toute la séance s'écoula sans qu'elle ouvrît la bouche. Il fut convenu avec la gouvernante que je reviendrais le lendemain à la même heure, et je partis. Je retrouvai mon maître un peu mieux portant, mais il lui était survenu une maladie d'un autre genre, je veux dire une assignation par huissier, avec menace de saisie. Comme je lui témoignai quelque inquiétude sur les suites de cette sommation, provoquée par un de ses fournisseurs, il se mit à rire.

« Au contraire, me dit-il, cela m'a rendu ma bonne humeur. »

En me parlant ainsi, il roulait entre ses doigts le fatal papier, s'accroupit devant la cheminée où quelques charbons enflammés, à moitié recouverts de cendres, entouraient une cafetière de tisane, fit prendre feu à l'assignation qui lui servait d'allumette, et s'en servit pour allumer un cigare qu'il venait de mettre à sa bouche. Alors, se promenant de long en large, et tantôt m'envoyant à la figure des bouffées de fumée, et tantôt tenant son cigare à la main pour parler plus à son aise :

« Notre vie est sujette à avoir des hauts et des bas, mais c'est ce qui en fait le charme; il ne me répugne pas d'avoir de temps en temps un créancier à mes trousses, cela empêche de s'ennuyer. L'appétit et la gaieté redoublent, et rien ne donne plus de verve à notre pinceau; jamais peut-être René, que tu connais, n'eût fait son beau tableau qui a concouru pour le prix décennal, s'il n'eût pas eu en perspective l'échéance d'une lettre de change emportant prise de corps. »

« J'avoue, répondis-je, que je ne conçois pas que ce qui ôte la liberté d'esprit puisse servir d'aiguillon au talent. »

« Tu ne sais donc pas, reprit-il avec une chaleur originale, que l'ame, pour produire quelque chose de beau, a besoin d'être violemment émue; or, l'enthousiasme n'est rien qu'une sublime inquiétude. L'homme qui digère bien, raisonne bien, paie bien, dort bien, ne sera jamais qu'un détestable artiste. Parlez-moi d'un homme ballotté, poursuivi, harcelé, qui ne sait aujourd'hui où il couchera demain, qui parcourt en quelques jours toutes les extrémités de la fortune, gagne

des monceaux d'or, les jette par la fenêtre, ne manque ni de dettes, ni de maux d'estomac, et qui, dans l'accès de la fièvre, au plus fort de l'embarras, prêt à se donner au diable, a une meilleure idée, et se donne au génie : oh ! c'est alors qu'il produira des chefs-d'œuvre, et.... »

« Mourra sur la paille ou à l'hôpital, » repris-je pendant que M. Estève, avalant de la fumée, était contraint à s'interrompre.

Cependant, pour me prouver l'heureuse influence des assignations par huissier sur l'inspiration des artistes, il courut à son atelier, et y passa toute la nuit à peindre, à la clarté d'une lampe.

Je retournai le lendemain et les jours suivants chez mon négociant du Sénégal, et le portrait de sa fille au teint cuivré avança rapidement. Celle-ci commençait à m'adresser la parole pendant que j'étais occupé à reproduire ses traits ; je tâchais, de mon côté, d'animer l'entretien, afin d'étudier sa physionomie dans le moment où ses impressions se peignaient sur son visage.

Elle s'exprimait avec facilité : son imagination

vive se décelait par l'abus des images. Sa prononciation avait quelque chose de dur et d'offensant pour l'oreille; son ignorance était incroyable; il lui échappait parfois des traits de naïveté qui ne seraient pas sortis de la bouche d'un enfant et qui me causaient de grandes envies de rire.

Une fois, me trouvant prêt à éclater, je renversai, dans l'effort que je faisais pour me contenir, mon chevalet, ma palette, ma boîte à couleurs et mes pinceaux : le tout s'écroula avec fracas à ses pieds. Je fus pris d'un accès de toux qui faillit m'étouffer : elle se leva tout effrayée, et en l'absence de la gouvernante, qui était descendue en toute hâte pour me chercher un verre d'eau sucrée, elle s'approcha de moi, et me demanda à demi-voix comment je me trouvais.

Sa manière de me regarder avait une expression si singulière, il y avait à la fois tant de flamme et de tendresse dans ses yeux, le son de sa voix disait à lui seul tant de choses, que mon envie de rire se passa à l'instant, et ne revint jamais depuis.

J'avais à peine eu le temps de remercier Dagana (c'était le nom que je lui avais entendu donner) de l'aimable intérêt qu'elle me témoignait, lorsque nous entendîmes les pas de la gouvernante qui remontait.

A mon retour, je me gardai bien de raconter à M. Estève ce qui venait de m'arriver; mais je fus vivement intéressé en apprenant que M. Desprez, père de Dagana, devait venir dîner chez lui, et qu'il se proposait de lui demander le récit de ses aventures.

Dans la séance suivante, Dagana continuait à me sourire en me laissant voir les perles qui brillaient entre ses lèvres, ou bien elle jouait avec les nattes de ses cheveux, les prenait entre ses mains, et en tournait les pointes contre moi comme si elles eussent été des flèches; mais aussitôt que mademoiselle de Saint-Germain, son honorable gouvernante, jetait les yeux sur elle, elle reprenait l'air le plus indifférent du monde, et cessait son petit manége pour le recommencer et le varier à l'infini, dès que la vieille fille baissait la tête vers le mouchoir qu'elle était oc-

cupée à broder, et passait et repassait attentivement son aiguille dans la batiste en se tournant du côté de la fenêtre.

Quelque bonne opinion que je fusse disposé à avoir de moi-même, j'étais surpris de la promptitude avec laquelle j'avais inspiré, pour la première fois, des sentiments tendres; mais je me souvins d'avoir lu que, dans l'Orient, les filles se marient à dix ans ans; d'où je conclus que celles qui en avaient seize, comme Dagana, pouvaient bien s'enflammer en cinq ou six jours.

CHAPITRE IV.

Description d'un dîner chez M. Estève.

Le même jour le père de Dagana vint dîner chez mon maître comme celui-ci me l'avait annoncé. La table avait été dressée dans un petit jardin dont M. Estève avait la jouissance. Nous étions au mois de juin et le temps était parfaitement beau. Nous étions protégés contre

les derniers rayons du soleil par un énorme massif de lilas qui nous entouraient de tous côtés. A la belle ordonnance du service, à l'éclat de l'argenterie et des cristaux, et au choix délicat et recherché des plats nombreux qui couvraient la table, qui se serait douté que le maître de la maison fut à la veille d'avoir son mobilier saisi pour une dette minime? Il est vrai que rien de tout cela ne lui appartenait. Il avait loué la table autour de laquelle nous étions rangés et les chaises mêmes surlesquelles nous étions assis.

Nous mîmes promptement et gaiement à l'abri de la saisie le dîner qu'il voulait bien nous offrir. Les convives étaient au nombre de douze; trois valets de louage en habits noirs, attentifs aux ordres que leur donnait M. Estève, soit du geste, soit de l'œil, allaient et venaient autour de nous; et bientôt le bruit des fourchettes et des assiettes, les éclats de voix de douze personnes qui parlaient toutes ensemble, le gazouillement discord des oiseaux qui se disputaient, au-dessus de nos têtes, les branches où ils se percheraient pendant la nuit, et le roulement

continuel des voitures qui passaient dans la rue voisine, tout cela formait un très agréable concert. Nous étions amusés de la curiosité des commères qui se mettaient aux fenêtres des maisons contiguës pour nous voir faire bonne chère.

A l'exception de M. Desprez, tous les convives étaient artistes.

« Il est fâcheux que David soit si académiquement froid. »

Ces mots lancés pour ranimer la conversation qui avait langui une minute, furent prononcés par mon maître, pendant qu'il découpait un faisan et se détournait pour faire signe à un valet de nous verser à boire, mais ils allaient au-delà du but qu'il se proposait; car ils soulevèrent une si vive et bruyante controverse que les interlocuteurs en oubliaient le boire et le manger.

« Pouvez-vous parler avec tant de dédain du plus grand peintre de notre siècle? s'écria un jeune homme à tête blonde, placé à ma droite; est-ce que par hasard vous préférez Gros à

David? s'il en est ainsi, allez à la Morgue, et vous y verrez des morts qui vous donneront l'idée de la manière dont Gros peint les vivants. »

« J'aime mieux les deux yeux de la Phèdre de Guérin que toutes les Sabines et les pestiférés du monde, » dit une troisième voix, faisant allusion à deux tableaux de David et de Gros.

« Ne parlez pas de votre Guérin, » s'écria en frappant avec colère sur la table un élève de Gérard, grand jeune homme maigre, vêtu d'un habit noir rapé, au teint bilieux, à la tête chargée d'une longue chevelure noire qui pendait en désordre jusque sur le collet de son habit; « c'est Robespierre qui a fait le succès de Guérin. »

A ce mot tout le monde partit d'un éclat de rire.

« Oui, continua-t-il d'un ton encore plus irrité, Guérin dans son Marcus Sextus a spéculé sur les souvenirs de la révolution; qu'est-ce que son héros? un émigré rentré. Messieurs, Gérard est le roi de l'école moderne, Guérin et tous les autres ne me semblent pas dignes de dénouer les cordons de ses souliers. Quelle admirable composition que celle de son Bélisaire! pouvait-on

présenter une plus vive image des retours de la fortune qu'en montrant ce grand homme obligé de porter son guide expirant, qui vient d'être mordu par une vipère roulée autour de sa jambe. Le jour tombe; ils sont seuls au bord d'un lac, et en les voyant, nous composons dans notre esprit un second tableau qui représente leur chute au milieu des ténèbres dans cet étang solitaire. Et dans son tableau de l'Amour et de Psyché, qu'avez-vous à reprendre? Je soutiens envers et contre tous que cette production est un chef-d'œuvre ; vous avez beau lever les yeux au ciel, hausser les épaules, je n'en démordrai pas de çà. » (Et il mettait l'ongle de son pouce renversé entre ses dents.)

Déjà les élèves de David, Gros et Guérin avaient poussé un cri de colère en entendant rabaisser leurs maîtres respectifs ; penchés sur leurs assiettes avec le bras étendu comme les Horaces prêtant serment, ils apostrophèrent tous les trois ensemble leur arrogant adversaire qui, rouge peut-être pour la première fois de sa vie, enflait de toutes ses forces les sons qui sortaient de ses

poumons pour dominer le trio, et agrandissait sa bouche avec les plus risibles contorsions, dans l'espoir de se faire mieux entendre. Chacun frappait sur la table, ou gesticulait armé de sa fourchette ou de son couteau, au risque d'éborgner ses voisins; le reste de la compagnie se mit à crier pour tâcher de les mettre d'accord.

M. Estève essayait de rire aux éclats, afin d'amener les autres à en faire autant. Les domestiques, la bouteille en main, faisaient en vain le tour de la table, demandant si l'on voulait du xérès ou du chypre. Pour moi, que cette scène divertissait, j'avais la malice de lâcher de temps en temps quelques mots qui étaient de l'huile jetée sur le feu. La dispute allait toujours crescendo, et déjà les injures et les gros mots prenaient la place des arguments; je ne sais trop comment cela aurait fini si des nuages qui s'étaient amassés dans le ciel pendant le dîner, n'eussent crevé tout à coup sur nos têtes.

Un jeune homme se met en route pour voler au rendez-vous qu'il a long-temps désiré : la voix

de la raison, les conseils de l'amitié, l'autorité de ses parents, la considération des dangers qui l'attendent, rien n'aurait pu l'arrêter; mais à peine a-t-il fait quelques pas, la pluie tombe par torrents; le voilà trempé jusqu'aux os: ses transports s'apaisent aussitôt; sa maîtresse ne lui paraît plus aussi belle; il devient prudent; le plaisir de se sécher est tout pour lui, et il regagne au plus vite son logis. La crainte d'être mouillé agit mieux sur les voleurs que celle de la prison et de la potence : une nuit pluvieuse garantit la sûreté de toute une ville. L'enthousiasme du poète qui, la tête nue, les cheveux hérissés, l'œil en feu, gravit les montagnes, parcourt les forêts, pour atteindre une rime fugitive, cède bien vite à l'empire suprême de la pluie. Une averse suffit pour arrêter le combat que se livrent deux grandes armées et où s'agitent les destins du monde. S'il avait plu pendant la bataille d'Arbelles, Darius n'eût pas été défait par Alexandre. Pompée aurait dû faire des vœux pour qu'il plût à Pharsale, et si le ciel eût voulu conserver à Napoléon l'empire de l'univers, il aurait noyé sous un dé-

luge de pluie le champ de bataille de Waterloo. Rien ne dissipe plus aisément que la pluie une rébellion populaire. Les tribuns perdent leur éloquence dès que les gouttes d'eau arrosent les cerveaux brûlants de la multitude. Il y a peu de révolutions dans les pays humides. A plus forte raison l'eau du ciel est-elle efficace pour rétablir la paix entre des amis qui se querellent à table lorsque le dîner est servi en plein air. La pluie, ennemie des disputes, met du calme dans leurs esprits et de l'eau dans leur breuvage.

Nous en fîmes l'expérience; sitôt que M. Desprez, qui était resté le plus calme et le plus silencieux entre tous les convives, eut dit en allongeant sa main : Il pleut! sitôt que l'averse soudaine nous eut fait entendre, en tombant sur les feuilles des arbres voisins, ce bruit monotone que l'on dit avoir été si doux aux oreilles d'un Romain voluptueux, la querelle s'apaisa comme par enchantement; et ce fut une même chose de rire, de jeter ses serviettes, de quitter précipitamment la table et de se sauver dans l'intérieur de la maison, en se poussant les uns les autres.

Après nous y avoir fait prendre le café, mon maître s'adressant au négociant du Sénégal : « Vous nous feriez, à tous, un bien vif plaisir, lui dit-il, si vous nous racontiez un intéressant épisode de votre vie; vous savez ce que je veux vous dire; j'ai eu l'avantage de vous entendre faire ce récit attachant : ce qui me fait désirer de procurer le même plaisir à mes amis. »

Nous joignîmes nos instances à celles de notre hôte pour obtenir de M. Desprez la relation de ses aventures sur la côte d'Afrique. Il se prêta de bonne grâce à ce qu'on attendait de lui, et, achevant de vider un petit verre de curaçao qu'on venait de lui offrir, et l'ayant remis sur le plateau d'argent, il s'assit sur un divan en drap rouge qui garnissait le salon, croisa ses jambes, posa sa main droite sur son front, recueillit ses souvenirs, et nous fit le récit suivant :

CHAPITRE V.

Histoire de M. Desprez.

« Je suis originaire de Bordeaux. Mon père, avocat au barreau de cette ville, mourut deux ans après ma naissance. Ma mère se vit réduite à faire usage, pour subsister, du talent qu'elle avait pour le clavecin. Elle donna des leçons sur cet instrument, et parvint ainsi à me faire donner une passable éducation. Je possédais ma langue assez à fond; je poussai l'étude du calcul jusqu'à l'algèbre; on m'enseigna un peu de dessin, et à quinze ans j'entrai dans une maison de commerce. J'y fus chargé d'écritures relatives aux expéditions qu'elle faisait pour le Sénégal.

« Après y avoir passé deux ans, je me crus en état de tenter la fortune : je conjurai ma mère de me laisser partir pour Saint-Louis, comptoir de la France, en Afrique, où les négociants chez

lesquels j'étais placé avaient une seconde maison. Je rencontrai dans la tendresse de ma mère une vive résistance à mon projet. Elle me peignit la douleur qu'elle éprouverait à être séparée de moi, son unique consolation; elle me représenta le climat insalubre et brûlant du Sénégal auquel ma constitution délicate ne pourrait résister, les dangers qui m'attendaient sur mer, avant d'arriver. Le Sénégal lui paraissait situé à l'une des extrémités du monde. Elle ne prononçait plus ce nom qu'avec terreur; c'était, selon elle, un effroyable pays de lions, de tigres, de panthères, de cannibales qui mangeaient les hommes tout vivants. Enfin il n'y avait rien que son imagination ne fournît à son amour pour me détourner d'un pareil voyage.

« Je fis un effort sur moi-même et tâchai d'étouffer mon désir; mais j'en perdis l'appétit et le sommeil; je maigrissais à vue d'œil; morne et silencieux, j'aimais à me renfermer dans ma chambre pour y lire des relations de voyages.

« Ma mère se sentit vaincue : « Pars donc, me dit-elle un jour, en essuyant ses yeux, puisque

tu aimes mieux courir les aventures que de couler doucement ta vie auprès de moi. Puisses-tu ne jamais te repentir de ta résolution ! tu vas être tout seul, là-bas; je ne serai plus là pour te soigner, tenir la maison en bon ordre, préparer tes repas. »

« Au milieu de l'attendrissement qui me pénétrait à ce dernier trait si naïf d'amour maternel, je la pressai entre mes bras en lui répétant que si elle me laissait partir, j'aurais soin de lui donner souvent de mes nouvelles; que le Sénégal, habité par des Français, n'était pas aussi loin qu'elle se l'imaginait; que j'y ferais fortune et reviendrais bien vite lui consacrer, avec le reste de mes jours, le fruit de ma bonne conduite.

« Un mois après, je m'embarquai à bord du navire *l'Éliza* qui faisait voile pour le Sénégal; j'arrivai sain et sauf à la colonie, et j'entrai immédiatement chez les correspondants de la maison qui m'employait.

« Je ne tardai pas à être atteint des fièvres qui règnent sous ce climat dévorant, et je faillis justifier, en payant un tribut funèbre au climat,

les sinistres avertissements de ma mère. Cependant ma jeunesse l'emporta ; cette crise ne servit ensuite qu'à affermir ma constitution, et à me rendre capable de supporter les fatigues et les malheurs inouïs qui m'attendaient sur ces côtes lointaines.

« Il y avait déjà un an que je résidais à Saint-Louis, lorsque je conçus une passion très vive pour la fille d'un Anglais, ancien capitaine de vaisseau, qui s'y était retiré. Il était veuf et n'avait que cet enfant.

« Un voyage qu'il avait fait au pôle-nord et pendant lequel il s'était trouvé long-temps enfermé entre les glaces, l'avait rendu presque aveugle ; son plaisir était de se faire conduire, le soir, par sa fille chérie, sur un rocher situé près de l'embouchure du Sénégal. Je les voyais passer tous les jours de ma fenêtre, et la robe blanche de Clarisse, sa taille élancée, sa démarche gracieuse et légère me retraçaient l'image de Malvina, l'un des êtres aériens d'Ossian dont les poèmes avaient fait autrefois mes délices.

« J'abrége le récit des circonstances qui établirent entre le capitaine Gray et moi une étroite liaison, amenèrent la charmante Clarisse à écouter, avec l'assentiment de son père, l'aveu de mes sentiments, et préparèrent mon union avec elle.

« Ma position s'améliorait de jour en jour. C'était moi qui suivais les plus importantes affaires de la maison où j'étais entré. On m'y accordait une confiance illimitée et je commençais à faire un peu de commerce pour mon compte.

« Notre mariage fut célébré un samedi du mois de février, dans la petite église de Saint-Louis. Clarisse, dont la mère avait été catholique, appartenait à cette religion. Le capitaine Gray, quoique protestant, vint assister à la bénédiction qui nous fut donnée. Revêtu de son vieil uniforme, appuyé sur un énorme bambou, et adossé à une colonne voisine de l'autel, il écoutait les paroles du prêtre; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux à demi éteints, et adoucirent un moment la mâle rudesse de sa figure.

« Après la cérémonie, sa fille courut se jeter

dans ses bras, et, prête à suivre son nouveau protecteur, répéta plusieurs fois la promesse de venir le voir le plus souvent possible. Hélas! elle ignorait que cette séparation allait être éternelle.

« J'eus la funeste idée de proposer à Clarisse de monter dans une barque et d'aller passer le reste du jour sur un point de la rive gauche du fleuve où les habitants de Saint-Louis vont quelquefois respirer le frais et prendre le plaisir de la chasse. Nous avions déjà visité ensemble ce lieu paisible et orné de charmants ombrages, où se trouvait un *mimosa* séculaire qui nous avait protégés pendant un jour d'orage et sur l'écorce duquel j'avais gravé son chiffre.

« Elle accepta ma proposition. Je pris une bourse contenant une somme très considérable en or, afin d'effectuer à mon retour dans une maison devant laquelle notre barque devait passer un paiement dû, ce jour-là, par mes supérieurs. Puis nous redescendîmes au bord du fleuve et je louai une barque. Notre rameur était un nègre.

« Je ne vous peindrai pas, Messieurs, tous les

sentiments de bonheur qui se pressaient dans mon cœur, tandis qu'assis à côté d'une jeune fille, belle comme un ange, qui m'appartenait pour la vie, je croyais sentir le mouvement de la vie qui m'était réservée dans celui du bateau qui nous berçait, et voir mon avenir peint dans les fleurs qui ornaient les rives entre lesquelles nous glissions. Nous arrivâmes rapidement au but de notre promenade. Nous mîmes pied à terre et nous enfonçâmes sous des arches de verdure et de fleurs que la nature s'est plu, dans ce lieu qu'elle aime, à suspendre de ses propres mains. On y voyait les asclépias et d'autres plantes grimpantes serpenter avec grâce autour des robustes rameaux des mimosas, et après avoir dépassé leurs tiges, jeter un pont avec leurs branches flexibles pour atteindre le jujubier couvert de ses roses ou le tamarinier aux feuilles luisantes, et imiter, dans leurs jeux capricieux, des galeries, des arcs de triomphe, des arceaux de basilique, des créneaux de châteaux forts ; et tous ces rameaux qui remuaient au souffle du vent, et exhalaient dans l'air d'enivrants parfums, étaient couverts

par des milliers d'oiseaux au plumage de toutes couleurs.

« Nous marchions sur des tapis de verdure, et rencontrions, de distance en distance, des bassins naturels dont l'eau, quoique stagnante en apparence, était restée limpide et salubre. Il n'y avait pas plus d'une heure que nous étions dans ce beau lieu, lorsque Clarisse me fit remarquer que nous avions perdu de vue la rive du Sénégal. Au moment où elle m'exprimait cette crainte, je la précédais de quelques pas, regardant tour à tour à droite et à gauche, devant et derrière moi, pour essayer de reconnaître notre chemin. Tout à coup je sens la verdure fléchir sous mes pieds, et je tombe dans une fosse d'environ douze pieds de profondeur. Le fond en était assez mou pour que je ne fusse pas blessé dans ma chute, mais les parois s'en trouvant creusées à pic, il me devenait impossible d'en sortir sans le secours d'autrui.

« Vous conviendrez, Messieurs, que, pour un amant marié depuis quelques heures, la situation n'était pas gaie.

« La fosse dans laquelle j'étais tombé était probablement l'un de ces trous qui servent de cachettes aux Maures. C'est là qu'après avoir fait la traite avec les Européens, ils déposent le reste de leur gomme, afin de la remettre en vente, lors de la traite prochaine. Il n'est pas impossible toutefois que ce trou eût été creusé pour prendre quelqu'une des bêtes féroces qui rôdent la nuit sur les bords du Sénégal.

« Après avoir rassuré Clarisse qui avait poussé un cri d'effroi en me voyant disparaître, et qui sanglotait sur le bord du piége, je lui demandai si elle oserait bien tirer un coup de pistolet, afin d'appeler du secours et d'attirer notre rameur qui ne pouvait pas être éloigné. Sur sa réponse affirmative, je l'engageai à cueillir la plus longue branche d'asclépias qu'elle pourrait trouver, d'y attacher fortement le ruban qu'elle portait en écharpe autour de son cou, et de communiquer avec moi.

« Elle suivit aussitôt mes directions : j'attachai le pistolet à l'extrémité du ruban qu'elle me tendait et lui enseignai à s'en servir.

« Le coup de feu partit. Au bout de quelques minutes, Clarisse me crie avec l'accent de la joie : « J'entends du bruit; ce sont des pas d'hommes; on dirait qu'ils sont en grand nombre. »

Puis elle jete un cri, que j'ai encore dans les oreilles au moment où je vous parle, et profère deux ou trois fois mon nom d'une voix plus faible, avec l'expression de la plus horrible angoisse.

« Des hommes courent autour de la fosse où j'étais enseveli, en se parlant dans un langage que je reconnais être celui des Maures bracknas. Ils m'aperçoivent enfin; et à l'aide d'une corde qu'ils me tendent et dont ils avaient attaché l'extrémité à un pieu enfoncé dans la terre, je sors de mon sépulcre. Le premier objet qui frappe mes regards est ma femme étendue sans mouvement sur le gazon; je m'élance vers elle, mais les barbares me retiennent, me fouillent malgré ma résistance, et s'emparent avec des hurlements de joie de cette somme que j'avais prise sur moi pour faire un remboursement.

« L'idée que je passerais dans la ville pour m'être enfui avec l'or qui m'était confié, se présenta tout à coup à mon esprit; et en versant des pleurs de rage, je cherchais à faire comprendre aux Maures qu'ils devaient me rendre ma bourse, ou s'attendre à la vengeance des blancs. Mais tout fut inutile, les brigands firent plus, ils regardèrent ma femme et moi comme leurs prisonniers, la placèrent sur un brancard fait à la hâte, m'attachèrent les mains derrière le dos, et nous amenèrent ainsi, après une marche de près de deux heures, à un mauvais village dont toutes les maisons, bâties en terre, ressemblaient à autant de petites pyramides. Là, nous trouvâmes des chevaux. Ma femme était revenue à elle, on me permit de lui parler: je lui expliquai notre horrible situation; mais, douée d'un courage au-dessus de son sexe et de son âge, elle sut contenir ses pleurs, me montra le ciel et me révéla en ce moment l'ame forte qui habitait dans un corps si jeune, si délicat et orné de tant de grâces.

« Ne voyant aucun moyen de résister à la violence qui nous était faite, je pris le parti d'avoir contre mauvaise fortune bon courage; j'obtins de pouvoir placer Clarisse devant moi sur mon cheval, et je goûtai ainsi la satisfaction de m'entretenir avec elle tout le long de la route. Nous voyageâmes toute la nuit, ne nous arrêtant que pour laisser rafraîchir nos chevaux.

« A la pointe du jour nous arrivâmes aux portes d'un camp entouré par des murs de terre de dix pieds de hauteur et gardé par des Maures couverts de fer comme des chevaliers du moyen-âge, le front chargé d'un casque, la poitrine cuirassée, tenant une lance de la main droite, et portant au bras gauche un bouclier échancré. Le camp occupait le plateau d'une petite colline, et en ce moment, où les premiers rayons du jour faisaient étinceler l'armure des sentinelles africaines, je croyais être la dupe de quelque vision.

« Cependant nos guides se mirent à sonner de la trompette. Une barricade s'ouvrit, et nous

entrâmes dans le camp. On nous conduisit dans une tente formée de peaux de moutons, tendues à l'aide de cordes sur des piquets enfoncés dans la terre. Ma femme était presque mourante de fatigue : je l'étendis sur une natte et lui fis boire du lait de chameau contenu dans une outre qui se trouvait dans la tente ; elle me remercia par un regard plein d'une profonde mélancolie, et s'endormit. Le chef de la troupe qui nous avait arrêtés entra, suivi d'une escorte nombreuse, et me fit signe de le suivre. Désespéré d'abandonner ma femme, dévoré d'inquiétude pour son sort, contraint de céder à la force, accablé de douleur et de fatigue, je conservais à peine ma raison. Les Maures me conduisirent ou plutôt m'entraînèrent, à travers une multitude qui poussait des cris sauvages, vers une tente plus riche que toutes les autres, et située au centre de la ville. Deux hommes à demi nus, les épaules couvertes d'un manteau de toile bleue, le front chargé d'un turban, portant un cimeterre nu, veillaient à la porte. Je fus poussé dans une enceinte séparée

en deux parties par un rideau rouge. Un roulement de tambour se fit entendre, le rideau se leva, et je vis à sa place un treillage en baguettes d'or à peu près semblable au parloir d'un couvent. Six nègres d'une stature colossale, armés de massues, étaient rangés autour de l'espèce de trône sur lequel était assis un personnage qu'à son air mâle et à son costume guerrier je pris d'abord pour un homme. Son vêtement avait la forme d'une tunique; un casque, orné de plumes, ornait son front; plusieurs nattes de cheveux noirs retombaient de chaque côté de sa tête, pressées en de petites agrafes de corail, d'ambre et de verroteries; à son cou pendait un collier de perles magnifiques. Ses pieds étaient chaussés de brodequins rouges; il tenait une petite lance d'or en guise de sceptre.

« Tous mes compagnons s'étaient jetés la face contre terre, en répandant du sable sur leur tête. J'entendis une voix assez douce qui m'adressait la parole en italien : je reconnus que j'étais devant une femme. Je savais cette langue, je pus

la comprendre et lui répondre. Elle m'apprit que la tribu dont elle était reine venait de déclarer la guerre à notre établissement du Sénégal, et qu'elle comptait me retenir pour otage tant que dureraient les hostilités. Je lui représentai que j'avais été dépouillé par ses sujets d'une somme considérable qui ne m'appartenait pas, et que mes compatriotes, ignorant ma captivité, pourraient croire que je m'étais enfui avec le dépôt qui m'était confié.

« Elle me répondit qu'elle aurait soin de faire donner avis de ma détention au négociant que je désignerais. Je la conjurai alors de ne pas me séparer de ma femme et de me fournir tous les moyens de lui prodiguer les soins que réclamaient son extrême jeunesse et la faiblesse de sa constitution.

« La reine reprit avec un regard malin qu'elle ne pouvait souscrire à ma prière, attendu que le rhamadan, c'est-à-dire le carême des musulmans, venait de commencer, et que la loi de ses états était que les époux vécussent séparés

durant cette sainte époque; elle ajouta qu'elle ferait prendre soin de ma femme, et que pour moi j'aurais l'honneur de vivre auprès de sa personne dans une tente située à côté de la sienne. Exaspéré par cette réponse, j'osai frapper du pied et la menacer d'un geste furieux; et je ne sais jusqu'où la colère et le désespoir m'auraient emporté si un nouveau roulement de tambour n'eût étouffé ma voix, et si, en même temps, le rideau n'était retombé pour me cacher le trône.

« Au lieu de me reconduire dans la tente où j'avais laissé ma femme, on me fit entrer dans une autre qui touchait presque à celle de la reine. Un esclave noir me dit en mauvais italien qu'il était attaché à mon service. Mais, livré tout entier à ma douleur, je me jetai sur une peau de lion qui devait me servir de couche, et je repoussai les aliments qu'on m'offrait.

« Je passai la plus cruelle nuit qu'on puisse imaginer. Les premiers rayons de l'aurore s'introduisaient à peine sous les toiles qui me servaient de prison, lorsque une porte, pratiquée dans un

renfoncement de cette tente, vint à s'ouvrir : l'esclave parut, et me jeta ces paroles :

« Je précède la sultane, préparez-vous à la recevoir ! »

« J'étais assis, en ce moment, sur un tronc de palmier qui me servait de siége. Je ne fis pas un mouvement, tant j'étais absorbé dans ma douleur, et la sultane était à mes côtés que j'étais encore dans la même position. Elle me frappa légèrement sur l'épaule ; je me relevai, et après m'être incliné devant elle :

« Combien de temps, madame, lui dis-je, comptez-vous me tenir séparé de ma femme, et nous retenir prisonniers dans votre camp ? Il est impossible que vous trouviez votre plaisir dans les souffrances de deux malheureux étrangers qui ne vous ont jamais fait de mal. Rendez-nous la liberté, et je me chargerai de porter à M. le gouverneur du Sénégal les demandes que vous avez à lui faire ; je tâcherai de l'amener à souscrire, si elles ne sont pas trop déraisonnables, aux nouvelles conditions que vous voulez mettre au com-

merce de la gomme avec mes compatriotes. Croyez-moi, ce n'est pas en nous retenant dans les chaînes que vous atteindrez votre but. Vous provoquerez, au contraire, un juste sentiment d'indignation dans le cœur de vos ennemis, si je peux appliquer ce nom à ceux qui étaient encore, il y a quelques jours, vos meilleurs et plus puissants alliés. Tout cela n'aura d'autres résultats que la rupture d'un commerce qui vous enrichit, le bombardement de ceux de vos villages qui sont situés près de la rive du fleuve, la prise de vos bestiaux, et votre dispersion dans le désert. Laissez-vous toucher par ces considérations en faveur de vos sujets, et remettez-nous tous deux en liberté, ou du moins permettez-nous de nous aider à soutenir, l'un près de l'autre, le malheur de la captivité. »

« Les blancs, tes compatriotes, répondit la reine, souffriront plus que nous par la cessation de la traite de la gomme. Creusez une pente à un ruisseau, et vous saurez où ses eaux vont couler. Il en est de même de votre cupidité ; elle inclinera toujours vers nous, parce que nous avons

l'arbre qui produit la gomme. Quant à votre vengeance, je la crains moins que la piqûre d'une fourmi blanche; nos maisons sont en terre, et le feu de vos fusées n'y peut rien. Nos troupeaux seront aussi agiles que nous; ils ne se laisseront pas prendre. Quoi de plus aisé, si vous êtes vainqueurs, que de transporter nos tentes dans un autre lieu? Nous n'appartenons pas à la terre; c'est elle qui est notre domaine. L'espace sans bornes est à nous, et si vous avez les flammes de vos tonnerres pour nous attaquer, nous avons pour éternelle défense contre vous les ailes de notre indépendance et le sable du désert.

« Je t'ai déjà dit que tu ne pouvais être réuni à ta femme. J'obéis en cela à ma religion : ainsi ne reviens pas sur ce sujet. Mais console-toi, tu as trouvé grâce devant mes yeux, et si tu sais prendre ta destinée en bonne part, tu couleras près de moi des moments heureux. J'aime la conversation des blancs : leurs connaissances égalent en nombre les grains de poussière que fait tourbillonner le vent; un seul des charmes qu'ils

savent composer efface la science du plus habile de nos magiciens. La pâleur de lèur figure ne me déplaît pas : le lait dont la nature a fait notre plus délicieux breuvage, n'a-t-il pas la couleur de leur teint? Sèche donc tes larmes : accorde-moi le plaisir de ton entretien, et apprécie l'honneur que fait, en ce moment, à un chrétien la sultane Laobé. »

« Je ne pus m'empêcher de la considérer avec plus d'attention. Elle était grande, bien faite, pleine de grâce et de majesté; la fleur de la jeunesse brillait sur son teint brun, dont un peu de honte redoublait en cet instant la fraîcheur ; ses yeux noirs brillaient comme deux étoiles dans le ciel d'Afrique. Un peintre aurait fait son étude de la forme admirable de son cou et de ses épaules. Elle n'avait pour tout vêtement qu'une tunique bleu de ciel, appelée chez les Maures tobé, laquelle, passant sous un de ses bras, était rattachée sur l'autre épaule avec une flèche d'or. Sa tête, à moitié couverte d'un capuchon qui faisait partie de la tunique, était encadrée par

deux longues tresses de cheveux qui descendaient jusqu'à ses genoux.

« Vous souriez, Messieurs, et je lis dans vos pensées, mais je vous assure que bien qu'il m'eût été difficile de ne pas rendre justice à la beauté de l'Africaine, il me l'eût été bien plus d'avoir une seule pensée qui pût faire injure aux incomparables attraits de ma Clarisse et à l'éternel amour que je lui avais juré. Cela est si vrai que je revins sur ma première demande, et conjurai la reine, si elle ne voulait pas me réunir à ma femme, de me permettre au moins de la voir tous les jours, ne fût-ce qu'une heure en présence de témoins.

« La sultane fronça le sourcil, se mordit la lèvre de dépit et se leva pour se retirer. Le mouvement qu'elle fit détacha son capuchon, et découvrit entièrement l'une des plus belles chevelures que la nature ait jamais donnée pour voile et pour ornement à la tête d'une femme.

« Elle sortit avec la tête haute, d'un pas lent et majestueux; il ne lui manquait que d'avoir un

arc à la main pour ressembler aux Dianes chasseresses telles que les ont représentées les peintres et sculpteurs de l'antiquité.

« L'esclave qui me servait me témoigna la crainte que la sultane ne se vengeât sur ma femme du dédain avec lequel je repoussais la faveur dont elle daignait m'honorer. Cette idée qu'il m'exprimait sans ménagement m'enfonçait le poignard dans le cœur.

« Moctar, lui dis-je, si tu voulais avoir pitié de deux malheureux étrangers, tu en serais bien récompensé. La liberté et une petite fortune, voilà ce que je te promets si tu veux faciliter notre évasion et nous accompagner dans notre fuite. »

« A ces propositions, Moctar se coucha par terre en se bouchant les oreilles et en contrefaisant le mort. Je compris l'énergie de ce refus.

« Je ne vous fatiguerai pas, Messieurs, par d'inutiles longueurs. J'abrège donc la relation de ce qui se passa pendant les six mois que je passai dans le camp des Maures. Je me bornerai à vous dire que la reine, ne se laissant pas découra-

ger par mon premier accueil, me rendit de fréquentes visites et finit par m'entretenir ouvertement d'une passion qu'elle disait avoir conçue pour moi et que j'avais toujours feint de ne pas deviner. Cette déclaration m'avait jeté dans les plus horribles perplexités.

« Laobé avait déjà régné trois ans sur sa tribu; et la mort de son père l'avait appelée au commandement, dès l'âge de quinze ans. Son éducation n'avait pas été aussi négligée que l'est habituellement celle des femmes dans ces tribus nomades. Un vieil esclave, qui pendant un grand nombre d'années avait servi de guide aux voyageurs en Afrique, avait été son précepteur. C'était lui qui lui avait appris à parler l'italien; elle savait en outre parler et écrire même l'arabe, il n'y a pas jusqu'à la musique qui ne fût entrée dans son éducation; elle pinçait assez agréablement les cordes de cette harpe sauvage que connaissent les Maures et avec laquelle s'accompagnent chez eux leurs *guéhués*, sorte de ménestrels ambulants. Cet instrument est formé d'une calebasse ronde recouverte d'une peau de

mouton finement travaillée sur laquelle est assujétie en travers une baguette d'or servant à monter les quatorze cordes de la harpe, retenues à l'autre extrémité par des fils d'argent. Sous la dernière corde est fixé un croissant d'or auquel se suspendent de petits anneaux de fer. Le cliquetis de ces anneaux mis en mouvement pendant qu'on touche la harpe se mêle au son de l'instrument, et donne à cette musique un caractère d'harmonie barbare qui n'est pas sans effet sur l'ame.

« Elle chantait quelquefois en s'accompagnant de cette harpe; sa voix monotone et plaintive comme celle de tous les chanteurs africains, disposait mon cœur à une profonde tristesse. Je tombais en l'écoutant dans une rêverie qui réveillait le souvenir de mon enfance, de ma mère, de mon pays, d'une femme chérie, et rendait plus poignant l'ennui de la captivité.

« Souvent aussi elle faisait amener devant nous un de ces conteurs dont les merveilleux récits charment l'imagination des enfants du désert. A demi couchée sur un lit de feuilles fraîchement

cueillies et exhalant les plus suaves odeurs, elle me faisait asseoir à ses pieds pendant des nuits entières, et prêtait l'oreille, avec une avidité infinie, aux fables que lui débitait le poète de la tribu. Je voyais de temps en temps ses larmes couler en abondance; son sein agitait les plis de son tobé ; des exclamations qui paraissaient arrachées par la surprise et la douleur, sortaient de sa bouche; elle attachait ses regards sur moi et semblait avec une expression indicible de tendresse, me reprocher mon indifférence.

« Un jour elle me disait :

« Je ne sais si tu as jeté quelque charme sur moi; mais depuis que je te connais, mes idées ressemblent à une colline de sable qui s'écroule sous le vent du midi. Mon ame est comme un voyageur qui ne reconnaît plus son chemin dans le désert, et qui, la langue desséchée, est prêt à succomber à une soif dévorante. Mes sujets me fatiguent; les soins de l'autorité m'ennuient, la grossièreté de nos usages me révolte; je voudrais voyager avec toi dans le pays des blancs, apprendre leur langage, voir si leur harpe a plus de

cordes que la nôtre et faire une caravane à nous deux à travers tous les déserts et toutes les tribus de la terre ; car il me semble que l'espace qui est autour de notre camp ne me suffit plus; je me crois attachée à un pieu par une corde de lianes, comme le chameau pendant qu'on est occupé à le traire; et quelquefois, dans mon insatiable besoin de voir du nouveau, j'aspire à fuir avec toi dans le ciel et à transporter notre tente, d'étoile en étoile.»

« Quand je la voyais en bonne humeur, j'osais lui demander des nouvelles de ma Clarisse ; alors, presque toujours, l'expression de sa figure changeait; elle détournait la tête avec impatience et dédain, et me disait en s'éloignant (car cette question devenait infailliblement le signal de son brusque départ):

« Sois tranquille , elle ne mourra pas. »

CHAPITRE VI.

Suite de l'histoire de M. Desprez.

« Une nuit, j'étais étendu sur ma natte sans pouvoir trouver le sommeil ; les rayons de la lune pénétraient dans ma tente à travers le léger voile qui en formait la porte ; l'image de ma femme se présentait à mon esprit ; j'étais dans un de ces moments où l'imagination prête une nouvelle activité aux rêves du cœur et où toute la puissance d'aimer déborde comme s'il y avait un flux et reflux dans nos souvenirs ; j'aurais abandonné ma vie aux mains des plus cruels bourreaux, pour ne l'entrevoir qu'une minute ; je bondissais sur mon lit dans un accès de rage insensée, méditant aux moyens de m'enfuir, de regagner le Sénégal et de revenir, à la tête de mes compatriotes, délivrer l'infortunée captive en menaçant de passer toute la tribu au fil de l'épée si elle ne m'était pas rendue.

« Tels étaient les transports qui agitaient mon

ame pendant cette nuit brûlante : un profond silence régnait dans le camp des Maures : on n'entendait, d'intervalle en intervalle, que le sifflement du vent sous les portes des tentes, le piétinement des chevaux renfermés dans une écurie voisine, le bêlement des troupeaux ou le lointain rugissement de la hyène et du chacal. Un rayon de la lune d'Afrique, blanc comme le lait, tombait en ce moment sur mes yeux mêmes, et je venais de me tourner vers la porte par laquelle la reine pénétrait chez moi, lorsque je vis le rideau s'agiter et se soulever ; je pensai d'abord que c'était le vent ; mais je fus bientôt détrompé en voyant entrer une femme vêtue comme Laobé : un long voile cachait son visage. Elle s'avança vers moi, mit la main sur ma bouche et me dit à voix basse : « Silence ! » Je tressaillis ; ce n'était pas la voix de la reine, mais une voix qui ressemblait beaucoup à celle dont les sons avaient manqué si longtemps à mon oreille avide de l'entendre. En se penchant vers moi elle ôta son voile, et je reconnus Clarisse.

L'étonnement, la joie, suspendaient presque la vie dans mon cœur; la secousse avait arrêté le cours de mon sang; un nuage s'épaississait sur mes yeux et j'étais sur le point de m'évanouir. Clarisse, ayant aperçu une outre qui contenait de l'eau, y trempa l'extrémité de ses jolis doigts et les promenant en toute hâte sur mon front et mes tempes, me conserva le sentiment qui allait m'abandonner.

« Ne parlons pas ici, me dit-elle aussitôt, couvre-toi de ce pagne, mets sur ta tête ce turban : où est l'autre porte? je vais t'attendre. »

« Je pris sa main que je couvris de baisers en lui montrant la seconde issue ; elle sortit avec la légèreté d'une ombre. Pour moi, je revêtis l'habillement qu'elle venait de m'apporter, et je la rejoignis. Elle me pria de marcher derrière elle, jusqu'à ce que nous fussions sortis du camp. Nous passâmes devant quelques Maures qui, ne pouvant dormir à cause de la chaleur, se promenaient en fumant. Ma femme leur

faisait voir la lance d'or que portait habituellement la reine, et ils se mettaient le front dans la poussière. Comme Laobé faisait quelquefois ses rondes nocturnes, suivie d'un seul esclave favori dont je portais le costume, notre présence n'avait rien d'extraordinaire.

« Nous parvînmes ainsi jusqu'à l'une des portes du camp. Les deux sentinelles qui la gardaient donnèrent, en nous voyant passer, les mêmes signes de respect. Nous nous éloignâmes rapidement; et, après avoir marché pendant une demi-heure, sans mot dire, nous entrâmes dans le désert, dont la limite était marquée par une chaîne de monticules sablonneux. Ma femme s'était arrêtée sous un baobab, dont les branches étaient desséchées et couvertes de sable, et qui était, pour ainsi dire, le dernier adieu de la végétation. Elle avait paru hésiter sur le chemin qu'elle devait prendre; puis, comme si elle se fût orientée, elle m'avait guidé, à la droite du baobab, le long des monticules arides.

« Cependant je ne pouvais plus contenir mon

impatience; nous étions sans témoins, je la suppliai de s'arrêter, et la pressant dans mes bras, je confondis mes larmes avec les siennes. Mais, en la considérant aux clartés de l'astre nocturne, combien je trouvai son visage altéré! Une pâleur mortelle y avait remplacé ces roses dont l'ornaient la santé et la jeunesse; la flamme de la vie ne jetait plus que de languissants éclairs par ses grands yeux caves que bordait un cercle livide; une maigreur produite par le chagrin et les privations la faisait ressembler à une ombre de ce qu'elle avait été. Néanmoins, sa beauté n'était pas effacée, elle brillait encore dans cette touchante langueur; ses traits avaient conservé leur admirable harmonie; quelque chose de céleste respirait sur ce teint pâle, où son ame substituait l'éclat qui lui est propre au coloris fugitif. Je tombai à ses genoux, je les étreignis avec l'ardeur convulsive de l'admiration et de l'amour.

« Ne nous arrêtons pas, me dit-elle, cher époux; quand nous serons en sûreté, je m'a-

bandonnerai alors au bonheur de te revoir. »

« Elle m'expliqua, tandis que nous poursuivions notre route, la manière dont s'était préparée notre évasion. Une esclave de la reine, nommée Itha, qui avait été placée près d'elle, avait été l'instrument de notre délivrance commune. La douloureuse situation d'une jeune femme blanche séparée de son époux, de son père, de son pays, avait ému son cœur naturellement bon ; elle avait promis à ma femme de se dévouer pour lui rendre la liberté.

« Elle-même aspirait depuis long-temps à recouvrer la sienne. Elle aimait un des esclaves de Laobé qui s'appelait Hamet. Leur secret désir était de s'échapper du camp des Maures et de retourner à Tombuctou, dont ces deux noirs étaient originaires. Clarisse lui avait fait espérer, en récompense du service qu'elle offrait de nous rendre, un assez grand nombre d'objets appartenant à sa toilette, et ayant une grande valeur dans le pays des nègres.

« Il n'avait pas été difficile à Itha de nous ouvrir un moyen d'évasion. Elle avait seule le soin

de garder ma femme : Hamet, son fiancé, étant toujours de service près de la sultane, avait pu dérober un des habillements de sa maîtresse et introduire Clarisse déguisée sous ce vêtement, dans ma tente, après lui avoir remis en outre pour moi le pagne et le turban dont il se servait habituellement. Il n'avait pas manqué de prévenir, le matin, les sentinelles veillant à la porte du camp, de l'intention qu'avait la reine de sortir la nuit prochaine pour aller consulter un marabout (c'est le nom que les Maures donnent à leurs prêtres), lequel vivait solitairement à l'entrée d'un bois voisin.

«Vous comprenez, Messieurs, que d'après ces dispositions, notre fuite n'avait dû rencontrer aucun obstacle. Nos deux libérateurs nous avaient promis de sortir eux-mêmes avec quatre chevaux qu'ils auraient été prendre dans les écuries de la reine placées justement à l'extrémité du camp. Ils se flattaient que les gardes qui auraient cru voir sortir Laobé, regarderaient ces chevaux comme destinés pour elle et sa suite. Une fois hors de l'enceinte, ils se se-

raient dirigés en diligence vers un lieu retiré où ils nous auraient attendus. Itha avait indiqué à ma femme le chemin que nous devions prendre pour les y rejoindre. Mais comme cette esclave ne savait que quelques mots d'italien, et les prononçait mal, ses explications avaient été nécessairement un peu confuses.

« Ma femme se croyait certaine d'avoir entendu qu'elle lui avait dit de tourner à droite du baobab placé à l'entrée du désert, de s'engager entre les monticules de sable qui s'offriraient alors devant nous, de ne pas perdre de vue la plus haute de ces collines dont le sommet noirci par les rayons du soleil, était, suivant l'expression d'Itha, de la couleur de sa peau; d'arriver jusqu'au pied de cette élévation et de prendre alors à gauche un chemin facile à reconnaître par un bouquet de palmiers que nous verrions dans le lointain. Une fois parvenus sous ces arbres, nous aurions jeté un cri : Hamet et Itha, cachés tout près de là avec leurs chevaux, seraient accourus vers nous.

« Selon le calcul d'Itha nous devions mar-

cher environ une heure et demie, et il y en avait déjà plus de deux que nous étions en route. Clarisse s'était arrêtée, plusieurs fois, en promenant ses regards autour d'elle, cherchant à reconnaître la position de la colline de sable noir, qui devait nous servir de direction. Elle commençait à être fatiguée; nous gardions le silence, cherchant à nous dissimuler l'un à l'autre l'horrible inquiétude qui s'emparait de notre cœur. Ajoutez que nous n'avions pas emporté d'eau avec nous, et que nous sentions les premiers tourments de la soif.

« Ce qui nous jetait dans l'incertitude sur la route que nous devions prendre, c'est qu'au lieu d'une seule rangée de monticules, ceux-ci se rencontraient pressés en amphithéâtre dans un nombre infini, formant entre eux, tantôt d'étroits ravins, tantôt d'arides vallées où nous nous engagions sans bien savoir où elles nous conduiraient.

« Cependant, au détour d'un long défilé entre des collines de sel gemme dont la blancheur égalait celle de la neige, et qui, reflétant les

rayons de la lune, jetaient un si vif éclat, que nous n'aurions pu les regarder long-temps, nous aperçûmes tout à coup une cime noire au-dessus de toutes les autres éminences. Nos yeux l'avaient distinguée en même temps, et par un mouvement instinctif, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Je sentis aux violents battements du cœur de Clarisse combien il avait été agité par l'inquiétude. On eût dit qu'il voulait s'élancer de sa poitrine. Elle s'agenouilla, le visage tourné vers cette colline qui devenait le signe de notre salut, et les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, elle rendit grâces.

« Dieu! qu'elle était belle dans cette nuit terrible et à jamais mémorable! L'émotion avait rendu un éclat momentané à ses joues décolorées; ses yeux exprimaient tout ce que l'ame humaine peut éprouver de plus fort en face d'un danger imminent, dont le ciel promet de vous délivrer. Ses longs cheveux blonds qui, légèrement soulevés par le vent, se déroulaient en boucles sur ses épaules; ce costume pittoresque qui lui ser-

vait de déguisement, ces voiles dont le frémissement était le seul bruit qui troublât le silence du désert; cette jeune femme avec laquelle je n'avais encore passé que quelques heures depuis six mois que notre mariage avait été célébré, et qui offrait à mes yeux l'image de la jeunesse, de l'amour, de l'intelligence et de la piété dans ces vastes solitudes où tout était inanimé, aride, muet, dépourvu de l'esprit de vie qui circule dans les moindres œuvres du Créateur : quel tableau, Messieurs, et quelle source de sensations indéfinissables !

« Nous trouvâmes, en faisant quelques pas, une petite oasis de verdure. Un arbrisseau sortait de cette île bénie où nous abordions au milieu d'un océan de sable. Cet arbuste portait des fruits que je reconnus pour être les mêmes qui, dans le camp de Laobé, avaient fait souvent partie de mes repas. Ils ont la forme d'une poire : la pulpe en est blanche et très aqueuse : ils apaisèrent pour un moment notre soif ardente.

« Assis l'un à côté de l'autre, nous faisions déjà des projets relatifs à notre retour au Sénégal.

Ce court moment était le seul qui, depuis notre mariage, eût fait luire le bonheur à nos yeux : rapide éclair qui sillonnait les ténèbres de la mort! Je me serais facilement oublié dans ce lieu redoutable. Mais Clarisse me rappela les dangers qui nous environnaient encore. Nous nous levâmes : au même instant elle poussa un cri, un lion énorme passait devant nous. La voix de ma compagne frappa l'oreille du terrible animal; il s'arrêta, tourna la tête de notre côté, balayant la poudre du sol avec sa queue agitée. Je conjurai tout bas ma femme épouvantée de ne pas faire un mouvement. En même temps je la retins fortement par sa main que je tenais dans la mienne. Cette immobilité nous sauva; le lion s'éloigna. Nous le vîmes à quelque distance baisser sa tête jusque vers la terre et enfoncer sa gueule dans le sable : nous entendions le bruit de son haleine qui s'échappait avec force de ses nazeaux. Je remarquai ces sinistres présages avec une inquiétude dont je me gardai de faire part à ma femme. Je l'engageai à presser le pas.

« La colline au sommet noirci nous paraissait, à mesure que nous marchions, plus éloignée que nous ne l'avions d'abord pensé. Le grand nombre de monticules qui composaient le paysage de sable étalé devant nous, avait trompé nos yeux. Je calculai non sans effroi que nous n'aurions pas atteint, avant une marche continue de deux heures, le pied de cette éminence dont nous nous étions si fort écartés en prenant une fausse route.

« Je voyais diminuer les forces de la malheureuse Clarisse; son charmant visage était de plus en plus altéré par la fatigue; je prévoyais le moment où elle serait contrainte à s'arrêter. Aussi, malgré sa résistance, je la soulevai de terre, la forçai à se placer sur mes épaules auxquelles l'amour rendait une nouvelle vigueur, et, chargé de ce précieux fardeau, je me mis à courir.

« Le vent commençait à s'élever ; il ne faisait d'abord entendre aucun bruit dans ces solitudes dépouillées de végétation. Cependant, le sable que son souffle, devenu insensiblement plus

fort, agita autour de nous, imita, en retombant, le murmure de la pluie. Le nuage de poudre était par moment si épais, que mes yeux ne pouvaient plus rien voir, ce qui ralentissait nécessairement ma course; à quelques mouvements involontaires que faisait ma compagne silencieuse, à la pression passagère que me faisaient sentir ses bras délicats, je devinais la terreur qui gagnait son cœur.

« Vois-tu ces ossements? » me dit-elle à voix basse.

« J'avais aperçu avant elle ces dépouilles humaines qui appartenaient sans doute à quelques malheureux surpris en ces lieux par la tempête. Feignant de n'avoir pas entendu, je lui dis: « Nous approchons: encore un peu de courage, et nous aurons atteint le pied de la colline. »

« Le silence du désert fut alors troublé par le cri monotone du casoar: rien n'était plus lugubre que cette plainte venue d'un être animé, mais invisible, dans cet espace aride et sans

bornes. On eût dit que c'était l'oiseau de mort qui venait nous annoncer notre dernière heure. Sans être superstitieux, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines. Les genoux de Clarisse en contractèrent un tremblement qui achevait d'affaiblir mon courage. Je lui entendis prononcer d'une voix étouffée ces tristes mots: « O mon père! c'en est donc fait, je ne te reverrai plus ? »

« Nous étions de nouveau dévorés par l'impitoyable soif. Ce tourment faisait jaillir de brûlantes larmes de mes paupières; j'ouvrais de temps en temps la bouche pour aspirer un peu d'air, et je ne faisais par là que faciliter un passage au sable enflammé et impalpable qui s'attachait à mon palais et me laissait à peine assez d'haleine pour n'être pas suffoqué.

« Ce récit, Messieurs, semble vous émouvoir; mais je ne suis pas encore au bout de la peinture de nos souffrances.

« Le vent soufflait avec une violence toujours croissante; des collines de sable s'écroulaient au loin devant nous; le désert offrait l'image

d'une mer courroucée dont les flots montent et s'abaissent. Le jour commençait à paraître, mais les nuées sablonneuses promenées dans les airs nous dérobaient la vue du ciel : nous nous trouvions placés entre deux infinis de sable ; le désert semblait avoir pris la place du ciel même. Le sable remplissait l'immensité ; la terre, l'air, l'azur, la lumière, tout avait disparu ou changé de nature, tout était sable. Hélas ! nous nous attendions aussi que notre tombeau serait composé de sable.

« Je n'avais pas encore perdu de vue cette espèce de promontoire qui semblait marquer le port. Néanmoins, je le voyais décroître peu à peu comme un vaisseau qui a été brisé sur un écueil, et dont le mât est sur le point d'être surmonté par la vague irritée. D'énormes blocs de sable étaient arrachés de cette montagne par le vent, qui jusqu'alors n'avait pu l'entamer à cause de l'endurcissement des particules basaltiques entassées à son sommet. L'unique espérance qui me restât était d'arriver avant qu'elle n'eût perdu entièrement cette couronne

brune qui me la faisait reconnaître; cet espoir était bien affaibli par la difficulté qu'opposait à ma marche le sable rouge et brûlant amoncelé devant mes pas. J'en avais quelquefois jusqu'à la ceinture. La sueur aurait ruisselé par torrent de tous mes membres, s'ils n'eussent été desséchés jusqu'aux os par l'air brûlant qui m'enveloppait. Puis Clarisse devenait de plus en plus faible; ses bras défaillants se dénouaient d'eux-mêmes autour de mon cou; la soif la consumait aussi et tarissait plus vite en elle que chez moi les sources de la vie.

« Dépose-moi dans ce lieu, cher époux, me disait-elle, et garde le reste de tes forces pour sauver ta vie; c'est moi qui t'ai entraîné dans le désert: accorde à mes derniers moments la consolation de penser que tu fuiras l'inévitable sort qui m'attend. »

« Je ne lui faisais aucune réponse: je m'avançais fendant les vagues de sable embrasées. Mais hélas! un coup de vent enleva ma dernière espérance. Le dernier fragment de matière balsatique servant à colorer la montagne vers

laquelle je me dirigeais, s'abîma dans ce gouffre de sable : la porte du désert venait de se refermer sur nous.

« La langue de l'homme se refuse, Messieurs, à peindre ce que j'éprouvai dans ce moment épouvantable. Tout espoir nous était interdit ; il ne nous restait plus aucun moyen de distinguer notre route, et quand bien même nous aurions résisté au vent de feu du désert ou aux avalanches de sable qui menaçaient de nous engloutir, le désordre effroyable causé par l'ouragan nous condamnait à errer dans ces solitudes sans issue, pour y succomber bientôt aux horreurs de la soif et au supplice de la faim.

« Le spectacle du désert tourmenté par la tempête surpasse l'imagination de ceux qui n'en ont pas été témoins, et accable jusqu'au souvenir de ceux qui voudraient le retracer : une mer de sable, dont l'œil ne pouvait distinguer les limites, livrée à une puissance inconnue qui la soulevait jusque dans ses fondements ; le vide immense, l'aridité déchaînée, la terre stérile

et en travail comme dans les premiers jours du monde ; le chaos, mais sans variété ; des grains de sable en mouvement formant à eux seuls l'image de l'enfer ; un jour qui n'était pas celui du soleil ; des ombres qui n'étaient pas celles de la nuit; l'univers n'ayant plus qu'une seule couleur ; les heures n'ayant plus d'autre mesure pour l'homme perdu dans ces royaumes de la mort que les progrès de la soif; tantôt un silence tellement profond que rien ne peut en donner l'idée; tantôt les bruits monotones du sable amoncelé qui s'écroule pour se réunir de nouveau, et former d'autres monticules un peu plus loin, ou les murmures uniformes de ce même sable qui, suspendu en tourbillons, retombe comme la grêle : voilà une faible description de l'ouragan dans le désert africain.

« Malgré l'état d'épuisement auquel elle était réduite, Clarisse n'avait pas cessé d'attacher ses yeux sur la colline de sable noirâtre : aussi l'avait-elle vue aussi bien que moi céder à la fureur de la tempête. Je m'étais arrêté; elle voulut poser ses pieds sur la terre ; mais ils étaient tel-

lement enflés qu'ils ne pouvaient plus la soutenir. Elle se suspendit alors à mon cou, me regarda avec des yeux où je lisais : Adieu ! colla ses lèvres sur les miennes; puis glissant d'entre mes bras, tomba doucement sur le sable ; je me penchai vers elle :

« Je meurs, me dit-elle d'une voix qui retrouvait à ce moment suprême son timbre sonore et mélodieux, prends cette image du Sauveur ! » et elle tirait de dessous les voiles croisés sur son sein, un petit crucifix en ivoire. « Quand tu m'auras ensevelie dans le sable, plante la sur ma tombe; elle protégera les restes de ta femme contre la dent des bêtes féroces. » Je la tenais embrassée; je sentis son dernier soupir passer sur mes lèvres, et moi je m'évanouis.

CHAPITRE VII.

Fin de l'histoire de M. Desprez.

« Quand mes yeux se rouvrirent, je me trouvai dans ma tente, étendu sur la même natte qui me servait autrefois de couche. Laobé était assise à côté de moi ; tout ce qui m'était arrivé me parut un rêve ; mais les premiers mots que m'adressa la sultane dissipèrent cette illusion.

« Ingrat, vous avez voulu me quitter, le Prophète vous en a puni. Je me vengerai en consacrant ma vie à faire votre bonheur. »

« Où est ma femme ? » m'écriai-je.

« Elle n'est plus, recueillez vos souvenirs : oubliez-vous votre fuite dans le désert ? Quand nous vous avons trouvés, nous vous avons cru morts tous deux : jugez de ma douleur. Si j'avais bien fait, j'aurais suivi le conseil que donnent les *guéhués* aux jeunes femmes qui leur demandent un charme pour toucher le cœur d'un ingrat ami ; j'aurais recueilli dans un vase d'or toutes

les larmes que tu m'as fait verser ; j'aurais exposé ce mystère pendant toute une nuit aux influences de la lune, et je t'aurais fait boire le charme pendant ton sommeil.

« Que sont devenus, m'écriai-je encore, les restes de ma femme ? »

« Ils sont déposés, répondit-elle, dans la grotte du marabout qui demeure dans le bois de palmiers à l'entrée du désert. Elle tenait entre les mains un signe de ta religion que j'ai conservé. Sidi-Gana, le plus instruit de nos marabouts, m'a assuré que ce serait entre les miennes un charme auquel rien ne pourrait résister. Sans doute elle s'en servait pour garder ton amour : car toute morte qu'elle était, sa main glacée tenait ce mystère appuyé sur ton cœur. »

« Donnez-le moi, lui dis-je, je vous en conjure ; dégagez votre esprit de ces folles superstitions. Cet objet n'a d'autre puissance que de rappeler aux chrétiens la foi dans laquelle ils ont été élevés. S'il devenait un talisman pour vous, ce ne serait que pour attirer sur votre tête

quelque vengeance de la profanation commise par une infidèle sur l'image du vrai Dieu. J'y attache d'autant plus de prix que c'est le seul souvenir qui me restera de cet être angélique dont vous avez causé la mort. »

« A ces derniers mots, Laobé offensée se leva précipitamment et sortit de sa tente : peut-être avait-elle voulu me cacher les pleurs que lui arrachait un mouvement de jalousie.

« Je tombai gravement malade ; les fatigues que j'avais éprouvées, le regret déchirant de la mort de ma femme, le chagrin de me retrouver captif des Maures, tout cela, mêlé à un incroyable dégoût de la vie, amena une fièvre inflammatoire qui faillit être mortelle. Je ne saurais vous dire avec quel dévouement cette pauvre Mauresse, qui s'était prise de passion pour moi, me soigna durant cette longue maladie. Pendant le jour elle ménageait un peu les apparences et donnait quelques heures aux fonctions du commandement ; mais elle passait toutes les nuits à mon chevet.

« J'avoue que je ne pus m'empêcher d'être

touché des marques d'un sentiment si profond et si attentif. Ma maladie avait duré près d'une année. Pendant ma convalescence, Laobé était ingénieuse à me trouver tous les jours de nouvelles distractions. Parfois elle me lisait quelques lambeaux d'un vieil exemplaire tout déchiré de la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

« Ce livre avait passé entre ses mains d'une façon assez singulière. Il paraît qu'en 1783, les Anglais et les Français, désirant marquer les limites respectives de leurs possessions au Sénégal, avaient envoyé des ingénieurs choisis dans les deux nations pour procéder à l'exploration de la rive gauche du fleuve. Aux piquets assez nombreux dont se servaient ces ingénieurs pour leurs opérations hydrographiques, étaient attachées des bandes de papier. Le Maure qui servait alors de précepteur à Laobé, et qui, comme je vous l'ai dit, lui apprenait l'italien, se promenant sur la côte, avait eu la curiosité d'examiner de près les instruments des démarcateurs; s'étant aperçu que les bandes de papier en question étaient des fragments d'un

livre italien, il les avait arrachées toutes furtivement, puis il les avait cousues ensemble et en avait fait présent à son élève.

« Laobé avait lu tant de fois ces précieux chiffons, qu'elle aurait pu réciter de mémoire les vers qui s'y trouvaient tracés. Assise près de mon lit, elle me les lisait d'un accent passionné, achevant bien souvent par cœur une tirade qui lui plaisait. Alors, elle déposait son livre sur ses genoux, continuait sa lecture dans mes yeux, et lorsqu'il s'agissait d'amour, se pénétrait si bien de son personnage que les vers du Tasse semblaient être son propre langage. C'était surtout l'histoire d'Herminie qu'elle aimait à me lire. Je faisais, comme vous l'imaginez bien, un pauvre Tancrède; mais, enfin, les yeux prévenus de Laobé faisaient de moi un héros.

« Il y avait des jours où elle poussait la coquetterie assez loin pour modeler son costume d'après les descriptions du poète. Tout cela, disait-elle, était pour me distraire de mon ennui.

« Un jour elle m'avait fait transporter sous des ombrages parfumés, au milieu d'une admirable prairie ; des irrigations, ménagées avec art, entretenaient dans ce lieu une douce fraîcheur ; une infinité de plantes, peu élevées au-dessus du sol, traçaient en tout sens des festons de diverses couleurs : c'était le plus agréable coup d'œil qu'on puisse se figurer. Quatre nègres robustes m'avaient apporté dans un bosquet d'acacias et de palmiers, sur un brancard revêtu de la plus fine mousse. Laobé m'avait accompagné à cheval ; elle montait un superbe coursier arabe d'une blancheur éblouissante, et comme elle était enveloppée elle-même de la tête aux pieds d'un long pagne de la même couleur, j'avais trouvé beaucoup de plaisir au spectacle nouveau et piquant de toutes les caracoles que l'Amazone faisait faire avec une incomparable adresse à un cheval très fougueux.

« Aussitôt que ses esclaves m'eurent déposé dans ce lieu, elle leur confia son coursier et leur ordonna de se retirer. Alors le pagne qui l'en-

veloppait tomba et elle m'apparut dans un nouvel habillement. Des fleurs d'un bleu tendre qui ressemblaient à des pavots, se mêlaient avec grâce au jais mouvant de ses cheveux; le plus habile coiffeur de Paris n'aurait pas mieux réussi à orner pour le bal la tête d'une beauté à la mode. Elle s'était plu à changer la forme de robe que portent les Mauresses; l'instinct du goût, aiguisé par l'amour, lui avait fait deviner une forme de robe telle que je n'en ai jamais vue; il n'y avait rien qui blessât la décence, mais tout servait à faire briller d'une manière pittoresque la beauté de sa taille et le charme de ses mouvements.

« Vous riez, Messieurs, et vous moquez sans doute de mon enthousiasme, mais je vous assure qu'à la voir effleurer si majestueusement le gazon, on l'aurait prise pour une danseuse de notre Opéra, parcourant la scène au son de la musique.

« Il lui prenait parfois des accès successifs de gaieté et de tristesse qui marquaient le dés-

ordre où la passion jetait son cœur. Elle interrompait brusquement un chant, une lecture ou un entretien commencé, se mettait à cueillir les fleurs naturelles qui croissaient autour de nous, les faisait pleuvoir sur ma tête ou en composait des guirlandes qu'elle essayait sur mon front; puis, après avoir ri aux éclats, comme un enfant, des malices qu'elle me faisait, au plus fort de sa gaieté elle s'arrêtait tout à coup, s'appuyait languissamment contre un arbre, penchait sa tête, soupirait en me regardant, et fondait en larmes.

« On conçoit l'incohérence qu'il devait y avoir dans les idées et les sentiments d'un être en qui l'imagination était mille fois plus développée que la raison; dont les facultés sans culture s'élançaient au-delà de la vie sauvage; qui éprouvait des ennuis pour les choses qu'elle connaissait, et de mystérieux penchants vers celles dont elle devinait l'existence, bien qu'elle ne pût s'en former une idée claire.

« Vous pressentez facilement le dénouement de tout cela. Comment je pus être infidèle à la

mémoire d'une femme que j'avais tant aimée, que je n'avais perdue que depuis un an et dont je pleure chaque jour la mort prématurée, c'est ce que vous m'épargnerez le triste soin de vous expliquer; la fragilité du cœur de l'homme, l'empire de la solitude, la contagion de la passion d'autrui, la vanité, l'ennui, un moment de faiblesse, en voilà plus qu'il n'en faut, sinon pour m'excuser, du moins pour faire comprendre ma chute, encore bien que mon cœur fût encore tout plein d'un trop cher souvenir.

« Cette jeune Mauresse qui habite chez moi et dont monsieur fait en ce moment le portrait (en disant ces mots, M. Desprez me désignait), c'est la fille de Laobé et la mienne. Du reste, je l'ai reconnue et adoptée.

« Mais achevons cette histoire qui se termine, comme vous allez le voir, par une autre catastrophe non moins terrible et touchante que la première.

« Laobé ne se dissimulait pas les dangers auxquels l'exposait sa liaison avec moi. Elle n'avait mis dans sa confidence que ses esclaves les

plus dévoués. Mais il lui était impossible de dérober long-temps aux yeux de sa tribu sa coupable passion pour un blanc et un *vil chrétien*. Déjà plusieurs complots s'étaient formés contre sa vie : elle avait été assez heureuse pour les découvrir à temps, et intimider par lá sévère punition des conjurés les autres mécontents. Cet état de choses ne pouvait durer.

« La naissance de Dagana (c'est le nom qu'elle-même donna à sa fille) ne put rester secrète. Cet évènement mit le comble à la fureur des Maures. Je lui proposai alors de prendre la fuite et de chercher à gagner avec moi et avec notre enfant l'établissement français du Sénégal. Elle entra avec joie dans cette idée, et dès qu'elle fut rétablie, mit le projet à exécution. C'était au moment où les Français, lassés d'être depuis si long-temps en guerre avec les Maures Bracknas, avaient résolu de les contraindre à mettre bas les armes; en conséquence, ils avaient envahi le territoire de la tribu, et ils n'étaient plus

qu'à une faible distance du camp retranché que Laobé avait fait construire.

« Leur approche donna le signal de la révolte contre la reine; j'aurais sans doute été mis en pièces par ces forcenés; mais nous les prévînmes : montés sur des chevaux très agiles, accompagnés d'un seul esclave que Laobé croyait fidèle, nous prîmes l'avance pendant la nuit, et nous nous dirigeâmes vers le point où nous savions que les Français avaient placé leurs avant-postes.

« Nous voyagions depuis douze heures, et nous n'avions encore pris aucune nourriture. L'enfant réclamait d'ailleurs les soins de sa mère; et comme nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de mes compatriotes, nous jugeâmes que nous pouvions faire, sans danger, une halte dans une grotte dont l'entrée était presque entièrement cachée par des lianes suspendues aux rameaux de plusieurs mimosas. L'esclave de Laobé nous avait vanté la fraîcheur et la sûreté de cette retraite. Elle était assez spacieuse pour contenir nous et nos montures.

L'esclave nous y servit aussitôt les provisions dont nous avions eu soin de nous munir : il plaça sur un banc de pierre cette pâte de mil sec, qu'on nomme chez les Maures couscou, des dattes, des figues, de la gomme, et deux outres contenant, l'une du lait de jument, et l'autre de l'eau de puits.

« Laobé pressée par la soif but de l'eau dans une coupe d'or réservée à notre usage; mais en remettant cette coupe sur la table de pierre autour de laquelle nous étions assis :

« Ne buvez pas, de grâce, mon ami; et ne touchez à rien de ce qui est devant vous. »

« Que voulez-vous dire? » lui demandai-je avec inquiétude.

« Elle pâlissait de plus en plus.

« Aux douleurs que j'éprouve déjà, poursuivit Laobé, je ne saurais plus en douter : l'eau est empoisonnée. »

« Je poussai un cri, et m'élançai hors la grotte pour chercher notre esclave; mais il avait disparu. Son absence ne fit que redoubler mes alarmes. L'état dans lequel je retrouvai Laobé,

me confirma qu'elle ne s'était pas trompée. Son teint perdait à chaque minute quelques-unes des teintes de la vie; la douleur contractait son visage; la flamme de ses yeux s'obscurcissait.

« Pour combler l'horreur de notre situation, la crainte que l'on n'eût mêlé aussi du poison au lait contenu dans la seconde outre m'empêchait de m'en servir comme moyen de salut.

« Laobé, remarquant mon agitation, me dit avec douceur :

« Je connais le poison dont ils se sont servis : c'est celui que nous employons pour rendre mortelles les blessures que font nos flèches. Les séditieux qui en voulaient à ma vie, poussés par le zèle fanatique des marabouts, auront donné cette fatale commission à l'esclave dans lequel je plaçais ma confiance depuis tant d'années. J'ai la consolation, en mourant, de mourir seule : mon époux et mon enfant me survivront. J'espérais satisfaire, avant de perdre la lumière du soleil, ce besoin secret qui a toujours dévoré mon ame, celui de connaître un

plus vaste horizon que l'horizon du désert. Oui, j'aspirais à visiter le pays des blancs, avec la même ardeur qui pousse le croyant à faire le pélerinage de la Mecque. Mon sein, pareil à celui de la biche qui a conçu deux faons jumeaux qui la suivent partout et se disputent son lait, portait deux ames en moi, l'une pour ma tribu et ma religion, l'autre pour rêver sans cesse des sentimens, des plaisirs et des spectacles inconnus à mes compatriotes. C'est avec celle-là que je t'ai aimé. Jusqu'à ce que je t'eusse rencontré, j'étais ce que serait un arbre de la gomme, qui, croissant dans la solitude loin de tous les yeux, répandrait inutilement ses larmes d'or. Je ne regrette pas la vie, puisque j'ai connu l'amour et que j'ai été aimée d'un blanc, fils du pays de la science. »

« Après avoir couvert Dagana de ses caresses et de ses pleurs, elle me la rendit tout à coup, et me serrant fortement la main :

« La mort approche, j'ai une pensée qui fait mon supplice, je la crois venue du Dieu que tu

adores, parce que j'ai suspendu à mon cou un des talismans de ta religion. »

« En parlant ainsi, elle détachait de son cou un ruban auquel était attaché ce même crucifix d'ivoire, héritage de la malheureuse Clarisse.

« Dis-moi la vérité, continua-t-elle, ta religion ne t'enseigne-t'elle pas à croire que les ames des disciples de Mahomet sont éternellement séparées de celles des sectateurs de ton Dieu ? »

« Je fus obligé d'en convenir, mais j'allais ajouter à cet aveu des explications qui en adoucissent la sévérité : elle ne m'en laissa pas le temps.

« S'il en est ainsi, murmura-t-elle d'une voix plaintive, je veux être chrétienne, je veux te retrouver au-delà de cette vie ; de grâce, rends-moi chrétienne ! rends-moi chrétienne ! rends-moi chrétienne ! »

« Ce cri ne cessait de s'échapper de ses lèvres et devenait de plus en plus déchirant à mesure que le mal faisait plus de progrès. Il n'y avait pas un moment à perdre, mais vous reconnaî-

trez que je me me trouvais dans le plus affreux embarras, j'ignorais les formules dont se sert l'Eglise pour imprimer le sceau de la foi sur le front d'un néophite. Tout ce que je savais, c'est qu'on ne devient chrétien que par le baptême. Mais j'étais incertain si l'eau empoisonnée qui était la seule que j'eusse à ma disposition pût servir à le conférer.

« Laobé, les mains jointes, pressant fortement le signe de notre foi sur son cœur, le visage déjà couvert des nuages du trépas, répétait avec l'accent le plus suppliant :

« Rends-moi chrétienne !... Je ne veux pas être séparée de toi... Je crois dans une religion qui nous réunira... Mon sang se glace dans mes veines... par pitié, rends-moi chrétienne ! »

« Alors, ayant tiré de ses lèvres une adhésion à la divinité du Christ, je pris la coupe d'or dans laquelle restaient encore quelques gouttes de poison, et l'inclinant sur sa tête, je prononçai, non sans une profonde émotion, ces mots solennels : « Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »

« Je vous assure, Messieurs, que c'était une scène bien digne d'exciter la pitié dans le cœur le plus insensible et d'éveiller la religion dans l'ame la plus incrédule, que la scène qui se passait en ce moment dans cette grotte isoléesur la côte d'Afrique.

« Une caverne taillée par la nature dans le roc, lambrissée d'énormes pointes de rochers, qui semblaient prêtes à s'écrouler; des guirlandes de verdure et de fleurs suspendues devant l'entrée, et faisant jouer, au gré de leurs mouvements, l'ombre et la lumière dans l'intérieur de cette fraîche et paisible retraite; trois chevaux arabes attachés à un piquet planté dans le sol, levant la tête et arrachant avec leurs dents les feuilles pendantes sous la voûte, ou impatientés par les moustiques , labourant violemment la terre ; un enfant enveloppé de langes, étendu sur un banc de pierre; une femme, dont les cheveux noirs en désordre agités par le vent du dehors, tantôt voilaient sa figure pâle, tantôt retombaient en arrière sur son pagne blanc ; la teinte de sa peau an-

nonçant une fille de la terre de feu; ses yeux jetant vers le ciel leur dernière étincelle; ses lèvres entr'ouvertes par le sourire d'une éternelle espérance et autour desquelles étaient semées les violettes de la mort; ses mains serrant le gage du salut des chrétiens, son corps à demi renversé et couvert de voiles dont la forme et la couleur ressemblaient déjà à un linceul ; et moi debout, épanchant sur sa tête cette coupe dans laquelle elle avait bu la mort et qui servait à lui donner l'éternelle vie; voilà, Messieurs, les images que présentait la grotte où nous nous étions arrêtés.

« Au moment où Laobé rendit le dernier soupir, un assez grand bruit se fit entendre au dehors; je ne doutai pas que les Maures n'eussent envoyé à notre poursuite; je me préparai sans effroi ni regret à mourir à mon tour. Cependant un scrupule religieux me porta à détacher du cou glacé de Laobé ce crucifix d'ivoire, souvenir de l'infortunée Clarisse, et à le cacher dans mon sein.

« Mais quel fut mon étonnement lorsque sept

à huit hommes armés de fusils ayant pénétré dans la grotte, je reconnus l'uniforme français. Eux, qui venaient y goûter un peu de fraîcheur, ne furent pas moins surpris en y trouvant les restes inanimés d'une Mauresse, un enfant mulâtre entouré de langes, étendant ses petits bras, et poussant des cris plaintifs, et un blanc vêtu à l'africaine.

« On appela le commandant du détachement: je lui racontai toute mon histoire; mais comme le fait de m'avoir trouvé près d'une femme sans vie lui imposait des devoirs de police, il m'annonça qu'il était obligé de me faire conduire sous escorte à Saint-Louis.

« Cependant il dressa procès-verbal, tant de mon récit que des circonstances de notre rencontre, me promit de faire rendre les derniers devoirs à la sultane Laobé, et fit monter sur l'un des trois chevaux trouvés dans la grotte un sous-officier chargé de m'accompagner, tandis que moi, prenant ma fille entre mes bras, je montai sur un autre. Quatre soldats nous suivaient à pied.

« Nous parvînmes en quelques heures au camp de l'expédition française commandée par un chef de bataillon nommé Duvivier, que j'avais beaucoup connu à Saint-Louis. Il m'accueillit d'abord avec une grande froideur, dans la crainte de se compromettre. Je lui fis aussi la relation de mes aventures. Au début de mon récit, il m'arrêta pour m'informer qu'une somme égale à celle dont j'étais porteur lors de ma disparition avait été exactement payée par une main inconnue au négociant à qui je devais la remettre, et que la même main avait porté le reçu de ce paiement à MM. Ancelin et Comp., directeurs de la maison de commerce où j'étais commis principal.

« Ce renseignement me soulagea d'un grand poids; je reconnus que Laobé m'avait tenu parole, et je cessai de nourrir la douloureuse pensée que j'avais pu être soupçonné d'avoir dérobé les valeurs qui m'étaient confiées.

« M. Duvivier ajouta foi à tout ce que je lui racontai, et me fit espérer que les recherches de l'autorité touchant l'authenticité de ma dé-

position seraient conduites assez rapidement pour que je ne fusse pas long-temps privé de ma liberté.

« J'étais rempli d'inquiétudes sur le sort de ma pauvre petite fille, qui n'avait pris aucune nourriture depuis une demi-journée. Par bonheur, il se trouva dans le camp français une femme de soldat qui était en ce moment nourrice, et qui accepta, moyennant un modique salaire, le soin d'allaiter Dagana. Du reste, M. Duvivier avait eu la générosité de m'avancer une somme de vingt-cinq louis.

« J'ai abusé, Messieurs, de votre patience; mais mon récit touche à sa fin.

« Le bruit de mes singulières et tragiques aventures s'était répandu à Saint-Louis. Mon retour excita une assez vive sensation. Comme l'extraordinaire captive toujours les imaginations humaines, je devins l'objet d'un intérêt général. Les dames de la ville se disputèrent à qui remplirait la tâche d'élever Dagana. On fit en ma faveur une souscription qui produisit en trois jours une somme considérable. MM. An-

celin me rendirent avec empressement la place que j'occupais dans leur maison, et voulurent payer, à titre d'indemnité, le double de la somme qui m'était due sur mes appointements. Tant que dura l'enquête judiciaire formée pour éclaircir les causes de la mort de Laobé, je jouis de ma liberté sous caution. La gazette de Saint-Louis fut remplie des détails de mon histoire; toutes les correspondances des Français établis au Sénégal en portèrent la nouvelle jusqu'en France, où les journaux me firent l'honneur de transformer mon histoire, qui ne leur paraissait pas encore assez intéressante, en un roman dont je ne me souvenais pas, je vous jure, d'avoir jamais été le héros.

« L'expédition des Français sur le territoire des Maures Bracknas eut un plein succès; elle les contraignit de demander la paix aux conditions qu'il nous plut de leur imposer; et le commerce de la gomme reprit enfin son cours. Pendant cette expédition, on recueillit sur les lieux tous les faits qui tendaient à me disculper. Les principaux d'entre les Bracknas ne se

cachèrent pas d'avoir fait empoisonner leur sultane Laobé; ils avaient élu à sa place, comme roi de leur tribu, l'auteur même du complot formé contre la vie de cette infortunée.

« La connaissance que j'avais acquise de la langue et des usages des Maures, ainsi que des principales productions de leur sol, me rendit extrêmement utile au commerce français. Au bout de deux ans, MM. Ancelin m'admirent en qualité de leur associé; et la mort de celui qui gérait avec moi leur maison à Saint-Louis étant survenue peu de temps après, cet évènement fit passer entre mes seules mains la direction de leurs affaires au Sénégal. Je travaillai encore douze ans dans cette résidence, et après y avoir acquis une assez belle fortune, je revins goûter en France un repos que m'avaient rendu nécessaire quelques infirmités précoces causées par l'insalubrité du climat, et peut-être aussi par les secousses que de trop fortes émotions avaient fait éprouver à ma constitution.

Une dame de Saint-Louis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, avait voulu se char-

ger de l'éducation de ma fille; mais il faut l'avouer, cette éducation a été malheureusement fort négligée. Madame Sauval, c'était le nom de cette respectable dame, était d'un âge déjà avancé, d'un caractère faible, d'un esprit assez peu éclairé.

Il y a peu de ressources au Sénégal relativement à l'instruction de la jeunesse; puis, Dagana, née avec des passions très impétueuses, ne montrait pas toute la docilité nécessaire pour profiter du peu de leçons qu'elle recevait: de tout cela il est résulté que son éducation a été celle d'une vraie créole; aussi son avenir est-il souvent l'objet de mes vives inquiétudes. L'ardeur de son imagination ne trouve pas d'aliments suffisants dans la culture de son esprit; elle est dévorée d'un fond d'ennui auquel je ne sais comment remédier. Il faudrait pour satisfaire son activité, malheureusement inoccupée, un perpétuel changement de lieux et d'objets. Elle a quelque choses de l'esprit errant de la tribu nomade à laquelle appartenait sa mère. Les plaisirs de la capitale ont

déjà perdu leurs charmes pour elle, et quant à moi j'ai assez long-temps couru le monde pour désirer d'achever mes jours paisiblement. »

CHAPITRE VIII.

Du dégoût que ressent Alphonse pour l'art de la peinture; il obtient de son père la permission de changer d'état.

Le récit de M. Desprez avait duré près de trois heures, et la bande joyeuse des convives de M. Estève commençait à en être fatiguée. Ce phénomène se révélait par un frottement des pieds de l'un sur le parquet, par les bâillements qu'un autre dissimulait mal en plaçant ses doitgs devant sa bouche, par le cliquetis d'une chaîne de montre servant de hochet à celui-ci qui en faisait tourner la clef, par les frayeurs que nous causait celui-là qui en se dandinant sur sa chaise, avait failli deux ou trois fois tomber à la renverse; enfin par les chuchotements entretenus, deux à deux ou trois à trois, par les autres qui causaient de

l'exposition des tableaux au Louvre. J'avais vu M. Estève lui-même tourner souvent les yeux vers sa pendule, comme si le mouvement de la langue de M. Desprez lui parût mesuré par un trop grand nombre de tours de l'aiguille sur le cadran.

Aussi la joie fut-elle générale au dernier mot de la narration de M. Desprez, et chacun reprit-il avec transport la liberté de parler, de rire, et de se mouvoir; ce qui se manifesta surtout à la vivacité grotesque des remerciements que ces jeunes fous vinrent faire à l'envi au père de Dagana, qui avait pris la peine de leur confier le secret de sa vie, et à qui cette complaisance coûtait en ce moment un accès de toux opiniâtre. Il y en eut un qui poussa l'impertinence jusqu'à lui dire que son récit lui avait paru si court qu'il ne s'était pas aperçu qu'une partie de la soirée s'était écoulée en l'écoutant; le mauvais plaisant disait vrai : il avait dormi durant tout le récit.

J'étais sans doute parmi les auditeurs de M. Desprez celui que ses aventures avaient le

plus sincèrement attaché. Le lecteur n'a pas oublié les observations que j'avais faites sur les favorables dispositions de Dagana à mon égard. J'avais donc prêté l'oreille avec un vif intérêt, à la relation des circonstances qui avaient accompagné sa naissance.

Au moment où M. Desprez, prêt à se retirer, saluait mon maître, celui-ci lui demanda s'il était content du portrait que je faisais de sa fille.

« Très satisfait, répondit-il; seulement je recommande à votre jeune élève de soigner l'expression, et au lieu de faire sourire Dagana, de lui conserver son air fier et indépendant, car entre nous, ajouta-t-il en baissant la voix, ce ne sont pas les hommages qui la tentent, et jusqu'à présent son cœur est resté insensible. »

Je promis de me conformer à cet avis, tout en contestant sa justesse en moi-même, et en éprouvant un secret chatouillement d'amour-propre par l'idée que les agréments de ma personne avaient apprivoisé un courage si farouche.

Du reste, je suivis si exactement la recommandation de M. Desprez, que je prêtai à Dagana, en continuant à retracer son image, la physionomie hautaine d'une reine d'Amazones qui semblait ne regarder dans les hommes qu'une race d'esclaves bons tout au plus à couper du bois et à puiser de l'eau, selon les besoins de son royaume.

Quand le portrait fut terminé, je fis prier son père de venir le voir. Il en parut enchanté; passant et repassant devant la toile, la considérant sous tous les jours :

« C'est bien cela, s'écria-t-il en me frappant sur l'épaule, je n'ai jamais rien vu de plus ressemblant. Qu'en dis-tu, ma fille? ajouta-t-il; fais connaître à monsieur ce que tu penses de son ouvrage. »

Dagana se mordait les lèvres de dépit : je voyais au regard de dédain et de mécontentement qu'elle lançait alternativement sur le portrait et sur moi, qu'il s'en fallait de beaucoup qu'elle partageât le sentiment de son père.

« Tu ne dis mot, continua M. Desprez ; voyons, que trouves-tu à y reprendre ? »

Alors Dagana se plaignit timidement de ce que je lui eusse donné l'air si dur.

« Ah ! c'est cela, reprit son père en riant ; ce que tu appelles la dureté, ma chère enfant, est une fierté majestueuse, caractère de ta physionomie. Aurais-tu voulu que monsieur te prêtât le fade sourire et l'air vaporeux de ces petites maîtresses de Paris dont tu t'es si souvent moquée ? »

La petite sultane ne répondit rien, et se borna à m'écraser d'un regard foudroyant tout à fait aimable.

Le malencontreux portrait me fut généreusement payé. M. Desprez l'envoya au jury de peinture chargé d'examiner les tableaux qui devaient être, cette année, exposés dans la galerie du Louvre. Je bâtissais là-dessus mes premiers rêves de gloire et de fortune : j'annonçai en confidence à tout le monde qu'on allait voir au Musée quelque chose d'extraordinaire. La

fièvre de l'amour-propre me privait de sommeil : hélas, au bout d'un mois toutes ces fumées d'espérance et de vanité s'évanouirent ; mon tableau avait été rejeté à l'unanimité par le jury.

Cet échec inattendu me dégoûta de la peinture ; j'annonçai, dès le lendemain, à M. Estève mon projet de renoncer à l'art qu'il m'enseignait. Il combattit avec force cette résolution.

« Abandonner, me dit-il, la vie d'artiste, la vie sublime, la vie glorieuse, la vie piquante, la seule vie enfin digne d'être chérie, parce qu'elle ressemble à une maîtresse dont on adore les charmantes fantaisies ! et cela pour entrer dans je ne sais quelle carrière ; mais, à coup sûr, dans celle de la monotonie, de la régularité, des choses prévues d'avance, des repas à heure fixe, des nuits au sommeil compté, des petits soins avilissants ; vous ne connaîtrez ni l'enthousiasme, ni la jalousie, ni la fièvre, ni les dettes. Que je vous plains ! Quoi, c'est parce que votre premier portrait n'est pas admis à l'exposition que vous brisez vos pinceaux ?

Mais il fallait fumer un cigare, et en souffler la fumée au nez de vos juges.

« Rien ne rend la touche plus chaude que le dépit, ajouta M. Estève ; après la mauvaise humeur que cause une assignation d'huissier, le mécontentement où vous jette une injustice est ce qui rend le dessin plus correct, le coloris plus vrai, le coup de pinceau plus hardi. Vous n'y entendez rien ; c'est le moment de monter dans l'atelier, et de tirer vengeance de cet imbécile de jury, en l'accablant de chefs-d'œuvre soutenus d'articles de journaux. »

Ces puissantes considérations ne purent ébranler ma détermination : je courus chez mon père, et le suppliai de m'accorder la permission d'embrasser une autre profession. Après m'avoir fait les objections auxquelles je m'attendais, et qui étaient puisées dans l'inconvénient de perdre le fruit de mes études de cinq années, de me condamner à l'apprentissage d'un nouvel état et de déserter ses propres traces dans un art qu'il avait cultivé avec honneur et profit, il reconnut que ses exhortations étaient

inutiles ; et qu'il n'avait pas à combattre en moi un simple accès de découragement, mais un vrai dégoût pour la peinture.

Comme il n'avait jamais su, dans sa vie, opposer un refus à une demande formée avec quelques instances (et ceux qui lui empruntaient de l'argent cultivaient avec joie cette disposition) il se rendit bientôt à mes désirs appuyés du crédit de ma mère qui avait toujours redouté pour ma jeunesse la dangereuse éducation que l'on reçoit dans les ateliers. Le difficile était de me trouver une nouvelle occupation. A dire vrai, je ne me sentais de vocation pour aucun état. Cela tenait sans doute à un secret penchant à la paresse, encouragée chez moi par un mépris tout-à-fait philosophique de la gloire et des honneurs, à la poursuite desquels la plupart des hommes perdent leur temps, leur santé, leur repos, et surtout la libre possession d'eux-mêmes. L'idée d'être maître de ma vie, était mon rêve de félicité. Toute gêne imposée par les lois de la société à quiconque sent le besoin de parvenir, effrayait mon imagi-

nation; j'étais friand de liberté. Portant dans la jouissance du présent un véritable épicuréisme, je fermais ma pensée à l'image du lendemain avec le même soin que le débiteur ferme sa porte à l'importun créancier. Je regardais en pitié, tout jeune que j'étais, cette agitation perpétuelle, cette inquiétude d'esprit, ces assujétissements de corps, d'esprit, de langage, de manières, qui font le supplice de tant d'hommes empressés à se rendre d'abord malheureux pour saisir un jour la fortune par un pan de sa robe, que la volage, qui ne craint guère de se laisser déchirer, leur laisse entre les mains.

Le fond de mon naturel était une extrême sensibilité jointe à un prodigieux amour de l'indépendance. Quand je m'attachais à une personne ou à une chose, ce sentiment était plein de feu et de constance; je devenais esclave de mon inclination; mais je ne pouvais supporter aucune autre servitude que celle qui, à force de me plaire, se transformait encore pour moi en liberté. De telles dispositions

me rendaient très incertain sur le choix d'une profession; revenu dans la maison paternelle, je ne me pressai pas de me décider. Je trouvai fort doux d'avoir la libre disposition de mon temps, de passer mes journées, sous le toit domestique, en lectures qui me plaisaient, ou en promenades de mon choix, lorsque le temps le permettait, soit dans les rues de Paris les mieux faites pour amuser la curiosité des oisifs, soit dans les bois qui couronnent ses environs et dans lesquels j'aimais à m'égarer tout le long du jour, portant sur moi mon frugal dîner, et jouissant avec délices de ma liberté.

Je passais des heures auprès de ma mère, pour laquelle je sentais la plus vive et la plus profonde tendresse. Je lui lisais quelques-uns des livres qui pouvaient l'attacher; la finesse de son goût, l'élévation de son esprit, une certaine disposition mélancolique, donnaient à ses remarques et à ses jugements un charme que je ne saurais définir. Bien qu'elle vécût loin du monde, elle le connaissait d'instinct; elle m'en

signalait les dangers et me faisait goûter d'autant plus aisément la morale qui coulait de ses lèvres, qu'elle me montrait mieux, en me donnant ses conseils, combien elle savait lire dans mon cœur et comprendre les passions qui se cachaient sous mon insouciance et ma paresse apparentes.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Alphonse est placé chez M. le comte du Loiret, sénateur de l'empire, en qualité de secrétaire. Récit de ce qui lui arrive sous les fenêtres de Danaga, en se rendant à l'hôtel du sénateur.

Mon père me proposa un matin d'entrer comme secrétaire chez M. le comte du Loiret, sénateur de l'empire. On m'y offrait, me dit-il, la table, le logement et 1,500 fr. d'appointements. Mon occupation consisterait à mettre au net les discours de M. du Loiret, à écrire sous sa dictée, à donner de temps en temps quelques leçons de grammaire et d'écriture à son petit-fils âgé de onze ans, et à faire de loin à loin la lecture à madame la comtesse, les jours où elle n'irait pas dans le monde.

Je hasardai quelques objections tirées de l'esclavage auquel j'allais être condamné, et surtout de la multiplicité des emplois réunis d'une manière inusitée à mes fonctions de secrétaire. Mon père se mit d'abord à rire et me montra le chemin où j'allais entrer comme pouvant me mener à la fortune.

« Si tu sais, me dit-il, te concilier les bonnes grâces d'un sénateur qui est lui-même dans celles de l'empereur, ton affaire est certaine. »

Comme j'insistais en tâchant d'écarter de ma tête le joug qui effarouchait si fort mon esprit d'indépendance, il changea de ton, me signifia que c'était sa volonté formelle que j'entrasse chez le comte du Loiret, que tout était déjà convenu entre eux, et que j'aurais à me rendre le lendemain, à sept heures du matin, rue de l'Université, à son hôtel.

Il est une vertu que je me permettrai ici de m'attribuer parce qu'il ne m'a fallu aucun effort pour l'acquérir, et qu'elle est peut-être en moi l'ouvrage du tempérament : c'est ma prompte soumission à la nécessité. Je me ré-

jouis d'être né avec cette bienheureuse disposition qui m'a fait toujours regarder, dans les choses les plus déplaisantes, devenues une fois inévitables, le côté par où elles laissaient quelque espoir de dédommagement. Au lieu d'agrandir mon ennui par la réflexion, j'ai hâte de me détourner de l'idée qui m'importune pour en appeler une autre plus agréable à l'esprit.

Je fis usage de cette recette pendant la nuit qui précéda mon entrée chez M. du Loiret; et quand je me levai pour faire mon paquet et me rendre chez lui, j'étais réconcilié avec mes chaînes et armé d'une cuirasse à l'épreuve des traits du dédain.

Je n'avais pas entendu parler de Dagana depuis le jour où j'avais achevé son portrait. L'idée me vint de passer devant la porte de la maison où elle demeurait. Ce n'est pas que j'eusse conçu une vive passion pour cette jeune Mauresse, mais les signes non équivoques de sympathie qu'elle m'avait donnés étaient restés dans mon souvenir. Mon amour-propre et ma

curiosité répugnaient à voir se briser tout à fait mes relations avec elle. En outre, les particularités extraordinaires de l'attachement de sa mère pour M. Desprez, avaient frappé mon imagination, et les aventures du négociant français au Sénégal entouraient, pour moi, d'une auréole romanesque l'existence de Dagana.

Je me dirigeai donc vers le quai sur lequel demeuraitson père; arrivé en face de sa maison, je m'adossai contre le parapet qui borde la Seine, les yeux tournés vers le balcon de la chambre à coucher de Dagana. J'étais là depuis un quart d'heure quand la fenêtre de cette chambre s'ouvrit. Dagana, coiffée d'un fichu des Indes roulé négligemment autour de sa tête, tenait une petite urne de porcelaine blanche : elle se mit à arroser des fleurs placées sur son balcon : quelque bruit s'étant élevé devant sa maison elle se pencha, sans doute pour en savoir la cause, et m'aperçut. Soudain le vase de porcelaine échappe de sa main, l'eau coule en abondance et tombe sur les passants, qui lèvent la tête et murmurent en s'essuyant;

bientôt je vois Dagana se baisser vers son rosier, en détacher une fleur, et après s'être assurée que j'avais suivi son mouvement, la jeter par-dessus le balcon, et se retirer précipitamment en fermant la fenêtre. Je cours ramasser la rose, je la place sur mon cœur; et, aussi fier que si le monde entier eût été soumis à ma loi, je me rends à l'hôtel de M. le comte du Loiret.

CHAPITRE II.

Où l'on apprend quel homme était M. le comte du Loiret.

Je trouvai le comte occupé dans son cabinet à écrire un discours qu'il devait prononcer, ce jour-là, devant le sénat. Il s'agissait de délibérer, dans le sein de cette assemblée, sur un projet de décret, ordonnant une nouvelle levée de cent mille hommes. A cette époque, l'empire commençait à pencher sous son propre poids, mais rien ne trahissait encore un déclin, si ce n'est la fatale nécessité de toujours vaincre pour se maintenir. Napoléon se disposait à cette grande expédition contre la Russie, dont

l'issue a été pour l'armée française l'immortalité dans la souffrance. Les corps de l'État délibéraient pour la forme sur la levée d'hommes demandée. Le sénat se distinguait surtout par une servilité poussée jusqu'au point d'étonner le maître lui-même. Le seul changement que cette assemblée se permît d'apporter aux projets de décrets dans lesquels l'empereur consignait ses vœux, c'était d'accorder plus qu'il n'avait demandé.

Le discours que M. le comte du Loiret était en train de composer, lorsque j'arrivai chez lui, aboutissait à une conclusion de ce genre. L'empereur demandait cent mille hommes : il proposait de lui en accorder le double. Il exprimait en outre l'idée d'imposer aux citoyens eux-mêmes un service militaire actif, de les partager en trois bans, et de les substituer pour la défense du territoire aux troupes envoyées pour soutenir au loin l'honneur de nos armes. Il avait fait là-dessus la plus belle prose du monde. Au moment où son valet de chambre m'introduisit dans son cabinet, il se promenait de long en

large, avec les yeux hagards et le teint échauffé; on eût dit un poète composant un dithyrambe. Il était vêtu d'une robe de chambre de molleton blanc; un pantalon à pieds de la même étoffe, des pantouffles vertes, une cravate rouge à moitié dénouée, et un bonnet de coton aux larges bords repliés sur les oreilles; tel était le reste de son ajustement. C'était un petit vieillard dont la fraîcheur sèche et vivace narguait ses soixante-dix années; sa bouche, aux lèvres rentrées, annonçait un orgueil concentré; il y avait de la ruse dans la forme de son nez pointu et effilé; ses yeux, d'un gris terne comme ceux d'un chat, jetaient des regards obliques où se peignait la prudence cauteleuse.

J'étais depuis dix minutes dans son cabinet; et il continuait à en parcourir la largeur en déclamant. Quelquefois il s'arrêtait devant moi; je lui faisais un profond salut: lui-même s'inclinait jusqu'à terre; mais c'était parce que dans ce moment le feu de la composition lui faisait croire qu'il était devant l'empereur. Ce dont je m'apercevais par des mots tels que ceux-ci :

La patrie reconnaissante... les genoux de Votre Majesté... le vainqueur de l'Europe et l'arbitre du monde..., etc. Soudain il me tournait le dos et se remettait en marche. Ce manége ridicule dura jusqu'à ce qu'il eût fini son discours, dont il écrivait chaque phrase à mesure qu'il l'élaborait dans son cerveau et en faisait sonner à ses oreilles la pompe vide et retentissante; alors il me fit signe de m'approcher.

« Mon ami, me dit-il de sa voix aigre et enrouée, asseyez-vous là, et mettez au net ce discours pendant que je vais m'habiller pour aller au sénat. »

Il m'installa devant une petite table dressée près d'une croisée sur laquelle se trouvaient un écritoire, un paquet de plumes, et plusieurs cahiers blancs de divers formats à tranches dorées. J'éprouvai la plus grande difficulté à déchiffrer les pattes de mouches de mon nouveau patron; aucune ponctuation, aucun accent; de larges pâtés d'encre, couvrant des mots entiers, semblaient seuls marquer la suspension du sens. Après avoir passé en vain près d'une

heure dans la contention de toutes mes facultés, je renonçai à chercher la clé de ces hiéroglyphes.

Mes regards tombèrent sur une bibliothèque placée à la portée de ma main. En écartant quelques livres, j'en découvris un caché derrière tous les autres, sur le dos duquel étaient tracés d'une écriture que je reconnus pour être celle de M. du Loiret, ces mots : *Discours prononcés à la Convention et aux Jacobins*. J'eus la curiosité de l'ouvrir. Un coup d'œil jeté sur le titre m'apprit que l'auteur de ces harangues révolutionnaires était M. le comte lui-même qui, sous un autre nom beaucoup moins aristocratique, avait été député à la convention nationale. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque, parcourant quelques-uns des discours contenus dans cette collection, les idées et le langage de l'orateur m'apprirent qu'il avait été l'un des démagogues les plus fougueux et les plus sanguinaires de 1793! Il paraissait avoir été dans ce qu'on appelait le parti de la Montagne, avait contribué à faire mettre Louis XVI en accusation en par-

lant contre le dogme de l'inviolabilité royale et en soutenant que le roi devait être jugé, non en citoyen, mais en ennemi, et qu'on avait moins à instruire son procès qu'à punir ses complots. Il avait par conséquent voté pour la mort de Louis XVI, plus tard pour la proscription des Girondins, ensuite pour la fameuse loi des suspects, pour la substitution du culte de la Raison au culte catholique, etc., etc.

Cette découverte ne me disposait pas à concevoir beaucoup d'estime pour M. le comte du Loiret, devenu sénateur de l'empire, grand officier de la légion-d'honneur, panégyriste servile de la monarchie impériale. Un petit paquet de discours imprimés que je trouvai également dans sa bibliothèque m'apprirent, en outre, qu'il avait été l'un des orateurs mis en avant dans le sénat en 1802 par le premier consul, pour le nommer d'abord consul pour dix ans, puis, deux mois après, consul à vie, et en 1804 empereur héréditaire.

Je ne connaissais pas encore le monde : cet exemple de la versatilité humaine m'indigna.

CHAPITRE III.

Singulière conversation que notre héros entend sans le vouloir.

Cependant la pendule venant à sonner me fit souvenir de la tâche qui m'était confiée : il y avait deux heures que M. le comte s'était retiré, et je n'avais pas encore transcrit un seul mot de son discours.

Je résolus enfin de le chercher. Je sortis du cabinet par la même porte que lui, et je me trouvai dans un immense salon orné de portraits et de bustes de l'empereur, représenté depuis l'époque où il avait été élu général en chef, jusqu'à celle de son sacre. La seconde porte de ce salon étant ouverte, je passai dans la pièce suivante : c'était un boudoir de femme, tendu en soie rose, décoré avec le goût le plus recherché, imprégné d'un air parfumé qui trahissait le sanctuaire de quelque déesse de la mode. Déconcerté de ne trouver personne, j'entrai d'un pas plus timide dans un corridor assez obscur. En ce

moment j'entendis quelqu'un fermant à double tour derrière moi la porte du boudoir que je venais de quitter, je trouvai également fermée l'issue du passage dans lequel je m'étais engagé; je revins sur mes pas, mais entendant deux personnes parler à demi-voix avec une expression assez animée, une fausse honte me saisit et je restai immobile à côté de la porte entr'ouverte. De là je recueillis sans le vouloir ce lambeau de conversation entre deux femmes que je ne pouvais pas voir, mais que je supposai assises sur un canapé placé à gauche de la place que j'occupais :

« Mais, ma chère, avec tout cela, ton mari ne m'envoie pas ce qu'il m'avait promis. Tous les compliments que tu m'apportes de sa part me font grand plaisir; mais il me faut quelque chose de plus réel, s'il veut que je continue à servir l'empereur. »

« Oublies-tu qu'il n'y a pas plus de trois mois, j'ai posé ici dans ton petit sac de soie broché en argent que tu avais laissé par mégarde sur cette

cheminée, une somme de trente mille francs en billets de banque? »

« Ton mari m'en avait promis le double, si je pouvais attirer chez moi un certain duc du faubourg Saint-Germain, dont Sa Majesté désirait connaître les dispositions. J'ai réussi; mais comment suis-je arrivée à mes fins? par une suite de grands dîners, à chacun desquels il n'y avait pas moins de quarante personnes, et de fêtes, dont la première m'a coûté seule un bon tiers de cette malheureuse somme dont tu fais parade. Je pourrais te le prouver pièces en main. »

« Elle était fort belle, j'en conviens. C'est à cette fête que la ridicule marquise, tu sais ce que je veux dire, celle du faubourg Saint-Honoré, qui avait ce soir-là dans sa jolie bouche plusieurs dents toutes neuves, a fait tant d'agaceries au vieux duc en question, et, en l'empêchant de causer avec toi, a failli rendre infructueuses les énormes dépenses que tu avais faites. Cependant tu n'avais mis qu'un buffet; il n'y avait pas de souper. »

« Oui, mais quel service! tous les fruits de l'été au mois de mars. »

« Puis ton salon, je te parle en amie, n'était pas assez éclairé. »

« Pas assez! avec cent vingt bougies! c'est peut-être parce qu'il est tendu en rouge? Rien n'éteint la lumière comme cette maudite couleur. Je changerais demain mes draperies, si j'avais un sou vaillant. »

« Je t'avouerai aussi que mon mari n'a pas trouvé tes derniers rapports assez détaillées. On y trouve beaucoup de répétitions sur les cancans usés du faubourg Saint-Germain; mais de ce qui regarde les liaisons d'un personnage dangereux avec l'ambassade d'Autriche, pas un mot. Or, tu n'ignores pas quel prix Sa Majesté, qui est à la veille d'entreprendre une campagne dans le Nord, attache à être informée des secrètes intentions du cabinet de Vienne. »

« Si vous n'êtes pas satisfaits de toutes les clartés que vous recevez de moi, je renonce à la tâche dont je m'étais chargée par dévouement aux intérêts de l'empereur; car tout ce

que j'en fais, c'est pour l'amour de sa gloire et de sa sûreté. Oui, l'admiration de son génie est chez moi une idolâtrie; le zèle pour la stabilité de son règne, une religion; l'ardeur de voir tous ses ennemis confondus et anéantis, un vrai fanatisme. Voilà ce qui ennoblit les services que j'ai consenti à rendre à son gouvernement. Ne me suppose pas l'ame assez basse pour obéir à un vil intérêt; ce que je reçois d'une main, je le dépense de l'autre; et le mobile qui me pousse est tellement étranger à tout calcul sordide, que je me suis à moitié ruinée au service de notre auguste et bien-aimé souverain. Crois-tu que, sans l'attachement profond que je lui ai voué, je consentirais à vendre mes yeux et mes oreilles à l'état, à épier les démarches et à noter les moindres paroles des personnes que je reçois chez moi ou qui m'admettent chez elles, à profiter de l'abandon, abuser de la confiance, trahir l'amitié? Le rang auquel je suis élevée par la position de mon mari ne suffirait-il pas pour contenter mon ambition? Va, celle qui te parle n'est pas un vil espion, mais une Française qui

ne connaît rien près de son amour pour la grandeur de la France et pour la gloire de l'empereur. La preuve que je méprise l'argent et que je ne pourrais songer sans horreur qu'on me jugeât guidée par l'appât d'une telle récompense, c'est que je renonce désormais à toute indemnité de ce genre. Porte cette nouvelle à ton mari, et ajoute que, pour prix de tous les soins que j'ai pris jusqu'à présent, de tous les sacrifices que j'ai faits, de tous les dangers que j'ai courus, et de toute la peine que je consens à me donner encore dans le même but, je me borne à demander la promotion de mon mari au titre de duc; dis-lui bien que le rang de duchesse me suffira. »

Ici la conversation se fit à voix plus basse : je ne pus entendre la réponse. Les deux dames se levèrent, et celle qui avait parlé la dernière dit alors tout haut :

« C'est convenu, je t'attends aujourd'hui à dîner : nous avons un assez grand nombre de convives, et entre autres mon vieux duc royaliste. »

Les deux femmes se dirigèrent vers la porte près de laquelle j'étais blotti. Dans le mouvement que je fis pour me renfoncer dans une encognure, je laissai tomber le discours de M. le comte du Loiret que je tenais à la main. Une des deux dames le ramassa en passant devant moi, et continua son chemin. Je profitai du moment où il n'y avait plus personne dans le boudoir pour m'y élancer : en rouvrir la porte fermée à clé, franchir le salon, et me jeter tout essoufflé dans le cabinet d'où j'étais parti pour faire une si malencontreuse expédition, ce fut pour moi l'affaire de quelques secondes.

CHAPITRE IV.

De la difficulté qu'eut Alphonse à se tirer de ce mauvais pas.

Au même instant, M. du Loiret entra; il était rasé, habillé, parfumé; une perruque grise habilement faite essayait de le rajeunir de dix

ans; il portait l'uniforme brodé d'or de sénateur, et tenait à la main un claque noir à plumes blanches. C'était vraiment un petit sénateur impérial fort coquettement ajusté pour son âge. Je ne pus m'empêcher de songer, lorsque je le vis paraître, à la carmagnole et au bonnet rouge qu'il avait portés dans un autre temps. Il me demanda d'un air empressé la copie qu'il m'avait donné à faire; force me fut de répondre qu'elle n'était pas encore commencée.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écria-t-il en levant les bras d'étonnement, ce qui amena la chute de son chapeau, que je m'empressai de ramasser. « A quoi donc avez-vous passé votre temps? et moi qui suis déjà en retard pour la séance du sénat! Il faudra que je lise mon discours sur un brouillon tout raturé, ou bien que je l'improvise; ce que je ferais aisément, si j'avais seulement le temps de le lire deux ou trois fois; mais les minutes me sont comptées. Jeune homme! jeune homme! vous ne me répondez pas? pourquoi ne vous êtes-vous pas acquitté du travail que je vous avais confié? »

Le comte frappait du pied ; sa voix plus aigre avait le son d'un mauvais violon qui jure sous l'archet ; la colère ajoutait à la laideur de son visage ; ses yeux gris étincelaient. Je ne m'étonnai plus du rôle violent qu'il avait joué dans la Convention. Lui ayant avoué que son écriture avait été illisible pour moi :

« Où est ma minute ? » demanda-t-il d'un ton impérieux.

Je fus encore obligé de confesser qu'en cherchant M. le comte dans son appartement pour le prier de m'aider à la lire, elle était tombée de mes mains, et que je n'avais pu la retrouver.

« Bon ! la voilà perdue !... »

Et il courut vers le cordon de sonnette pendant à côté de la cheminée, et le secoua avec fureur à plusieurs reprises. Puis revenant vers moi avec des yeux qui étaient vraiment comme deux charbons enflammés :

« Si ce papier ne se retrouve pas, Monsieur, vous aurez affaire à moi : ceci devient très grave. Un discours destiné à être lu en plein sénat, sur une affaire aussi importante, ne peut ni

ne doit s'égarer au moment où il va être prononcé, et influer peut-être sur une décision redoutée par les ennemis de la France. Prenez-y garde,.... où l'avez-vous laissé tomber ? »

Je répondis que c'était dans le corridor obscur faisant suite à un boudoir.

Le comte sortit. Il revint quelques minutes après, tenant un papier chiffonné, lacéré en plusieurs endroits et noirci çà et là comme s'il eût passé à la fumée.

« Voilà le fruit de votre négligence : un chien a joué avec ce papier et peu s'en est fallu que mon cuisinier ne le brûlât. Mettez-vous là, je vais vous le dicter : j'arriverai au sénat pour fermer la discussion. »

Je m'assis devant ma table et j'écrivis à mesure qu'il en proférait les phrases du ton le plus déclamatoire, comme s'il se fût déjà cru dans l'assemblée des *pères de la patrie*. Quand cela fut fini, il me donna un petit soufflet sur la joue à la manière d'un évêque qui confirme un enfant :

« Allons, ça ira mieux une autre fois. Souvenez-vous, Alphonse, que nous dînons à sept heures. En attendant, je vais vous envoyer mon petit Ernest à qui vous donnerez une leçon. »

CHAPITRE V.

De ses diverses occupations et de l'entretien qu'il eut avec la comtesse du Loiret.

Un domestique amena dans le cabinet l'écolier dont la visite m'était annoncée. Il était louche, ses sourcils très rapprochés annonçaient l'entêtement, ses cheveux mal peignés pendaient en désordre. Il venait de jouer avec un gros chien de basse-cour, un pan de son habit était resté sur le champ de bataille, les pattes crottées de l'animal avaient laissé des traces sur son pantalon de nankin; et l'odeur qui s'exhalait de ses vêtements me fit présumer qu'il s'était roulé avec son compagnon de plaisir sur quelque tas de fumier. C'était un aimable et ragoûtant disciple.

Il écouta de l'air le plus disgracieux du monde les explications que je lui donnai. Le plaisir que j'éprouvais à lui servir de maître était au moins égal à celui qu'il sentait sous ma férule. Je me hâtai de le congédier, il s'en alla la figure toute balafrée de raies d'encre, et fit tomber par malice, en se retirant du salon, deux ou trois siéges et entre autres le fauteuil à dossier d'acajou et à fond de maroquin vert dont se servait son grand-père et dont il brisa l'un des pieds.

On vint me chercher de la part de madame la comtesse du Loiret , qui désirait que je lui fisse la lecture dans ce même boudoir où avait eu lieu la conversation que j'avais entendue quelques heures auparavant. J'y trouvai une dame étendue sur un lit de repos avec deux ou trois coussins derrière elle, ce qui lui permettait de rester sur son séant; un cachemire était jeté sur ses pieds; elle était vêtue de blanc et coiffée d'un bonnet de dentelle; l'expression de son visage annonçait une extrême vivacité; son œil noir semblait vouloir percer tous les

plis et replis de votre cœur; une vive couleur, œuvre de l'art, animait ses joues.

Au premier mot qu'elle m'adressa je reconnus sa voix. Un léger frisson courut dans mes veines pendant que je me souvenais des honorables services que madame la comtesse rendait au gouvernement impérial. Elle m'adressa des questions sur mon âge, mon éducation, ma famille, les tableaux de mon père, et sur ce que j'avais fait avant d'entrer chez son mari. Toutes ces questions s'enchaînaient si adroitement les unes aux autres qu'elles ressemblaient à un interrogatoire fait dans un bureau de police.

La brièveté de mes réponses lui fit sentir que j'étais en état de me défendre et de me taire. Cependant quelques mots que, dans mon inexpérience, je laissai échapper sur le bonheur que j'aurais trouvé à vivre dans une des républiques de l'antiquité, lui firent froncer le sourcil; par l'éclair scrutateur de son regard, je devinai à l'instant que j'avais fait une faute.

Elle changea elle-même de sujet et me de-

manda quelques explications sur le retard que j'avais mis, le matin, à faire le travail dont le comte m'avait chargé, et sur la manière dont une minute de son mari avait pu être transportée dans le corridor contigu à son boudoir.

Lorsque ma réponse l'eut convaincue que c'était moi-même qui avais pénétré dans cet endroit, la prunelle de ses yeux devint plus mobile : elle me demanda d'un ton qu'elle essayait de rendre négligé, par quel chemin j'étais rentré dans le cabinet de M. le comte. La chaleur que je sentais à mes joues m'avertit que je rougissais. Je répondis que je ne me rappelais pas bien exactement par quelles chambres j'avais passé.

« Veuillez me faire un peu de lecture! »

C'est par ces mots qu'elle mit fin à la conversation, non sans s'être pincé les lèvres et m'avoir fait une mine dans laquelle je crus lire le soupçon et la menace. J'étais si troublé que je voyais à peine les mots tracés dans le livre que

je tenais ; ma langue s'embarrassait ; je devais être inintelligible.

La comtesse ne me laissa pas aller au-delà d'une demi-page :

« C'est assez, me dit-elle avec un sourire amer ; vous avez besoin de vous exercer à lire tout haut. »

J'étais déjà dégoûté de ma nouvelle position ; j'allais sortir pour me distraire lorsqu'on me remet de la part de M. le comte du Loiret un billet cacheté à mon adresse. J'y trouve l'ordre de copier un certain rapport qu'il devait lire au sénat, comme membre d'une commission et que je trouverais dans un carton rouge, numéroté 4, dans le casier placé à droite de sa bibliothèque. Je tirai avec impatience et dépit le carton désigné, et j'en exhumai le rapport dont on me demandait une copie : il avait trente pages de papier grand format. Tout en les comptant, je me soulageai par quelques épithètes données par ma mauvaise humeur au vieillard absent.

Je terminai cette nouvelle besogne en

deux heures : ma plume volait sur le papier, j'ignorais le sens des mots que je transcrivais, et j'achevai l'expédition sans que je fusse plus en état de dire ce que contenait l'original que je ne l'aurais été de deviner un document écrit en syriaque ou en hébreu. Ce ne fut qu'en le relisant, que je sus ce dont il s'agissait; c'était un rapport sur la nécessité d'augmenter la somme annuelle allouée au ministère de la police.

M. le comte du Loiret faisait ressortir le double danger auquel le gouvernement impérial était encore en butte de la part des royalistes inguérissables, et de celle des révolutionnaires incorrigibles. Il insistait sur l'utilité d'un système de surveillance capable d'intimider les uns et les autres. Il invoquait surtout contre ces derniers les mesures les plus rigoureuses; il se montrait persuadé que le parti jacobin avait trempé dans la tentative infernale du 3 nivôse, et que l'acte le plus juste et le plus sage qui eût été rendu depuis l'établissement de l'assemblée dont il faisait

partie, était le sénatus-consulte qui avait ordonné la déportation de cent trente démagogues. Il se plaignait de ce qu'une telle politique n'eût pas été suivie avec constance; il voyait les impurs débris de ce parti anti-social s'agiter dans l'ombre et aiguiser le poignard, pour arrêter les glorieuses destinées du héros pacificateur du monde. Enfin l'ancien membre de la convention essayait de faire oublier par la ferveur de sa religion monarchique, les péchés d'un autre temps de sa vie, et il se montrait d'autant plus sévère contre les démocrates, qu'il faisait sa fortune à leurs dépens. Je ne pus m'empêcher de rire plusieurs fois, tout seul, en voyant la manière dont il flagellait ses anciens amis.

Après avoir plié et mis mon expédition sous une enveloppe cachetée, à l'adresse de *M. le comte du Loiret, sénateur.... au Luxembourg*, je montai pour faire ma toilette dans une petite chambre qui m'avait été assignée dans le voisinage des chats et des gouttières.

CHAPITRE VI.

D'une visite qu'Alphonse rend à M. Desprez, et d'un dîner chez M. le comte du Loiret.

Comme je me proposais d'aller rendre visite à M. Desprez ou plutôt à sa fille, je m'ajustai avec la coquetterie excusable à vingt ans. J'avais un habit couleur noisette à collet de velours, taillé dans la dernière mode; une cravate de la plus fine batiste, présent que m'avait fait ma mère ; un jabot de la plus belle dentelle sur une chemise de toile de Hollande, un gilet couleur chamois à boutons de métal ; un pantalon collant de casimir blanc, avec de hautes bottes à glands comme on les portait alors; mes cheveux noirs, qui formaient des boucles naturelles, étaient rejetés en arrière, suivant la mode, et laissaient tout mon front

à découvert; un coup d'œil que je jetai sur mon miroir, avant de sortir, me rendit assez content de ma personne. A cette époque, ma taille droite et élancée ne perdait pas une ligne de ses cinq pieds six pouces, et je n'étais pas un cavalier de trop mauvaise mine.

Je ne savais trop quel motif donner à M. Desprez pour justifier ma visite. Par bonheur, je rencontrai M. Estève, mon dernier maître de peinture.

« Transfuge du plus beau des arts, déserteur du pinceau, vous voici donc, s'écria-t-il; ce sera pour moi le sujet d'un étonnement qui ne finira qu'avec ma vie, qu'il se soit rencontré sur la terre un jeune homme doué de véritables dispositions pour la peinture, et ayant goûté la vie d'artiste, qui ait renoncé à l'une et abandonné l'autre. Mais la vie d'artiste, mon cher, c'est le combat du soldat, l'intérêt du joueur, le transport de l'amant, l'oubli, la gloire, les fleurs, les précipices, c'est tout enfin. »

Après m'avoir fait subir une longue tirade de ce genre, il m'avoua que tous ses meubles ve-

naient d'être saisis et qu'il ne savait où aller coucher, la nuit suivante :

« Je vais faire, ajouta-t-il en faisant sonner son éperon sur la dalle du trottoir, une partie de chasse à deux lieues d'ici ; et ce soir j'irai, dans un grenier que me prête un de mes amis, achever un tableau dérobé à mes créanciers : c'est ce qui me servira à les payer. » Il me donna une poignée de main et après m'avoir dit encore, « Tu as tourné le dos au plaisir, sinon à la fortune, » il me quitta en fredonnant un air de l'opéra de Fanchon.

J'oubliais de dire qu'au moment de nous séparer, il m'avait appris que M. Desprez était malade. Cctte circonstance me fournissait une raison toute naturelle d'aller rendre mes devoirs au père de la belle Mauresse. Je le trouvai très souffrant : il fut très sensible à ma visite, que je lui dis avoir été déterminée par la nouvelle que venait de me donner M. Estève. Je demandai comment se portait mademoiselle Dagana : « Pas trop bien, me répondit-il ; cette pauvre enfant a une imagination si

vive qu'elle me croit mort si tôt qu'elle me voit malade. »

Une foule de petits faits qu'il me raconta mettait en lumière le caractère de cette créature à la fois aimante et impétueuse. Elle s'attachait avec une vivacité extraordinaire aux personnes qui l'entouraient. Elle prenait en caprice un meuble, une fleur, une robe, et rien ne lui agréait plus au prix de l'objet préféré. Elle avait soigné son père malade, avec une sollicitude inexprimable : un serin qu'elle aimait beaucoup avait troublé, par son ramage, le sommeil de M. Desprez, elle lui avait tordu le cou sans miséricorde. Elle avait pris un goût extrêmement vif pour les représentations de l'Opéra et pour la lecture des romans. Son imagination, nourrie de fictions de tout genre, s'exaltait au point qu'elle se croyait l'héroïne de l'ouvrage ou de la pièce qui était dans sa fantaisie. Alors, pendant toute une semaine, elle ne s'habillait, ne sentait ni ne parlait plus que dans ce rôle.

Tous ces détails dont M. Desprez me faisait confidence, moitié en riant et moitié en s'affligeant, mêlaient pour moi à l'image de sa fille une teinte romanesque. Ce n'était pas de l'amour, mais une impression neuve et saisissante que la curiosité, aiguisée par un vague effroi, produisait sur mon esprit. Je ressemblais au navigateur qui, découvrant une île lointaine, n'est pas moins attiré vers un pays inconnu par les dangers qui l'y attendent que par la beauté de ses rives sauvages.

Lorsque je revins à l'hôtel de M. le comte du Loiret, on était sur le point de se mettre à table. Je trouvai la compagnie rassemblée dans le salon : elle se composait de sept hommes et de cinq femmes sans y comprendre le maître et la maîtresse de la maison. Il y avait d'abord le vieux duc qui avait fait les frais de la conversation que j'avais entendue le matin, et qui ne se doutait pas, sans doute, que chacune de ses paroles, recueillie et transmise au ministre de la police, valût son pesant d'or. C'était un gros

homme accusant environ soixante-dix années, ayant toute la politesse de l'ancien régime, se tenant debout, s'asseyant, racontant, complimentant comme on le faisait autrefois et comme on ne savait plus le faire aujourd'hui.

Venait ensuite le général Orthez, parvenu par son seul courage à cette haute distinction. Valet, jusqu'à dix-huit ans, dans une ferme de village, il avait été alors enrôlé comme simple soldat et avait conquis tous ses grades sur les champs de bataille. Il avait été au pouvoir de Napoléon de l'enrichir et de l'ennoblir, mais non de polir son langage et ses manières; il sabrait la grammaire avec la même intrépidité que l'ennemi.

Le troisième personnage que je remarquai était l'héritier d'un nom illustre sous la monarchie des Bourbons, qui s'était rallié tout récemment à la cause de l'empereur, et qui, en récompense de son apparition dans le salon des Tuileries, venait d'être nommé directeur des écuries impériales; celui-là enchérissait encore

sur les éloges outrés que la compagnie donnait au gouvernement nouveau ; les cinq autres convives se composaient premièrement de trois collègues de M. du Loiret dans le sénat, qui, avant de parvenir à cette dignité, avaient été l'un procureur, l'autre chimiste, et le troisième géomètre; ensuite d'un membre du corps législatif, négociant ruiné, que les électeurs avaient nommé leur mandataire parce qu'il était père de famille et avait besoin, pour élever ses enfants, du traitement annuel de 10,000 fr., accordé aux législateurs de la France ; enfin d'un poète assez célèbre qui avait obtenu une pension considérable pour avoir célébré, en vers alexandrins, non le sacre de l'empereur, non la bataille d'Austerlitz ou la naissance du roi de Rome, mais le blocus continental, et la conquête de l'Espagne.

La maîtresse du logis allait de l'un à l'autre convive, agitant sa tête et ses bras, jouant de la prunelle et des lèvres pour appuyer ce qu'elle disait d'un regard hypocrite et d'un sourire

forcé. Ces trois roses qui s'agitaient sur son bonnet, ces deux rubans de sa coiffure flottant sur son cou d'une manière évaporée, cet éventail déployé qu'elle ne cessait de promener devant sa figure accompagnaient bien les airs d'une femme vaniteuse, qui, dévorée du besoin d'agir et de briller, fait ses délices de l'intrigue.

On se mit à table : le vieux duc royaliste fut placé à côté d'elle, et moi qui savais son secret, j'étais indigné des agaceries par lesquelles elle provoquait les épanchements du pauvre gentilhomme. Il fut question de la séance du sénat; les collègues de l'amphitryon le félicitèrent du succès qu'il y avait obtenu. Le prestige de son éloquence et la puissance de ses raisonnements avaient, disaient-ils, entraîné le vote du sénat en faveur d'une nouvelle levée de deux cent mille hommes. La vérité était que ce grand orateur n'avait pas rencontré d'adversaire, et que les seuls membres de l'assemblée qui eussent pris part à la discussion étaient précisément ces trois sénateurs qui dînaient chez lui, et qui n'a-

vaient parlé que pour appuyer, en quelques mots, les conclusions de son discours.

Ceci amena la conversation sur la revue que l'empereur venait de passer dans le carrousel. « Quelles admirables troupes ! s'écria le général ; Alexandre n'a qu'à bien se tenir. Mais qui S. M. I. va-t-elle mettre à sa place ? Il ne lui reste plus de frère ni de gendre à couronner. »

« Je bois, dit le sénateur chimiste, à la prise de Moscou. »

« Et moi, dit le poète, à la prise des grandes Indes. »

« Bravo, dit le général, en vidant son verre de chambertin, cela ne peut pas manquer. »

« Cela est infaillible, » répéta toute la compagnie.

« Ce serait un grand plaisir pour vous, général, lui dit le sénateur géomètre d'une voix cassée, de bivouaquer sur les rives du Gange. »

« Pour moi, s'écria le poète, je suis tellement certain de ce grand évènement, que j'ai déjà composé, pour chanter le vol de nos aigles

autour des pagodes de Delhy, un poème héroïque de deux mille vers. »

« Vraiment? répondit la comtesse; eh! bien, il faudra qu'au sortir de table vous nous en disiez quelque chose. »

Le visage de l'enfant d'Apollon se colora d'un rouge aussi vif que celui du vin pétillant dans son verre. C'était un tout petit homme, fort laid, vieilli avant le temps, aux yeux creux et étincelants, aux cheveux sales et ébouriffés, dont les habits et le linge, très beaux et très fins d'ailleurs, étaient dans un désordre choquant, et qui avait des mains maigres et ridées couronnées d'ongles aussi longs que ceux d'une harpie. Il se récria, fit le modeste, prétendit qu'il n'avait jamais pu retenir de mémoire vingt vers de sa composition, et qu'il était d'ailleurs exténué des nombreuses veilles que lui avait coûtées la correction de son poème, qu'il voulait présenter à l'empereur, et qui devait lui ouvrir les portes de l'Académie française.

La comtesse l'ayant pris au mot, et lui ayant

répondu qu'elle serait désespérée de le fatiguer, le pauvre homme eut peur, et se hâta de répondre que le désir de lui être agréable lui rendrait, à coup sûr, les forces et la mémoire.

Le général nous régala, au dessert, de ses prouesses en Espagne, des couvents qu'il avait forcés, des tableaux qu'il y avait pris, des religieuses qu'il avait mises en liberté, et des dangers qu'il avait courus. Entre autres anecdotes de ce genre il nous conta la suivante, à laquelle je ne fais d'autre changement que d'en rendre le récit conforme aux règles de la grammaire.

CHAPITRE VII.

Récit du général Orthez.

« Il y a deux ans (c'était en 1810), je me trouvais en Andalousie avec le grade de colonel. Un jour, le maréchal duc d'Elchingen me prescrivit, par un message, de m'emparer d'une position assez importante aux environs de Séville. Je fis marcher mon régiment : les habi-

tants, paraissant effrayés, consentirent à capituler. Nous entrâmes donc dans la place assez bien fortifiée, et prîmes nos logements chez les habitants. Je m'installai, comme de raison, dans la maison de l'alcade.

« La nuit suivante, je fus réveillé par un hussard, de garde à ma porte, qui m'annonça qu'une jeune fille du village demandait à me parler. Je me hâtai de m'habiller, et la fis introduire : je vis entrer une Espagnole de dix-huit à vingt ans, belle comme la mère des amours, enveloppée d'une mantille noire qui lui servait à la fois de coiffure et de mantelet, et qu'elle retenait avec grâce sur ses épaules en croisant les mains sur sa poitrine. Elle me dit, en versant un torrent de larmes, qu'elle était fille d'un marchand de Séville, et devait épouser le chef de guérillas qui se trouvait dans le village lorsque nous l'avions investi, et qui avait signé la capitulation en même temps que les autorités municipales. Elle ajouta qu'elle venait d'apprendre qu'elle était trahie par son fiancé, prêt à en épouser une autre. Ici elle s'arrêta :

les sanglots étouffaient sa voix. Je lui demandai ce que je pouvais faire pour elle : alors essuyant ses larmes, et me regardant d'un air résolu :

« Je viens me venger de lui, dit-elle. Apprenez que cette capitulation n'est qu'un piége, et que dans une heure le village sera en feu et les Français assassinés. »

« Vous serez vengée, lui répondis-je, je vous le promets. »

« Un rayon de joie brilla dans ses yeux. Ayant rabattu précipitamment sa mantille sur son visage, elle disparut.

« Je donnai aussitôt l'ordre à l'un de mes lieutenants de prendre cinq cents hommes et de les disposer autour du village. Je rassemblai le reste du régiment, et fis visiter toutes les maisons avec l'ordre de saisir les armes et les matières combustibles qui s'y trouveraient ; en même temps un autre officier très intelligent fut chargé d'aller s'assurer de la personne du chef des guérillas. L'exécution de ces ordres amena la découverte d'une assez grande quantité de paille, de résine et d'autres substances

inflammables placées en des lieux qui ne pouvaient laisser aucun doute sur le complot.

« Trillo (c'est ainsi que se nommait l'ingrat amant) fut amené devant moi, ainsi que plusieurs moines et cinq ou six habitants compromis dans cette affaire. Trillo était un gaillard vigoureux et de bonne mine, vêtu d'une veste de soie verte brodée en argent. Je lui annonçai qu'il allait être fusillé :

« Bien, répondit-il d'un air fier et insouciant, Vous l'avez échappé belle. Je ne demande pour toute grâce qu'un cigare et un confesseur. »

« Ce religieux qui va partager ton sort, lui repartis-je en désignant le moine sur lequel des papiers avaient été saisis, pourra te donner les secours de la religion. »

« Me tournant alors vers les paysans arrêtés avec eux : « Vous êtes tous également coupables, leur dis-je; mais je n'en punirai qu'un seul : arrangez-vous pour le désigner vous-mêmes. »

« Alors ces villageois andalous, avec une impassibilité stoïque, convinrent d'interroger le

sort. Ils tirèrent à la courte paille à qui serait fusillé. Celui à qui le destin fut contraire ne changea pas de visage; il donna une poignée de main à ses camarades, leur dit adieu de l'air le plus dégagé du monde, et, croisant ses bras, se montra prêt à mourir.

« Comme le jour n'était pas encore venu, je fis conduire chacun des trois condamnés en prison; au lever de l'aurore, ils devaient subir leur sentence. A peine avais-je donné cet ordre, qu'une femme voilée, dont la voix était suffoquée par les pleurs, demande à m'entretenir en particulier. Elle écarte son voile; je reconnais la jeune fille qui m'était venue trouver deux heures auparavant.

« Grâce pour lui, me dit-elle en joignant ses mains tremblantes avec l'expression du désespoir; il est innocent. »

« Non, répondis-je; j'ai entre les mains l'irrécusable preuve de son crime. »

« Il est innocent envers moi, répliqua-t-elle en baissant ses yeux; il ne m'a pas trahie; je le tiens de celle même que je croyais ma

rivale; pardonnez-lui; qu'il ne soit pas dit que mon amour l'ait conduit à la mort. » Et la jeune fille me prenait les mains et les couvrait de ses larmes, employant dans ses prières tout ce que la passion pouvait lui inspirer de plus propre à m'attendrir.

« Mais je sentais la nécessité d'un exemple rigoureux : le devoir militaire me rendit inflexible. La seule faveur que je lui accordai fut un dernier adieu à son amant.

« Je me recouchai assez agité de cette scène; je ne pus trouver le sommeil, et j'entendis avec assez d'émotion au point du jour le bruit d'une décharge de mousqueterie annonçant que l'arrêt était exécuté. Quelques minutes après, l'officier qui avait commandé le feu entra tout effaré dans ma chambre, et m'apprit qu'au nombre des trois personnes fusillées se trouvait une femme. Je le sommai de s'expliquer. Une jeune fille, munie d'un ordre de moi, avait pénétré dans la prison de Trillo, et était restée seule avec lui. Au bout d'un quart d'heure, on avait vu sortir une femme voilée pareille à celle

qui y était entrée; l'heure de l'exécution étant venue, on avait conduit les condamnés sur une plate-forme; un épais brouillard permettait à peine de distinguer leurs traits, et d'ailleurs Trillo avait toujours tenu sa main sur ses yeux jusqu'au moment où l'on était venu pour lui bander les yeux, opération qu'il avait voulu faire lui-même; le signal du feu avait été donné; il était tombé mort, en laissant échapper une lettre qu'il tenait dans sa main. En s'approchant pour ramasser les corps, on avait reconnu avec une douloureuse surprise qu'à la place de Trillo on avait exécuté une femme.

« En même temps, l'officier me remit la lettre ramassée par les soldats; elle était à mon adresse, et contenait ces mots :

« Barbare, je t'ai sauvé la vie, et tu n'as pas « voulu m'accorder celle de mon fiancé; c'est « donc moi qui, aux dépens de mes jours, l'ar- « racherai à la mort. Ne le crois pas assez lâche « pour avoir consenti à ce que je périsse à sa « place; il est parti persuadé que je révélerais

« mon sexe à ses bourreaux; mais j'ai voulu lui
« laisser plus de temps pour se mettre à l'abri
« de tes poursuites. Je lui lègue le soin de nous
« venger tous deux. Si tu tombes jamais entre
« ses mains, souviens-toi que l'idée de la terrible
« punition que tu subiras lui fut suggérée par
« moi. THÉRÈSA. »

« Le maréchal duc d'Elchingen m'envoya l'ordre de me diriger vers la Vieille-Castille. Obligé de diviser mon monde, j'en laissai une bonne partie aux environs de Séville, et je pris avec le reste la route de Ségovie. Il y avait au pied du mont Guadarama, au point de jonction de deux routes, un poste nommé *la Venta de San-Raphaël*. Je savais qu'il était occupé, depuis plusieurs mois, par les Français. Nos soldats avaient eu soin de construire autour d'une auberge, seule maison qu'ils eussent trouvée dans cet endroit, un fossé, un rempart en terre et une palissade. Ce poste dominait tellement la route, que ceux qui en étaient maîtres pouvaient la fermer et l'ouvrir à leur gré. Nous

aperçûmes, sur le rempart, des sentinelles revêtues de l'uniforme français; nous avançâmes donc sans défiance, et nous nous engageâmes dans l'étroit détour que forme la route à la racine de la montagne. Mais nous fûmes accueillis par le feu de plusieurs pièces de canon qui se firent jour dans nos rangs, et par une effroyable décharge de mousqueterie partant des murailles crénelées de l'auberge. En même temps le cri de vengeance des Espagnols, *Mort aux Français!* fut répété par des milliers de voix dans l'intérieur de ce fort que nous avions cru occupé par nos troupes.

« Vous aurez sans doute compris le stratagème de nos ennemis, qui, s'étant emparés plusieurs jours auparavant d'un poste aussi important, avaient fait revêtir quelques-uns des leurs d'uniformes français. J'ai su depuis que le maréchal gouverneur de la province m'avait envoyé plusieurs messages successifs pour m'informer de la prise de *la Venta de San-Raphaël*, et

qu'ils étaient tous tombés au pouvoir de l'ennemi.

« Non-seulement nous nous trouvâmes exposés à ce double feu, mais bientôt d'innombrables guérillas débouchèrent de toutes parts des flancs du Guadarama. Chaque buisson, chaque escarpement, chaque étage de la montagne vomissait de nouveaux assaillants. Nous nous vîmes cernés de tous côtés, et, après avoir inutilement tenté de nous frayer un passage sous le feu de l'artillerie, je reconnus en frémissant de rage qu'il ne nous restait plus qu'à nous rendre ou à mourir.

« Le devoir m'ordonnait de ne pas prodiguer en pure perte le sang de mes braves soldats. Je brisai mon épée, je fis cesser mon feu, et comprendre aux Espagnols postés dans le fort mon intention de mettre bas les armes. Un détachement sortit de *la Venta de San-Raphaël*. Que devins-je en reconnaissant dans la personne de son commandant, Trillo, le fiancé de Thé-

résa. Il m'arracha le tronçon de mon épée avec une joie féroce.

« Il n'y a pas long-temps, colonel, que nous nous sommes vus, » me dit-il en me jetant un regard où se peignait la satisfaction de la haine qui voit approcher l'heure de la vengeance.

« Je lui répondis à mon tour par un coup d'œil qui lui disait que je connaissais la destinée qui m'attendait, mais qu'il n'était pas en son pouvoir de me la faire craindre.

« Trillo, après avoir partagé ma troupe en plusieurs bandes et fait autant de parts de prisonniers qu'il y avait de corps de guérillas, ne voulut garder que moi seul pour son partage. Il prit une centaine d'hommes avec lui, et me conduisit dans un endroit sauvage situé sur le revers du Guadarama. Quatre hommes firent un trou dans le sol. Plusieurs autres m'attachèrent les mains et me portèrent dans l'excavation qui venait d'être formée : c'était mon lit funéraire; ce n'était pas à moi qu'on appliquait pour la première fois cette atroce invention. Déjà plusieurs officiers français avaient été trouvés en-

terrés de cette manière : tout leur corps à l'exception de la tête était enfoncé dans le sol : ils avaient succombé après une affreuse agonie compliquée d'inexprimables tourments tels que la suspension graduelle de la vie dans leurs membres paralysés, le déssèchement de la tête sous les rayons du soleil, la soif dévorante, les piqûres de moustiques et la lenteur d'une décomposition prévue, sentie et désirée par la victime.

« Mais ces tourments physiques ne suffisaient pas encore à la rage de mes bourreaux ; lorsque je fus enseveli tout vivant, huit religieux parurent sur le lieu de la scène ; je reconnus dans quelques-uns d'entre eux les complices de la tentative incendiaire qui m'avait été révélée par Thérèsa. Ils étaient habillés comme le sont nos prêtres célébrant l'office des morts. L'un d'eux s'approcha de moi ; tout le monde s'écarta ; prévoyant ce qu'il venait faire, je lui répondis que le martyr ne se confessait pas au bourreau. Il se retira sans mot dire, reprit sa place dans la procession ; et ces moines, vrais

suppôts de l'enfer, vinrent hurler autour de moi les prières des agonisants. Vous représentez-vous le spectacle de mon enterrement ? Une montagne escarpée, hérissée d'énormes rochers de granit, un torrent coulant en nappes d'écume le long de cette gorge sauvage ; un pauvre diable inhumé jusqu'au cou, une troupe de bandits espagnols au teint basané, couverts de haillons de toutes couleurs, rangés en demi-lune derrière leur chef, beau jeune homme, couvert d'une veste de soie brodée en argent, appuyé sur son épée et souriant d'un air diabolique, et des moines affligés de cet embonpoint propre aux religieux qui vivent de charité, aux visages rebondis et enluminés, se tordant la bouche à force de crier autour de cette tête humaine et assassinant de leurs prières un malheureux qui a encore des oreilles, mais non plus l'usage de ses mains pour se les boucher : voilà une scène qui ne manque pas d'être assez curieuse, si on la voit sous un certain côté, comme il faut la voir ici en sablant un excellent vin de Champagne.

« Enfin l'horrible cérémonie eut son terme, tout le monde se retira à l'exception de deux soldats placés en faction auprès de moi. Trillo, avant de quitter la scène, me jeta ces paroles de manière à n'être entendu que de moi :

« J'ai apaisé l'ombre de Thérèsa. »

« Le soleil se couchait derrière la cime du bois Guadarama ; les chants de villageois montaient de la vallée jusqu'à mes oreilles ; des odeurs agréables m'arrivaient portées par une brise qui avait passé sur les plantes. Je ne sais pourquoi les sensations que j'éprouvais en ce moment, vinrent plus aisément à bout de mon courage que les apprêts de mon supplice ; des souvenirs d'enfance se pressaient dans mon imagination ; je songeai à quelques moments d'éclat qui avaient déjà marqué ma carrière militaire, à la gloire et à l'avancement qui m'eussent été réservés ; et des larmes, oui, je l'avoue sans honte, des larmes causées par le regret de la vie coulèrent de mes yeux.

« Dans ce moment, j'aperçus un troisième soldat qui s'entretenait avec mes deux faction-

naires ; je le vis tirer d'un panier qu'il avait apporté, deux bouteilles ; quelque temps après il s'éloigna. Ceux-ci me parurent être dans un état complet d'ivresse. La nuit tombait et le silence qu'elle amenait ne fut plus troublé autour de moi que par les ronflements de mes deux gaillards, qui faisaient en ce genre un magnifique duo.

« Le troisième soldat qui leur avait apporté le liquide enivrant dont ils célébraient si bien les louanges à leur insu, reparut en marchant à pas discrets ; il s'assura que mes deux gardiens étaient profondément endormis, puis donna un petit coup de sifflet. Une femme parut et s'avança vers moi : « Ne craignez rien, me dit-elle, nous venons vous délivrer. »

« Son compagnon prit un bêche cachée dans un tas de bruyère, se mit à l'ouvrage, et en moins d'un quart d'heure me retira de mon affreux cercueil.

« Nous redescendîmes la montagne du côté opposé à celui par lequel j'avais été conduit au

lieu de mon supplice. Nous trouvâmes trois mules toutes sellées, attachées dans un taillis assez épais ; nous montâmes dessus.

« Quel est le poste français le plus voisin ? » me dit ma libératrice. « C'est celui d'Otéro de Herréros, » répondis-je.

« Eh bien! répliqua-t-elle, piquons des deux pour nous y rendre au plus vite. » Nous mîmes les mules au galop et arrivâmes assez promptement, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, au poste d'Otéro. La vue des uniformes français me fit battre le cœur délicieusement : je serais volontiers sauté au cou du premier factionnaire que j'aperçus.

« Maintenant puis-je savoir à qui je dois mon salut! » dis-je à mon inconnue qui avait fait arrêter les mules à une certaine distance du quartier français ?

« Je me nomme Théodora, répondit-elle : c'est moi qui étais la rivale de l'infortunée Thérèsa ; nous aimions toutes deux en même temps le lâche et perfide Trillo ; il avait l'art de nous persuader tour à tour qu'il préférait l'une à

l'antre. Quand Thérèsa est venue vous trouver pour vous révéler la conspiration formée par Trillo, elle venait de découvrir quelque témoignage de sa perfidie; mais il parvint à la replonger dans l'erreur par une lettre qu'il lui écrivit de sa prison. Le lâche accepta le sacrifice de l'infortunée qu'il trahissait; et l'unique foi qu'il lui ait gardée, a été dans le soin qu'il a pris d'accomplir contre vous la terrible vengeance qu'elle lui avait léguée. En vous délivrant, j'ai voulu me venger à mon tour de Trillo. Si vous voulez en savoir davantage, venez à Séville; voici mon adresse. » En disant ces mots elle me remit un petit portefeuille de soie rose. Il faut vous dire que jusqu'à ce moment elle était toujours restée voilée.

« Au moins, répliquai-je, permettez-moi de voir les traits de ma libératrice, et de graver son image dans mon cœur! » Mais la cruelle me fit un signe d'adieu avec la main, et, tournant la bride de sa mule, s'éloigna de moi au galop, suivie de son fidèle compagnon.

« Je fus reçu par mes frères d'armes avec la joie

qu'il vous est facile de concevoir; ils avaient appris la malheureuse affaire de la venta de San-Raphaël; un déserteur espagnol leur avait fait connaître aussi les cruelles intentions de Trillo à mon égard : ils n'en pouvaient croire leurs yeux quand je reparus devant eux. Loin de me témoigner du mécontentement à cause de l'échec éprouvé par mon régiment, le maréchal, gouverneur de l'Andalousie, me confia, peu de temps après, la direction d'une manœuvre militaire très importante. Vous vous imaginez facilement quel désir j'éprouvais de prendre ma revanche sur Trillo. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que le sort de la guerre me permît de me mettre à sa poursuite. Enfin, prévenu un jour par un blessé appartenant à sa guerilla qu'il se proposait d'attaquer un riche convoi destiné pour Valladolid, je recommandai au commandant de prendre moins de troupes qu'on n'avait coutume de le faire en semblable circonstance; et j'ajoutai que je me chargeais de veiller avec les miennes à la sûreté de l'expédition. En conséquence, je m'embusquai sur des hauteurs bor-

dant un passage assez dangereux qui était le seul endroit dans lequel nous présumions que le convoi pût être attaqué. L'évènement justifia les mesures que j'avais prises. La bande de Trillo vint assaillir le convoi, sur le point où je l'attendais; dès que je vis sa guerilla aux prises avec l'escorte de l'expédition, et que j'eus reconnu Trillo à la plume rouge qui ombrageait son chapeau, et à sa veste verte brodée d'argent, je donnai à ma troupe le signal convenu. Elle descendit à petit bruit de l'éminence sur laquelle je l'avais postée, enveloppa Trillo et ses partisans : en un moment, tous ceux qui résistèrent furent mis hors de combat, et quatre de mes hommes les plus vigoureux, suivant l'ordre que je leur avais donné, se jetèrent sur Trillo, et s'emparèrent de sa personne au moment où, se jugeant perdu, il allait se percer de son épée. Tout cela fut l'affaire de quelques minutes : on l'amena devant moi.

« Monstre ! lui dis-je, je ne serais que juste en t'infligeant le supplice auquel tu m'avais condamné, et je serai clément en ne te faisant subir

qu'une mort ordinaire. Ce n'est pas aux hommes qui souillent comme toi le nom espagnol qu'il a été donné d'empêcher les Français de régner sur l'Espagne. »

« L'Espagnol sait se venger et mourir, répondit Trillo avec un ton calme et une attitude orgueilleuse; tous les moyens sont bons à qui défend la liberté de son pays. Le jour n'est pas éloigné où cette terre qui va embrasser mes os avec amour, rejettera les trois démons qui la désolent, Napoléon, Joseph et Godoy. Hier, mon poignard a fait justice de l'infame Théodora...! »

« Scélérat, m'écriai-je, est-il vrai que tu te sois baigné dans le sang de cette généreuse fille qui m'a délivré ? »

« Oui, reprit-il avec un sourire épouvantable, et périsse ainsi tout ami des Français ! Amen ! »

« En prononçant ce dernier mot, ce chef de partisans fit dévotement le signe de la croix ; je dois ajouter qu'il se confessa avant de mourir, et récita tout haut son chapelet, jusqu'au

moment où il tomba, frappé d'une balle mortelle. »

Le général marqua la fin de son récit en vidant une tasse de café, qui, au grand regret de la maîtresse de la maison, s'était refroidie devant lui.

« Ainsi vous n'avez jamais vu cette pauvre Théodora ? lui demandèrent plusieurs dames à la fois. — Jamais, répondit le général, mais je l'ai souvent rencontrée dans mes rêves. »

CHAPITRE VIII.

De l'acharnement avec lequel un poète, qui était au nombre des convives, fit subir la lecture de ses vers au reste de la compagnie.

Ce récit nous avait retenus long-temps à table, et lorsqu'on passa dans le salon, personne ne songeait à la pièce de vers que le pauvre poète avait promis de nous débiter.

Mais, aspirant à la gloire de nous faire tous

prisonniers, M. Hector emboucha la trompette et au moment décisif engagea la bataille.

Il ne s'était même pas donné le temps de tirer son manuscrit, et tout en mettant la main à sa poche, avait commencé à nous réciter de mémoire l'exorde de son poëme intitulé : *la Conquête de l'Inde.*

Cette manœuvre savante ôta d'abord toute espérance aux fuyards, et quand leur vainqueur eut entonné d'une voix foudroyante son premier hémistiche :

« Je chante ce héros, etc., »

ils retombèrent accablés sur leurs siéges, et pâles de terreur.

J'étais peut-être le seul qui prisse plaisir à la lecture du poëme de M. Hector : non pas que je fusse le moins du monde charmé de son ouvrage ; je l'écoutais à peine ; mais parce que rien ne me semblait plus plaisant que le spectacle d'un homme se donnant tant de peine pour ennuyer des gens bien élevés, remplissant un immense salon des éclats de sa voix grondante, comme s'il eût voulu crier d'autant plus fort

qu'on était moins enclin à l'entendre, essuyant de temps en temps avec son mouchoir son visage baigné de sueur et rougi par un faux enthousiasme que personne ne partageait.

On attendait avec une visible anxiété la fin de son premier chant, pour recouvrer la liberté, mais soit que ce chant fût en effet d'une longueur démesurée, soit que le traître eût passé, sans aucun repos, à son second chant, pour prolonger son plaisir et notre supplice, deux mortelles heures étaient presque écoulées, et le poète, hors d'haleine, enroué, épuisé, trouvait encore, dans l'acharnement de son implacable amour-propre, la force de nous décocher ses rimes inépuisables. Les dames se passaient depuis long-temps un petit flacon rempli de sels volatils, pour s'empêcher de s'évanouir. Enfin, hors d'état de résister davantage, à cause de la faiblesse de leur constitution, elles se levèrent en masse, et sortirent reconduites, jusqu'à la porte du salon, par la comtesse, qui se confondait tout bas en excuses. Mais tel était l'échauffement de M. Hector, qu'il ne s'aper-

çut pas de ce mouvement et continua de plus belle. Les autres personnes, encouragées par sa préoccupation, se décidèrent à fuir également le champ de bataille, et s'éclipsèrent tout doucement, une à une, avec le même succès. Il ne resta plus dans le salon que M. le comte du Loiret, qui avait eu le bonheur de tomber dans un profond sommeil; la comtesse qui étouffait ses bâillements avec sa main blanche, potelée et couverte de bagues, et moi, le plus heureux et le plus amusé de toute la compagnie.

Enfin, l'infortuné poète ayant eu besoin de lever les yeux au ciel, pour donner plus d'expression à une tirade, dans laquelle il invoquait en faveur de Napoléon toutes les divinités guerrières de l'Olympe, remarqua une chaise vide; à cette vue, précipité du ciel, il promena ses yeux de tous côtés, et presque partout rencontra la solitude.

« Si j'avais su que l'on fût si pressé.... »

En prononçant cette phrase qu'il n'acheva pas, il roulait avec un air de mauvaise humeur, autour de son manuscrit refermé, un bout de

ficelle ; il remit le rouleau dans sa poche, et sortit après avoir fait une profonde révérence à la comtesse, et pris la main de M. du Loiret qui se réveilla en sursaut.

CHAPITRE IX.

Du rendez-vous donné à Alphonse par la fille de M. Desprez, et des motifs qui le déterminèrent à quitter, au plus vite, la maison de M. le comte du Loiret.

Quand je fus monté dans ma chambre, le premier objet qui frappa ma vue, fut une petite lettre pliée en triangle déposée sur ma table. J'en romps le cachet, et j'y trouve les mots suivants : « Je désire vous parler ; venez frapper demain à deux heures précises, à la porte de notre jardin. » Pour toute signature, il n'y avait que l'initiale D. Si je n'avais pas reconnu l'écriture de Dagana, d'après le souvenir de quelques mots tracés par elle sur la première page d'un livre que j'avais ouvert un jour en faisant son portrait, je me serais vainement creusé la cervelle pour deviner de quelle main me venait ce billet. C'était la première lettre

que je recevais d'une femme ; aussi étais-je tout rempli de surprise, de joie et d'orgueil. Seulement je me disais plusieurs fois intérieurement : Il est bien dommage qu'elle ne soit pas blanche; mais je me souvenais de ses admirables cheveux, pareils aux tiges traînantes et mélancoliques de l'ébénier en fleurs; de ses yeux noirs, étincelants comme deux étoiles réfléchies par une belle nuit dans un lac tranquille; de ses dents, dont la blancheur eût fait croire qu'elle avait les lèvres parsemées de gouttes de lait; et enfin de la grâce de ses attitudes et de la majesté de sa taille.

L'agitation que me causait la perspective de ce rendez-vous ne me permit pas de goûter le sommeil; je me levai à la pointe du jour, et, regardant ma montre, je calculai combien d'heures et de minutes devaient s'écouler, avant que le moment de me rendre chez Dagana fût arrivé; assis sur le bord de mon lit, à demi habillé, je restai abîmé en de profondes réflexions; il me fallut enfin reprendre le cours de mes occupations.

Lorsque j'eus passé environ trois heures dans le cabinet de M. le comte, à remettre au net plusieurs discours qu'il préparait d'avance pour des circonstances qui pouvaient ne jamais se présenter et qui devaient lui permettre d'étonner tout le monde par d'éloquentes improvisations dont lui et moi nous aurions eu seuls le secret, je passai avec lui dans la salle du déjeuner où nous attendait la comtesse dans un gracieux négligé du matin. C'est à cette heure qu'il est, je crois, le plus facile d'étudier les physionomies. Le visage reposé par la nuit, a une sorte de candeur involontaire, qui lui laisse refléter les habitudes de l'esprit et du caractère. Les clignements d'yeux, les sourires, toutes les grimaces qui composent le manége de la coquetterie ou de la politesse ne sont pas encore en exercice; les ressources de l'art ne déguisent pas la trace des années ou les disgrâces de la nature; les joues ont leur couleur naturelle; les rides sont à leurs places, les cheveux ne sont enrichis par aucun emprunt. C'est ce qui fait que souvent une personne

diffère tant d'elle-même, si on la revoit le matin, après l'avoir vue la veille au soir.

J'ai encore une autre remarque à faire sur le déjeuner; j'ai remarqué que ce repas était celui où ceux qui vivent ensemble étaient le plus disposés à se quereller; cela vient de plusieurs causes : quelquefois d'un sommeil troublé par un dîner de la veille mal digéré, tantôt du souvenir plus vif d'un désagrément, tantôt d'un secret malaise de la conscience que ne soulage aucune distraction, peut-être aussi d'un besoin de se servir de son esprit et de sa langue, besoin qui ne sachant où se prendre, nous pousse à faire enrager les autres; enfin je mettrai en ligne de compte une dernière cause : chacun retrouve les autres si laids qu'il les en punit en leur cherchant querelle.

Je fis toutes ces réflexions en déjeunant avec M. le comte et sa femme; celle-ci, qui ne m'avait pas semblée dépourvue d'agrément lorsque je l'avais vue la veille à une heure plus avancée, et sur tout le soir, lorsqu'elle était animée par le désir de faire avec grâce les

honneurs de sa maison, me paraissait maintenant ridée, vieillie de dix ans, avec des joues creuses et pâles, un sourire faux, un regard plein de ruse et de dureté. Le mari et la femme employèrent à se dire des choses piquantes tout le temps du déjeuner. L'une parlait avec une volubilité acariâtre en faisant beaucoup de gestes; l'autre conservait son flegme sénatorial en prenant sa tasse de café, et se bornait à jeter, de temps en temps, à sa femme quelques répliques mortifiantes.

La discussion avait commencé par des reproches qu'elle lui avait adressés sur son incroyable négligence dans les démarches nécessaires pour obtenir le titre de duc; elle se plaignait d'être obligée de tout faire à cet égard, et accusait avec aigreur le vieux révolutionnaire de 93, devenu grand dignitaire de l'empire, de manquer d'ambition; elle traduisait souvent ce dernier mot par ceux de *sentiments élevés*. Le comte à son tour réprimandait sa femme de le compromettre par son intempérance de langage, son activité in-

quiète, son désir insatiable de briller; il alla même jusqu'à lâcher le mot d'intrigue. Sa femme, à qui la colère tenait lieu de fard, et qui, après avoir épuisé, pour railler le peu d'énergie de son mari, une liste d'injures peu dignes d'une épouse de sénateur et d'une dame de la cour, termina en lui disant que sans doute à l'époque où il portait le bonnet rouge il avait un peu plus de sang dans les veines. Alors, elle se leva, et me fit signe de la suivre.

Nous arrivâmes jusqu'à son boudoir, et là, l'œil enflammé par la scène qui venait d'avoir lieu :

« J'ai besoin, Monsieur, d'avoir une explication avec vous; en réfléchissant sur ce que vous m'avez répondu hier quand je vous interrogeais sur le moment auquel vous aviez pénétré dans mon boudoir, il m'a paru impossible que vous n'eussiez pas entendu quelque chose d'un entretien que j'avais ici avec une femme de mes amies; je ne conçois pas comment vous auriez pu sortir de mon appartement, puisque la porte en était fermée à clé.

Avouez-moi donc la vérité; vous étiez caché dans ce corridor et vous avez entendu tout ce que nous disions? »

L'intrigante comtesse attachait sur moi ses regards perçants; je ne crus pas la chose digne de me coûter un mensonge, et je répondis:

« Il est vrai que je me trouvais enfermé; et il ne serait pas impossible que j'eusse entendu quelques mots... »

Le visage de la comtesse changea plusieurs fois de couleur: il devint d'abord plus rouge qu'il n'était, puis extrêmement pâle.

« Cela suffit, reprit-elle après une pause de quelques minutes : vous voici dépositaire d'un secret qui, intéressant mon honneur, m'est plus précieux que ma vie. Choisissez entre ma haine et mon amitié, mon ressentiment et ma protection, ma vengeance la plus implacable et ma confiance la plus intime. En un mot, vous savez combien je suis dévouée à l'empereur et tout ce que je sacrifie à son service; associez-vous à mon zèle, vous en serez récompensé au-delà de toute espérance; mais si vous me

refusez, tremblez, imprudent : une prison perpétuelle, voilà le sort qui vous attend ! »

J'avais de la timidité dans l'esprit, mais du courage dans le caractère. Une menace faisait sur moi l'effet que produit le son de la trompette sur un coursier qui, bien que doux dans ses allures, a long-temps respiré la fumée des batailles. Ceci est la noblesse naturelle, voilà celle qu'on ne puise pas dans le sang, et la seule dont il soit permis de se glorifier. Pour moi, je ne crains pas de l'avouer, ce dont j'ai toujours été le plus fier c'est de ma fierté même. On ne s'étonnera donc pas qu'attachant un regard superbe sur la comtesse, je lui aie répondu d'une voix assurée :

« Madame, je n'accepte nullement l'alternative que vous m'offrez ; j'ai une égale répugnance pour l'une et l'autre des situations entre lesquelles vous me forcez à choisir ; je suis aussi peu enclin à passer le reste de ma vie sous les verroux que peu disposé à rendre à Sa Majesté le genre de services que vous me proposez. Cependant, à vous dire vrai,

s'il fallait absolument opter, la prison me semblerait préférable; mais je ne croirai jamais que, sous le règne d'un monarque élu par le peuple, qui ne serait pas sur le trône si l'on n'eût renversé la Bastille, on aille croupir dans les prisons parce qu'on refuse d'aider à les remplir. »

« Nous verrons, répliqua la comtesse en mordant ses lèvres de dépit et en chiffonnant entre ses doigts sa pélerine de dentelle; nous verrons si mon pouvoir ne va pas jusqu'à faire enfermer un vaurien qui surprend les secrets d'État et se permet d'abominables propos contre le règne et la personne de notre bien-aimé souverain.»

Je ne répondis à cette nouvelle menace qu'en avançant les deux lèvres pressées l'une contre l'autre, ce qui s'appelle vulgairement *faire la moue;* mais ce qui, dans une pareille conjoncture, était le signe le plus significatif du dédain et aurait pu se traduire par ces paroles : «Vous êtes une vieille folle; tempêtez tant que vous voudrez : je me ris de vous. »

Pour mieux lui faire sentir qu'elle n'avait pu troubler mon courage, je lui tournai le dos et m'éloignai du pas tranquille d'un homme qui se promène pour son plaisir. Je l'entendis, en fermant la porte, se livrer à l'accès de colère, suspendu par la stupéfaction où l'avait jetée mon impertinence ; les éclats de sa voix parvinrent encore à mes oreilles lorsque je fus sur l'escalier, et je ne me dérobai au son de sa glapissante fureur qu'en m'enfermant dans ma chambre. Là je jetai pêle-mêle dans une malle le peu d'effets que j'eusse déballés depuis deux jours ; et sitôt qu'à l'aide de mon genou appuyé sur le couvercle, je fus parvenu à comprimer le désordre des objets qu'elle contenait, je descendis quatre à quatre les degrés de l'escalier et je courus chez mon père pour lui raconter ce qui venait de se passer. Ma conduite ne lui parut nullement répréhensible.

Ce qui le rassurait, c'est qu'ayant fait le portrait de la femme du ministre de la police, il espérait exciter son intérêt en ma faveur et prévenir ainsi les rapports calomnieux que la com-

tesse du Loiret pourrait adresser à la police impériale. Il quitta en diligence son atelier, ôta sa blouse grise, mit une cravate blanche et son fidèle habit vert dont le collet était tant soit peu noirci et graissé par le frottement de sa queue, et sans rien dire à ma mère, prit le chemin de l'hôtel du ministre.

CHAPITRE X.

De ce qui se passa dans l'entrevue qu'Alphonse eut avec Dagana.

Je n'avais juste que le temps de me rendre au rendez-vous que m'avait donné la belle Mauresse. Ma pensée fut toute remplie de son image : insouciant au reste de ma destinée, je ne songeais plus qu'au plaisir de la voir ; j'effleurai le pavé dans ma marche légère et rapide, et je faillis renverser plusieurs passants qui n'en pouvaient mais. J'arrive ; le cœur me bat : en apercevant le mur du jardin je m'arrête pour donner à mes esprits le temps de se remettre, puis je fais quelques pas et me voici devant la porte ; je peux frapper, mais je n'ose ; je reviens encore sur mes traces, incapable de dompter l'émotion qui m'agite, baissant la tête pour en dérober les signes aux indifférents.

Honteux de ma faiblesse, je m'élance tout à

coup vers la porte, et, sans me donner le temps de la réflexion, j'y frappe le signal convenu.

La porte s'ouvre d'elle-même, je la referme et me trouve seul dans un charmant jardin dont les arbres étaient tellement touffus et pressés, que les sentiers y suffisaient à peine au passage d'une personne. On y voyait des productions de tous les pays. Je ne pouvais faire un pas sans froisser quelques grappes de fleurs qui me barraient le passage et tombaient en pluie sur mes habits. Un nombre infini d'oiseaux faisaient entendre leur ramage presque assourdissant sous ces dômes de verdure. En avançant je découvre, sur ma droite, une magnifique volière dont tous les barreaux étaient argentés et qui était remplie des oiseaux les plus rares de l'Afrique et de l'Asie, dont les chants se mêlaient à ceux qui partaient des bosquets voisins.

Je commençais à me lassser de ma promenade solitaire lorsque j'aperçus une espèce de cabane dans le genre suisse, avec un escalier et

un balcon en dehors. Rien ne saurait être plus pittoresque ; elle était bâtie d'une manière toute rustique avec des troncs d'arbre, liés les uns aux autres par un ciment grossier. Le toit en était en chaume et couvert çà et là de touffes d'herbes. Un cep de vigne s'étendait au-dessus de la porte; le lierre serpentait capricieusement sur le reste de la façade et, en encadrant une petite fenêtre, produisait l'effet le plus poétique du monde.

Cette fenêtre s'ouvre, et j'aperçois Dagana coiffée d'un chapeau de paille à rubans flottants, pareil à celui que portent les paysannes du canton de Berne. Elle me fait signe de monter : j'obéis avec empressement; je la trouve dans un petit salon dont l'ameublement en bois de rose, était d'autant plus élégant qu'il affectait les formes d'un mobilier villageois. Cette pièce avait un autre balcon ouvert, donnant sur une belle pelouse, d'un vert frais et tendre et d'une herbe fine comme le duvet. A quelques pas de la cabane, une nappe d'eau ruisselant de cinq à six pieds de hauteur sur de

petits rochers ombragés d'un saule pleureur, faisait entendre ce murmure qui porte à la rêverie.

Dagana était assise sur une natte disposée en divan tout autour de la pièce; elle était habillée d'une étoffe légère à carreaux, et dont la coupe était modelée sur le costume bernois; sa robe découvrait avec décence son cou ferme et poli où la vie et la jeunesse jouaient en muscles gracieux; une écharpe ne voilait qu'à demi ses épaules faites au tour, dont la pente fuyait d'une fuite ravissante. Jamais son œil n'avait brillé d'un plus vif éclat, ni ses joues d'une teinte aussi voisine de l'incarnat qui colore le visage des femmes blanches.

Je lui fis compliment sur la beauté du jardin et sur le charme pittoresque de ce lieu.

« On n'eût jamais supposé, lui dis-je, qu'une habitation pût à la fois se trouver dans Paris, et en paraître si éloignée. »

Je m'assis auprès d'elle et j'attendis, en livrant mes yeux au plaisir de l'admirer, le

moment où il lui plairait de rompre le silence.

« Mon ami, me dit-elle en me prenant familièrement la main et en attachant sur moi ses yeux pleins d'une langueur que je ne leur avais jamais connue, je vous ai prié, en l'absence et à l'insu de mon père, de venir me trouver ici. C'est une démarche qui n'est pas, je le sais, dans l'éducation ni selon la prétendue modestie de vos filles d'Europe; native du désert, fille d'une sultane africaine, vos lois de convention n'ont rien qui ne soit pour moi gênant et ridicule; je n'ai jamais pu concevoir ni subir la tyrannie de ce que vous appelez les bienséances; le ciel, en mettant dans nos cœurs la puissance de brûler, n'a pu avoir une intention différente de celle qui lui a fait créer le soleil. Nos cœurs et le soleil sont de feu: c'est donc pour répandre la chaleur, la lumière et la vie. Vous passez votre existence, vous autres blancs, à mettre des nuages sur vos sentiments, vos désirs et votre bonheur: toute votre étude est de vous tromper les uns les autres; vous n'a-

vez pas de plus grande crainte que de paraître ce que vous êtes. Votre modestie est un mensonge; vos convenances, des artifices; votre respect de l'opinion, un calcul; votre morale, une invention pour vous tourmenter, duper et asservir mutuellement. L'Europe est le pays des vaines apparences; vous y montez tous alternativement sur le théâtre; devant le monde un rôle étudié, un personnage d'emprunt, un brillant costume; puis l'acteur rentre chez lui, dépose le mensonge, et, loin du public, reprend l'esprit et le cœur que lui a donnés la nature. J'ai d'abord été trompée par l'effet du mirage; j'ai admiré des lacs, des montagnes, des paysages aériens; mais tout cela n'était qu'une imposture: le sable est retombé, les images qu'il présentait au soleil se sont évanouies, et j'ai vu les choses telles qu'elles sont. Dans le pays de ma mère la vertu consiste à être charitable, hospitalier, frugal, patient, dévoué à ses amis, courageux en face du danger, fidèle à sa parole, et libre et sincère dans ses affections. On n'y connaît que trois genres de félicité: de l'eau pour étancher

sa soif, l'indépendance et l'amour. On s'y venge d'une manière implacable de la trahison; mais si l'on tranche d'un coup de poignard l'existence d'un amant infidèle ou d'une heureuse rivale, on ne distille pas lâchement sur leur honneur, dans l'ombre et goutte à goutte, le poison de la calomnie. Je préfère les vertus et les passions de l'Afrique à celles de l'Europe. Mon choix est fait; je serai libre et heureuse comme on l'est sur la terre de feu.

« J'ai lu dans la relation des aventures de mon père en Afrique qu'il s'est plu dernièrement à écrire lui-même et dont il a placé plusieurs extraits entre mes mains, que ma mère était fatiguée du désert, et nourrissait sans relâche le désir de visiter la terre et la société des blancs ; moi qui ai passé les seize premières années de ma vie au milieu de vous, je n'aspire au contraire qu'à la sauvage indépendance d'une vie nomade dans une solitude sans bornes.

« Il me semble qu'il ne peut y avoir une plus grande félicité sur la terre que de changer sans cesse de place, de vivre où l'on veut, de rési-

der où l'on se plaît et de s'enfuir d'où l'on s'ennuie. Rien de plus charmant pour mon imagination que cette absence de lois, de préjugés, d'opinions, de modes, d'étiquettes, fléaux de votre société européenne. Cette éternelle captivité à laquelle les femmes sont ici condamnées dans l'intérieur de leurs maisons, est pour moi un supplice inexprimable ; je porte envie à cette vagabonde existence qui permet à ma tribu natale de vivre en plein air, de jouir sans cesse de la vue du ciel, et de n'avoir d'autre habitation que quelques aunes de toile attachées à quatre pieux enfoncés dans la terre.

«Aussi ai-je recours au plaisir de la lecture pour tromper les rêves ardents de mon esprit ; la plupart de vos romans ne m'offrent que des images de cette société même que je déteste ; cependant je m'amuse, comme un enfant, à me transformer dans le petit nombre des personnages qui m'y plaisent ; je donne ainsi un peu de variété à ma vie ; je tâche d'éprouver toutes les émotions à travers lesquelles l'auteur les fait passer ; j'ai des larmes, des malheurs, des joies, des colères,

des triomphes, qui ne me viennent que d'un songe. C'est encore le même genre de plaisir que me donnaient les contes dont ma nourrice m'a bercée.

« Je vous dis tout cela pour que vous me connaissiez bien. Vous êtes appelé, mon ami, à faire en réalité le bonheur ou le malheur de ma vie ; le sort, dont j'ai le moyen de consulter les arrêts (je vous dirai un jour comment je perce l'obscurité de l'avenir), vous a désigné pour exercer sur ma destinée une irrésistible influence ; votre étoile a fermé le passage à la mienne, et il faut qu'elles gravitent ensemble dans les espaces du ciel, ou que l'une soit consumée par l'autre. Vous m'avez dit, il y a déjà quelques mois, le jour de votre naissance, et depuis cette époque j'étudie la constellation qui préside à votre pélerinage ici-bas ; je suis effrayée des menaces qu'elle me fait par sa forme, sa position, son lugubre scintillement, et la teinte rouge de ses feux. D'autres avertissements, qui me viennent d'une source mystérieuse et surnaturelle, me confirment cet en-

pire heureux ou malheureux que vous aurez sur ma destinée; mais un plus sûr présage que tous ceux-là est celui que je puise dans les mouvements de mon cœur.

« Je vous aime, Alphonse; et, loin de vouloir vous cacher les sentiments que vous m'inspirez, je vous les fais connaître parce que j'ai la douce idée que vous les partagez. Loin de chercher à combattre ma passion, je fais dépendre d'elle le sort de ma vie; mais il faut ici vous expliquer avec la plus grande franchise. Examinez bien votre cœur, racontez-moi ce qui s'y est passé depuis que vous me connaissez : m'aimez-vous réellement, je ne dis pas comme vos coquettes d'Europe se contentent d'être aimées, mais comme veut l'être une Africaine? méritez-vous qu'une fille de la terre du soleil, portant dans son cœur quelques rayons de cet astre, s'attache pour jamais à vous? êtes-vous capable, vous enfant du pays de l'inconstance, où le soleil est sans force, l'été sans orage, le sol sans tremblement, et les amours sans jalousie ni vengeance, où tout est pâle comme la teinte de vos

visages, fragile comme les chênes de vos forêts, et promptement foulé aux pieds comme l'herbe de vos prairies; êtes-vous capable d'éprouver une passion? Songez que l'amour, tel que ma mère m'a transmis avec son sang la puissance de le sentir, est pareil au simoun du désert, dont le souffle enflammé dévore le voyageur assez hardi pour l'attendre et trop faible pour le respirer. »

Dagana avait cessé de parler; elle attendait ma réponse; je n'ai jamais vu les yeux d'une créature mortelle jeter autant de feu que les siens en répandaient en ce moment; j'en étais ébloui. L'animation de son teint en avait presque surmonté la couleur habituelle; ses lèvres, dont l'inférieure était légèrement comprimée, et dont la supérieure formait un arc charmant, avaient une indicible expression d'impatience et de tendresse; sa tête, penchée doucement sur l'une de ses épaules, cédait comme fait une belle fleur courbée par l'ardeur du midi. Dagana était alors dans tout l'éclat possible de sa beauté; son enthousiasme, le charme entraînant de son

ardente parole, la naïveté de son aveu, le caractère neuf et poétique de la situation dans laquelle je me trouvais, et les grâces extraordinaires que la passion prêtait à la fille de M. Desprez, tout me subjuguait, me fascinait et me préparait à un langage qui n'était pas conforme à mes sentiments réels.

En effet, je m'exprimai dans ma réponse comme si j'eusse éprouvé pour Dagana un amour qui ne me laissait plus l'usage de ma raison. Je lui dis que, depuis le moment où je l'avais vue pour la première fois, je ne savais plus s'il y avait une terre, un soleil, une société humaine; que j'avais ignoré si j'existais moi-même; que tout souvenir s'était évanoui : famille, intérêts, affaires, plaisirs, et qu'au milieu des ténèbres de ce profond délaissement, une seule lumière avait consolé et réjoui mon cœur : celle que faisait briller en moi sa ravissante image. En un mot, je lui peignis ma prétendue passion avec de si vives couleurs, je lui laissai voir par des expressions si voisines du délire, la joie que me causait l'aveu de l'intérêt qu'elle

avait conçu pour moi, qu'elle fut enchantée et ravie à son tour de ma réponse, et ne douta pas que mon cœur ne lui appartînt tout entier.

Cependant, entraîné par la force momentanée de ma passion, je tombai à ses pieds. « Charmante Dagana, m'écriai-je, c'est à vos genoux que je dois vous répéter le serment de vous aimer toujours! »

Mais, prenant un front sérieux : « Relevez-vous, me dit-elle; les serments qui nous doivent enchaîner l'un à l'autre pour toute la durée de notre existence, veulent recevoir une consécration plus solennelle et plus redoutable. Je vous ai déjà dit que les idées, les usages, les mœurs, le culte de l'Europe, m'étaient restés antipathiques ou étrangers; si j'en crois les tristes et déplorables témoignages d'infidélité qui suivent chez vous la cérémonie de l'union des époux, ce que vous appelez le mariage n'est qu'un mot destiné pour eux à couvrir de sordides calculs. Mais il existe une autre chaîne pour nous unir, chaîne mystérieuse, terrible, impossible à rompre, si l'on tient à se soustraire

aux persécutions des puissances invisibles. Celle-là n'est pas forgée de main mortelle; et l'inconstance humaine ne peut se jouer impunément des serments qu'elle impose. Je vous ferai savoir la nuit et l'heure de cette cérémonie. »

En prononçant ces paroles, Dagana s'était levée; son visage avait contracté une expression austère et majestueuse, l'enthousiasme se peignait dans ses yeux, la fierté dans son attitude. Un autre sentiment avait succédé chez moi à celui qui m'avait fait tomber à ses pieds; une sorte de respect me pénétrait malgré moi; et le mystère qui couvrait le sens de son langage, en excitant ma curiosité, donnait encore à Dagana plus d'ascendant sur mon imagination. Mais à toutes les questions que je lui adressai sur le genre de consécration qu'elle prétendait imprimer à notre promesse mutuelle, elle opposa un invincible silence.

Nous nous assîmes de nouveau à côté l'un de l'autre : elle voulut que je lui racontasse toutes les circonstances de ma vie, qui du reste n'é-

tait pas encore bien longue ni bien intéressante. Je la satisfis sur ce point avec une naïveté enjouée qui lui plut infiniment. Le sincère aveu que je lui fis de mon penchant à la paresse, ou du moins de ma disposition à n'aimer que des occupations de mon choix, ne m'attira aucun blâme de sa part, surtout lorsqu'elle eut reconnu que cette inclination venait d'une extrême passion pour l'indépendance. Elle eut la bonté d'applaudir à des sentiments naturels de courage et de dignité qui étaient dans mon cœur.

La narration de mes études de peinture dans les ateliers de M. Lecomte et de M. Estève, dont je traçai les portraits, ne manquèrent pas de la divertir; mais ce qui l'amusa par-dessus tout, fut le récit des deux jours que j'avais passés dans l'hôtel de M. le comte du Loiret. Toutefois, quand j'en vins à la menaçante allocution de l'honorable épouse du sénateur, espion femelle de haut étage, le visage de Dagana se rembrunit. « Pourvu, me dit-elle, que cette méchante créature n'aille pas vous tourmenter; ses menaces m'ont remplie de craintes. Al-

phonse, s'il vous arrivait quelque chose, ayez soin de m'en prévenir; je veillerai pour vous. »

Je la rassurai en l'instruisant de la démarche qu'avait dû tenter mon père auprès de l'amie de madame du Loiret, femme du ministre de la police.

Nous changeâmes de conversation. Dagana me raconta, à son tour, tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance; elle me fit l'histoire de ses sentiments les plus secrets, et m'avoua que sur un seul point elle ne s'expliquait pas : celui des croyances qu'elle s'était faites au regard de la religion. Cependant quelques mots qu'elle avait laissé échapper au début de notre entretien sur sa foi dans l'astrologie, d'autres paroles inachevées touchant l'existence des êtres invisibles, la tournure mystérieuse de son imagination élancée vers ce qui est occulte et merveilleux, me firent soupçonner qu'elle s'adonnait à la magie, superstition qu'elle aurait d'ailleurs héritée de sa mère et de sa race. J'avoue que cette idée fut médiocrement agréable à mon esprit; mais je n'eus pas le temps de m'y

arrêter. Il y avait une puissance de vie si extraordinaire dans la fille du désert (car c'est ainsi que Dagana se nommait elle-même); j'étais si fortement attaché par la peinture que cette ame énergique et crédule, impérieuse et passionnée, pensive et ignorante, vindicative et dévouée, traçait de ses propres émotions, que j'éprouvais à ses côtés ce profond intérêt qui fait qu'on jouit de s'oublier soi-même; j'étais absorbé dans l'attention que je prêtais au récit de Dagana, comme je l'aurais été dans la contemplation de quelque site pittoresque à la fois sublime et dangereux, où les fleurs courent le long des précipices, où la verdure et les glaces, la vie et la mort se rapprochent; spectacle de je ne sais quel caprice terrible de la création qui met l'effroi dans le plaisir, comme le désordre dans la grandeur.

Un trait de l'enfance de Dagana donnera au lecteur la mesure des passions de cet être singulier. La vieille dame qui l'avait élevée, après le retour de son père au Sénégal, avait chez elle une esclave noire mariée dont la fille était

à peu près du même âge que Dagana. Cette enfant avait inspiré beaucoup d'attachement à sa maîtresse.

Dagana, qui aurait voulu se voir l'unique objet des attentions de sa protectrice, en conçut une si violente jalousie, qu'elle résolut de se débarrasser de sa petite rivale. Pendant huit jours elle tint un couteau caché sous le chevet de son lit, attendant l'occasion d'exécuter son horrible dessein. Mais, une nuit, elle vit en songe un être surnaturel qui lui défendit de commettre l'action qu'elle méditait, en l'avertissant qu'elle serait bien mieux vengée de la petite fille qu'elle détestait en la laissant vivre qu'en lui donnant la mort; parce que celle-ci était née pour la servitude, situation pire que le sommeil du tombeau. Dagana, satisfaite par ce raisonnement, renonça à son affreux dessein. Quand cela se passait, elle n'avait encore que huit ans.

Elle me raconta cet épisode de son enfance d'un air aussi tranquille que d'autres actions

de sa vie qui révélaient une générosité sublime et touchaient presque à l'héroïsme.

Cependant les heures s'écoulaient; ce fut Dagana qui m'avertit qu'il était temps de nous séparer. Je repris, à travers le jardin, le chemin qui m'avait conduit jusqu'à la chaumière suisse. J'avais à peine fait quelques pas, je l'entendis marcher derrière moi; je m'arrêtai et lui offris mon bras; et nous marchâmes ensemble sous l'allée couverte qui aboutissait à la porte d'entrée. Elle m'engagea à être exact au rendez-vous qu'elle devait m'assigner par un billet; et pour dernier adieu, elle me serra affectueusement la main.

CHAPITRE XI.

Alphonse devient secrétaire d'un poète plus léger d'écus que de vers alexandrins. Quelles étaient les habitudes et les maximes de cet enfant d'Apollon.

Avant de rentrer chez mon père, je conçus l'idée d'aller voir M. Hector, ce poète qui avait fait passer une si divertissante soirée aux con-

vives de M. du Loiret. Placé à côté de lui pendant le dîner, je l'avais écouté avec assez de patience pour qu'il m'invitât à venir le voir. Il m'avait demandé si je connaissais un jeune homme qui voulût entrer chez lui comme secrétaire, aux conditions modestes que sa fortune lui permettait d'offrir. Ce dernier souvenir fut le vrai mobile qui me fit tourner à droite en quittant la rue dans laquelle se trouvait le jardin de M. Desprez, puis tourner à gauche, et chercher le n° 15, dans une rue assez sale et assez obscure : « Est-ce ici que demeure M. Hector? » — « Oui, à l'entresol, la porte à droite. »

Je monte, sur cette indication, une vingtaine de marches, et je sonne à l'entrée de ce sanctuaire des muses, fermé par une épaisse porte battante, rembourrée avec soin et recouverte d'une serge verte. C'est M. Hector en personne qui vint m'ouvrir. Il était vêtu d'une petite veste de piqué de coton, à raies rouges, et d'un large pantalon de nankin qui, faute de bretelles, tombait sur ses chausses; lequel pantalon aurait bien mérité, par ses

bons et loyaux services, d'être envoyé chez la blanchisseuse.

M. Hector eut quelque peine à me reconnaître; il avait sur les yeux un garde-vue de taffetas vert, qui, en lui cachant la lumière, lui enviait une partie des objets. La mémoire de notre rencontre lui revint peu à peu; il se confondit en excuses et en remerciements, et me pria de passer dans sa chambre.

Il m'eût été impossible de savoir de quelle couleur et de quelle étoffe en étaient les meubles, attendu qu'ils étaient surchargés de paperasses et de livres. Quelques-uns portaient, en outre, des pièces d'habillement, une chemise, un gilet, un habit noir; trois chapeaux gisaient dispersés sur les chaises. Un énorme chat, dormant sur une vieille bergère, remplissait le seul meuble qui fût resté disponible. Le manteau de la cheminée qui portait, en guise de pendule, un porte-montre vide, avait été transformé en bibliothèque : trois rangs de livres poudreux, accumulés les uns sur les autres, s'adossaient à la glace dont ils cachaient

un bon tiers. Un lit en désordre laissait voir encore, à travers ses rideaux rouges qu'on avait mal tirés, le sillon creusé par la personne qui l'avait occupé. Sur une table de nuit j'aperçus les débris d'un pâté, placé sur une feuille de papier.

M. Hector m'invita à m'asseoir : mais, ayant reconnu l'impossibilité où j'étais de le faire, il s'empressa de saisir son chat par le cou et de le jeter à bas de la bergère; l'animal contrarié poussa d'horribles miaulements et ne me céda la place qu'en emportant un lambeau de l'étoffe qui recouvrait le meuble, et dans laquelle il avait enfoncé ses griffes. Je n'avais pas plus envie de m'asseoir sur la bergère que le matou d'en descendre : les poils dont il l'avait blanchie, me faisaient frissonner en faveur de la propreté de mon habit. Mais il n'y avait pas à choisir. M. Hector prit le parti de s'asseoir sur le bord de son lit.

Il commença par me demander des nouvelles de M. et de madame du Loiret. Cette question me permit d'en venir immédiatement

au but de ma visite. Je lui dis que je m'estimerais heureux d'occuper chez lui un emploi qui ne pouvait que tourner au profit de mon éducation et de mon esprit. Je vis que l'amour-propre de l'enfant d'Apollon était chatouillé par ce compliment : il tira le bord des manches de sa veste, pour se donner une contenance, et regarda ses ongles, ce qui était chez lui un geste de prédilection.

« Mon ami, vous venez fort à propos. J'ai besoin d'un secrétaire pour remettre au net mon grand poème sur la conquête de l'Inde; et en outre deux tragédies et un volume d'héroïdes que j'ai en portefeuille. Mais je dois vous prévenir que je ne suis pas riche : je n'ai, pour vivre, que le produit de ma plume et la pension que m'a valu des bontés de l'empereur, cette ode sur la naissance du roi de Rome qui a fait tant de bruit, qui a été tirée à plus d'un million d'exemplaires, et traduite dans toutes les langues de l'Europe. Je ne saurais donc vous offrir un salaire très élevé : mais vous aurez, en compensation, l'avantage de

connaître avant le public, avant LL. MM. elles-mêmes, la production de ma plume; vos occupations auront un charme sans cesse renaissant; l'intérêt de l'action, la sublimité des images, la variété des épisodes, la beauté des descriptions vous raviront dans mon grand poëme. Quant à ma tragédie, ce sera pour vous comme si vous alliez au théâtre; si vous avez aptitude à goûter la poésie lyrique, mes odes vous feront monter par-delà les cieux; puis, enfin, remarquez-le bien, vous lirez ainsi toutes mes œuvres, sans avoir la peine de les acheter : ce qui vaut bien quelque chose. »

En chantant si ridiculement ses propres louanges, M. Hector s'était plusieurs fois gratté le front et avait dérangé la position de sa perruque.

Tout en lui disant que j'appréciais à leur juste valeur des avantages si précieux, je ne pus m'empêcher de lui demander quel était le traitement pécuniaire qu'il comptait accorder à son secrétaire.

« D'abord, me répondit-il, il n'aura pas la

peine de coucher chez moi; en second lieu, il sera libre d'aller manger chez lui. »

« Ce qui veut dire, repris-je en l'interrompant, que vous ne le logerez ni ne le nourrirez ? »

« En outre, répliqua-t-il, je lui donnerai six cents francs d'appointemens annuels, ce qui est la dixième partie de la pension que m'a valu cette fameuse ode sur la naissance du roi de Rome, et qui est mon unique revenu, sans compter le produit de ma plume. »

Quelque modestes que fussent ces conditions, je les acceptai dans l'espoir de jouir de ma liberté, pendant une partie du jour. J'allai raconter tout cela à mon père, qui hocha la tête et se borna à me répondre :

« Il est fâcheux que tu n'aies pas stipulé que ton salaire te serait payé d'avance. Messieurs les poètes qui célèbrent la mémoire des choses passées, n'ont en général aucun souvenir de leurs dettes présentes. »

Je repris, en riant, que M. Hector avait tout l'air d'un poète honnête. Bref, muni du

consentement paternel, j'entrai dès le lendemain en fonctions auprès de M. Hector.

Il avait, en fait de travail, de singulières habitudes; il restait couché jusqu'à deux heures de l'après-midi, et c'était dans son lit dont les rideaux étaient hermétiquement fermés à l'aide de plusieurs épingles, qu'il composait ses vers. Quand je fus un peu plus libre avec lui, je ne lui cachai pas la surprise que me causait cette manière de travailler. « Il me semblait, lui dis-je, qu'un poète devait avoir besoin de voir la nature pour la chanter. Je me le figurais dans la belle saison, errant dans la profondeur des bois, ou couché nonchalamment au bord d'un ruisseau, s'inspirant de la vue d'un beau ciel, de l'émail de la verdure, du chant des oiseaux et du parfum des fleurs. »

« Erreur, mon ami, erreur! me répondit le poète qui était alors dans son lit; je vois mieux les objets dans mon esprit qu'en réalité; puis j'ai ainsi l'avantage de les contempler aussi longtemps que je le désire. Mon corps ne pourrait changer que deux ou trois fois de place dans

une journée : mon esprit vole en quelques heures d'un bout de l'univers à l'autre; d'ailleurs, c'est un enfantillage de penser qu'il soit nécessaire aux poètes d'avoir vu un objet avant de le peindre. Je vais vous en donner une preuve : je n'ai jamais vu la mer; croyez-vous que, pour cela, je me sois fait faute de la décrire ? Vous trouverez plus de dix tempêtes dans mon poëme. Il est si facile de s'imaginer ce que c'est que la mer ; c'est de l'eau en définitive; et pour en voir on n'a pas besoin de sortir de chez soi. Avec ces mots : plaine liquide, sein d'Amphytrite, montagnes humides, je composerai autant de descriptions de mer qu'on voudra.

« Mettez-vous bien dans la tête que l'imagination d'un poète est cent fois plus vaste, plus riche et plus féconde que la nature. Ce serait donc grande folie à nous de nous asservir à copier fidèlement les tableaux qu'elle nous présente. Je ne crains pas d'affirmer que moins on l'observe, plus on devient original. Notre génie se déploie alors dans toute son indépen-

dance ; aussi , moi je me pique de professer à la lettre la belle maxime de Plaute , qui nous dit en parlant du poète : *quod est nusquàm quærit et tamen invenit. Il cherche ce qui n'est nulle part, et cependant il le trouve* »

En transcrivant les vers de M. Hector, je remarquais , quelle que fût mon ignorance dans l'art de la poésie, combien ils étaient vides de pensées, surchargés d'épithètes et dépourvus de liaison. M. Hector me donna un jour l'explication de sa manière d'écrire, et ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'il érigeait sa pauvreté d'idées en système et se faisait un mérite de sa stérilité même. « La poésie, disait-il, n'est pas un art destiné à faire penser. Son but est de s'adresser à l'imagination par la couleur, et à l'oreille par l'harmonie. Rien de plus fatigant que ces poètes qui se creusent la cervelle pour trouver des pensées neuves. Plus ils ont médité avant d'écrire , plus ils nous forcent à réfléchir en les lisant. Ce n'est pas là de la poésie. Elle est tout entière dans la pompe des mots, la magnificence des adjectifs et la richesse de la rime. Le

vrai poète ressemble à un cavalier conduit à l'aventure par son cheval dont il laisse flotter les rênes; je ne sais pas où je vais; je me laisse enchanter par la mélodie de la versification; et l'idée que j'exprime m'est toujours fournie par la rime que je cherche. »

Tels étaient les principes de composition adoptés par M. Hector; et quand bien même il n'eût pas daigné m'en faire part, j'aurais aisément deviné, en copiant ses vers, les règles qu'il suivait, ou plutôt celles qu'il ne suivait pas.

CHAPITRE XII.

Alphonse est atteint de ce mal qu'on nomme : métromanie. Il s'occupe de la composition d'un poème épique : Quel fut le sujet auquel il s'arrêta.

Cependant à force de respirer l'atmosphère poétique dans laquelle je vivais, je me sentis atteint du même mal que lui; la fièvre de faire des vers me gagna, et me voilà occupé tout le

long du jour, soit à mettre au net les alexandrins de M. Hector, soit à ébaucher les miens. Suivant le conseil qu'il m'avait donné, j'avais acheté le dictionnaire des rimes et celui des épithètes.

« En sachant tirer parti de ces deux livres, m'avait-il dit, il n'y avait pas de chefs-d'œuvre qu'on ne pût faire, ni de génies si célèbres qu'on ne pût égaler. »

Mais j'arrivai, en me vouant au culte idolâtre de la rime et de l'épithète, à produire des choses si ridicules, que je brisai bientôt ces stupides idoles, et résolus de suivre tout à fait l'inspiration de la nature. Cette tentative me réussit : je devins, de jour en jour, plus content de mes essais, et à la vanité qui s'emparait de moi, on n'aurait pu, sans injustice, me refuser quelque droit au titre de poète.

Dagana ayant trouvé un moyen d'établir entre nous une correspondance assidue par l'assistance d'une négresse qui était entrée, depuis peu de temps, à son service, je lui envoyai force productions poétiques composées

en son honneur : elle en fut charmée ; il est vrai que la comparant dans mes élégies amoureuses à toutes les plus belles divinités de la fable, elle eût été bien difficile, si mes vers ne lui eussent pas semblé admirables.

Ma confiance dans mon génie s'accrut à un tel point, que j'entrepris de faire un poëme de longue haleine. Après avoir passé un grand nombre de nuits à délibérer sur le sujet que je traiterais, je m'arrêtai, pour mon malheur, à celui qu'avait déjà traité Voltaire, dans la vie de Charles XII. Ce livre m'était tombé tout récemment entre les mains, et les revers du roi de Suède en Russie m'avaient paru fournir matière à une poésie héroïque, très-animée et très-intéressante. Afin d'essayer mes forces, je composai un chant qui aurait dû être l'un des derniers du poëme, puisqu'il renfermait une description de la bataille de Pultawa et des désastres de Charles XII dans l'Ukraine. Je fus si enchanté de mon ouvrage, que je ne pus résister à la démangeaison de me faire imprimer tout vif. Sans rien dire à per-

sonne, je portai chez un imprimeur cet échantillon de ma muse épique : il me demanda à quel nombre d'exemplaires je voulais faire tirer cette publication. Ne doutant pas du prodigieux succès qu'elle devait avoir, je répondis que c'était à six mille; et encore entra-t-il un peu de modestie de ma part dans l'indication de ce chiffre. Le prix de l'impression fut réglé à douze cents francs; c'était juste le double de ce que je devais gagner par an chez M. Hector : mais je m'attendais à faire fortune avec la vente de mon poëme.

CHAPITRE XII.

De la nouvelle entrevue d'Alphonse avec Dagana; des choses extraordinaires dont il fut témoin, et de la singulière consécration donnée par la Mauresse à leur prétendu mariage.

Le même soir, je reçus de Dagana un nouveau billet conçu en ces termes :

« Je vous attends vendredi prochain, 13 de ce mois, à onze heures précises du soir.

Vous n'aurez pas besoin de frapper à la porte du jardin : il vous suffira de presser un bouton placé au-dessus de la serrure, et la porte s'ouvrira d'elle-même. Mon père est à la campagne pour quinze jours; je suis parvenue à faire renvoyer mon insupportable et revêche gouvernante, et j'ai une nouvelle femme de chambre qui m'est entièrement dévouée. Je vais m'assurer si tu m'aimes : ce moment, que j'appelle et redoute à la fois, décidera de ta vie et de la mienne. »

La lecture de cette lettre me fit beaucoup réfléchir : comme je l'ai dit, mon imagination était puissamment captivée par Dagana; elle exerçait sur moi un empire de trouble, de fascination, de désir terrestre. C'était la première femme qui eût daigné s'apercevoir que j'existais; elle était d'une grande beauté; je ne sais même s'il n'y avait pas, jusque dans la teinte brune de sa peau, un caractère de bizarre nouveauté qui, une fois la première impression de surprise effacée, rendait plus impé-

rieux le sentiment qui m'entraînait vers elle.

On concevra donc qu'à vingt ans il m'eût été difficile de manquer au rendez-vous qui m'était donné; mais j'avais déjà assez de réflexion pour prévoir et craindre les suites d'un engagement avec une femme d'un tel caractère. J'ignorais d'ailleurs quel serait cet engagement, et sous quelle forme nous allions nous prêter serment d'être pour toujours l'un à l'autre.

Le mépris que Dagana témoignait pour les rits de l'Église; les soupçons que j'avais déjà conçus touchant son goût pour l'astrologie, la divination et autres sciences secrètes; l'ardeur déréglée de son imagination; les passions terribles qu'elle était capable d'éprouver; tout cela se présentait à ma raison pour affaiblir un désir formé en de plus basses régions de mon être.

Comme nous n'étions encore qu'au lundi, et qu'il me restait quatre jours pour me décider, j'ajournai l'examen de cette grave question, et je me livrai avec un plaisir infini à la correction des épreuves de mon œuvre poétique. Il existe,

pour l'auteur novice, une bien vive émotion dans la vue de la première des feuilles imprimées qui vont reproduire son ouvrage. Ses pensées, ses sentiments, le travail de son esprit, l'émotion de son cœur, se trouvent peints sous ses yeux avec des caractères qu'il n'a pas tracés : il est comme étranger à ce qu'il a fait, et cependant il sait que c'est lui qui est l'auteur de ce qu'il juge; il se voit en outre à la veille de comparaître devant le grand tribunal de l'opinion. Il est aussi agité qu'un plaideur tenant entre ses mains l'assignation qui lui indique le jour de l'audience, ou qu'une jeune fille qui, élevée dans la retraite, naturellement modeste et timide, reçoit une première lettre d'amour.

Je tournais et retournais entre mes doigts la bienheureuse feuille. Est-ce bien moi qui ai fait cela, me disais-je, à peu près comme Sosie dans l'*Amphitryon* de Molière :

> Où mon esprit prend-il toutes ces gentillesses?

Je lisais par le commencement; je relisais par le milieu; je relisais par la fin. Je crois que

j'aurais volontiers renversé les lettres la tête en bas, s'il m'eût été possible de déchiffrer les mots dans cette position, afin d'épuiser tous les genres de plaisirs que pouvait me donner la lecture de mon œuvre imprimée.

Après avoir indiqué en marge les fautes typographiques dont la vue faisait saigner mon cœur paternel, je me hasardai à retoucher quelques vers dont le sens ne me paraissait pas assez clair, ou la rime assez riche. Ce changement opéré, je m'aperçus qu'il en entraînait d'autres ; ma version ne s'accordait plus avec ce qui suivait. Je me grattais le front, je me tordais les cheveux, je frappais du pied, je me promenais, je me rasseyais, livré à une agitation inexprimable causée par la difficulté de retrancher ce qui me déplaisait, ou de rétablir ce que j'avais supprimé. Enfin, de variante en variante, j'arrivai à refaire presque entièrement le fragment contenu dans l'épreuve qu'on m'avait envoyée; et je reportai à l'imprimeur la feuille surchargée de corrections, de retran-

chements, d'additions, de ratures et de renvois qui la rendaient hiéroglyphique.

Il se borna à me dire, en souriant : « Cela doublera les frais de l'impression. » Du reste, j'avais fait un mystère à M. Hector de la composition de mon poème, et de la prochaine publication d'un chant sur la bataille de Pultawa. Je me réservais de surprendre mon maître en Apollon, en lui faisant hommage de la première production de son disciple. Le fragment que j'allais publier ne devant comprendre que deux feuilles, c'est-à-dire environ trente-deux pages, l'impression en fut terminée en quelques jours; et le vendredi matin, jour de mon rendez-vous avec Dagana, j'en eus quelques exemplaires à ma disposition. J'avais fait mettre, en tête de cette publication, le titre suivant : *Fragment d'un poème épique intitulé* : CHARLES XII EN RUSSIE.

L'imprimeur, en me remettant ces exemplaires, m'avait dit : « Vous êtes bien hardi, jeune homme! » J'avais cru qu'il faisait allusion à l'heureuse audace de ma verve, aussi avais-je

répondu en rougissant : « Vous êtes trop bon, Monsieur. »

Revenu chez moi, je pressai contre mon cœur les inspirations de ma muse, je les couvris de baisers et j'entonnai, en les jetant en l'air avec une joie insensée, et en gambadant dans ma chambre comme un écolier, le vers d'Horace :

Exegi monumentum, etc.

Ma première pensée fut d'offrir à Dagana ce monument de mon génie. L'amour-propre, à défaut de l'amour, m'eût fait voler au rendez-vous : aucun danger ne m'aurait fait reculer. Pour offrir mes vers à une femme qui m'aimait, et m'attirer ses louanges, je serais descendu au fond des enfers.

A l'heure indiquée, j'arrive devant la petite porte du jardin de M. Desprez. Je pousse, conformément aux instructions que m'avait données Dagana, un bouton de cuivre placé au dessus de la serrure : la porte s'ouvre aussitôt, j'entre, et je la referme avec précaution ; une profonde obscurité régnait sous les arbres du

jardin. La lune ne jetait, ce soir-là, aucune lumière; le vent gémissait dans les rameaux; et les hurlements plaintifs d'un chien se faisaient entendre d'intervalle en intervalle. Je marchais, pour ainsi dire, à tâtons; le bruit seul de mes pieds sur le sable m'aidait à reconnaître le sentier que je devais suivre; de temps en temps, j'allais donner contre des buissons épineux qui m'eussent mis le visage en sang, si je n'avais eu la précaution d'étendre tantôt les mains, tantôt les pieds, pour explorer le passage. Enfin, au détour d'une allée, j'aperçois une petite lumière qui me sert de fanal: je reconnais la cabane suisse. Je cours vers l'escalier, et en deux ou trois sauts je me trouve en face de Dagana, qui m'avait entendu et venait au devant de moi.

Elle était vêtue d'une robe noire; un diadème de turquoises taillées en forme d'étoiles et surmontées d'un croissant, ornait sa tête; deux larges bandes de mousseline, attachées au sommet de la couronne, venaient retomber sur ses épaules. A son cou était suspendu un collier de

pierres blanches carrées, sur chacune desquelles étaient tracées des figures d'animaux ou de monstres inconnus; sur sa poitrine était déployée une pièce d'étoffe triangulaire, à fond noir, portant des figures symboliques brodées en or et en argent. Elle portait dans sa main droite une longue baguette couverte également dans toute sa longueur de caractères mystérieux. Une expression inaccoutumée de gravité était répandue sur sa figure; elle semblait prête à remplir un ministère dont la redoutable majesté disposait son esprit au recueillement.

Je ne pus m'empêcher de sourire, en la trouvant habillée d'une façon si extraordinaire; et pendant qu'elle me faisait signe, d'un air de reine, que je pouvais m'asseoir, je la pris par la main, et la faisant tourner malgré elle:

« En vérité, vous êtes magnifiquement costumée, lui dis-je; mais quel personnage jouez-vous ce soir? Je ne me rappelle aucun roman dont l'héroïne soit vêtue de cette manière: à moins que vous n'ayez voulu représenter la drui-

desse Velleda; mais, dans ce cas, il vous manquerait la couronne de chêne et la faucille. »

« Taisez-vous, enfant, me répondit-elle, en me donnant un petit soufflet sur la joue, à la manière d'une princesse qui gronderait un page favori; vous ne savez pas ce dont il s'agit. Tout ce qu'il vous importe de connaître, c'est le but de la cérémonie qui se prépare: or, je vous l'ai déjà révélé dans ma lettre, et puisque vous êtes venu, c'est parce que vous partagez mon désir de nous enchaîner l'un à l'autre par des liens éternels. »

J'étais venu pour avoir le plaisir de lui offrir mon essai poétique; et plusieurs fois, depuis que j'étais entré dans la chambre, j'avais porté la main à ma poche, pour renouer connaissance avec mon rouleau imprimé; mais l'air solennel dont elle venait de prononcer ces paroles: *Nous enchaîner l'un à l'autre par des liens éternels*, me faisait oublier la grande raison qui m'avait amené près d'elle; la vanité d'auteur s'évanouissait devant les réflexions qu'éveillait en moi la scène qui se préparait.

Des idées de magie, de sorcellerie, de mystères défendus par l'Église, se présentèrent à mon imagination. Bien que la vie d'artiste que j'avais menée en sortant de la maison paternelle, m'eût habitué à un ordre d'idées, de sentiments et d'opinions qui n'étaient guère conformes aux principes de la foi chrétienne, cependant les premières impressions de mon enfance, et les exhortations de ma mère n'étaient pas entièrement effacées de mon cœur. Aussi le soupçon trop fondé que je nourrissais sur le genre de cérémonie qu'allait célébrer la Mauresse, jetait le plus grand trouble dans mes pensées. Je tournais tristement mes yeux vers la porte, regrettant amèrement de l'avoir jamais franchie, et je cherchais le moyen de me retirer honnêtement de ce mauvais pas; toutes ces idées passèrent d'ailleurs dans mon esprit en quelques minutes.

Dagana s'aperçut de mon embarras; elle vint s'asseoir près de moi, me demanda avec la plus vive tendresse si je regrettais d'être venu pour unir mon sort au sien; ses beaux yeux

noirs m'éblouirent des étincelles que l'amour en faisait sortir ; l'agitation de son cœur soulevait son sein, et entrecoupait ses paroles passionnées. Je l'assurai que je n'avais pas d'autre vœu que de passer ma vie avec elle ; que le doute qu'elle m'exprimait me faisait la plus mortelle injure ; que j'étais prêt à lui prêter de la manière la plus solennelle tous les serments qui pouvaient lui garantir l'éternité de ma tendresse ; mais j'ajoutai que je désirais connaître le genre de cérémonie destiné à consacrer notre mutuel engagement.

Dagana reprit d'un ton sérieux :

« Vous avez votre culte ; et moi, j'ai le mien ; tout ce que je vous demande, c'est une promesse de m'aimer toujours. Je ne vois pas de raison , si elle est déjà gravée dans votre cœur, pour que votre bouche hésite à me la jurer. Il ne s'agit pas, pour moi, de vous convertir à mes croyances, rien n'est donc plus inutile que de vous les expliquer ; seulement je me bornerai à vous dire que ma fidélité, une fois engagée à la vôtre sous leur redoutable garantie, sera plus

indestructible que les rochers qui servent de fondements à la terre, plus solide que le diamant, plus prompte que la lumière, plus brûlante que la flamme, plus puissante que le temps, la distance, la misère, la persécution et la mort. »

Dagana tenait en ce moment une de mes mains pressées fortement contre son cœur; un enthousiasme surnaturel, dont j'étais l'objet, l'embellissait de charmes irrésistibles. Elle semblait ne tenir la vie ardente qui étincelait dans ses regards, que de l'espérance de se donner pour jamais à moi; je ne m'appartenais plus, et, perdu, subjugué, livré à tout le désordre d'une indomptable passion, je tombai à ses genoux en m'écriant que je la suivrais partout, et que mon unique désir était de voir arriver le moment qui nous unirait.

En cet instant j'entendis le son d'une trompette: il me parut venir de très loin, et n'avait duré que quelques secondes. Bientôt il se fit entendre de nouveau; cette fois je crus qu'il sortait du fond du jardin; après un court intervalle il frappa une troisième fois mes oreilles,

et je fus certain qu'il s'échappait d'un lieu souterrain.

« On nous appelle, me dit Dagana en se levant; suis-moi. » Elle semblait émue, sa voix était un peu altérée et ses yeux brillaient du plus vif éclat. Elle me précédait en tenant une lampe suspendue au bout d'une petite chaîne, et lorsqu'elle descendit au milieu des ténèbres qui enveloppaient la cabane par l'escalier de bois, situé en dehors, je ne saurais peindre tout ce qu'il y avait de pittoresque, de gracieux et de magique à la fois, dans cette lumière vacillante qui combattait les ombres autour de nous et projetait de pâles reflets sur la figure inspirée de Dagana, dans la démarche recueillie et majestueuse de cette fille du désert, dans ses cheveux soulevés sur ses épaules par la brise de la nuit, dans son costume mystérieux qui était celui d'une prêtresse ou d'une sorcière.

Le calme profond qui régnait sous les noirs massifs de verdure dont la cabane était entourée n'était troublé que par le craquement du fragile escalier sous nos pas. Les hurlements

lamentables d'un chien, pareils à ceux que j'avais entendus en traversant le jardin, se faisaient entendre avec plus de force dans le lointain, et le vent nous apportait les sons encore plus éloignés d'une horloge de quelque église sonnant minuit.

Arrivés au niveau du sol, nous tournâmes à droite. Dagana se dirigea vers une porte placée sous une voûte, comme le sont dans les jardins un peu vastes celles des glacières; elle poussa cette porte, qui n'était pas fermée, et, s'arrêtant un moment sur la première marche d'un escalier tournant, assez étroit, elle se retourna vers moi, et, par un regard plein de tendresse, me rendit tout mon courage. Puis, après avoir descendu environ trente degrés, nous entrâmes dans une salle basse, au plafond cintré comme celui d'une cave, et bien digne d'une description détaillée.

Le plancher était couvert d'une poussière assez noire et assez dure qui me parut être de la limaille de fer; aux murs étaient suspendus les objets les plus singuliers; des pieds d'ani-

maux ruminants, des crinières de lions, des queux de chevaux, des bois de cerfs, et un assez grand nombre de dessins composés de points, de lignes et de figures géométriques. On voyait aussi rangées sur une planche fixée le long de la muraille des productions bizarres pareilles à celles que l'on trouve dans les cabinets d'histoire naturelle, des bocaux pleins d'un liquide dans lequel nageaient des monstres humains morts-nés, des chats-huants, des scorpions, tous les insectes qui vivent du sang des hommes, des pierres volcaniques, etc. De la voûte pendait une grande quantité de cercles de fer, des œufs de crocodiles, des peaux de serpents, et en outre deux lampes de fer qui servaient à éclairer la salle.

Au fond se trouvaient deux trépieds d'airain: de l'un s'élevait une flamme bleue, et de l'autre une flamme verte. J'aperçus une créature humaine placée entre ces deux thurifères; c'était une jeune négresse d'une figure très belle et très expressive; l'une de ses épaules était nue, l'autre couverte d'une mousseline blanche dra-

pée autour de son corps; elle avait une coiffure composée de bandelettes; on eût dit une statue égyptienne; elle était parfaitement immobile, tenant dans sa main droite une trompette en cuivre, et dans l'autre une torche de résine allumée.

Dagana s'avança vers cette négresse, et s'arrêta au milieu d'un grand cercle en fer scellé dans le plancher, et dans lequel se trouvaient tracés des signes et des caractères; elle m'y fit placer auprès d'elle. Au même instant, la négresse emboucha la trompette, et en sonna trois fois; puis celle-ci déposa l'instrument pour prendre un vase d'argent qu'elle offrit à la fille de M. Desprez. Dagana y trempa l'extrémité de sa baguette, avec laquelle elle décrivit trois cercles autour de nous, en prononçant lentement des paroles qui m'étaient parfaitement inintelligibles. Après cela, elle reçut des mains de la jeune fille un livre relié avec des plaques de fer, mais ne pouvant le porter à cause de son poids, elle fit signe à la négresse de s'approcher, et lut à haute voix, avec une

incroyable volubilité, un épouvantable grimoire, dans ce bouquin tenu en équilibre sur les deux bras d'ébène de la négresse. A mesure que ma compagne déchiffrait ce vieux livre dont les pages toutes noircies exhalaient une insupportable odeur, et que, sans faire injure à Dagana, je puis nommer *l'Évangile infernal*, sa prononciation devenait plus rapide, sa voix plus perçante, et son emphase plus animée; la fatigue couvrait de pourpre son visage; ses veines étaient toutes gonflées; son haleine suffisait à peine aux efforts extraordinaires qu'elle faisait pour continuer sa lecture, qu'elle soutint jusqu'à ce que la voix lui eût manqué tout à fait. Alors elle s'adossa épuisée de fatigue contre la muraille. Saisi de dégoût et de pitié beaucoup plus que de crainte, j'en fis autant et me plaçai à côté d'elle.

Tout à coup ses yeux deviennent hagards, sa physionomie respire la terreur, un tremblement convulsif agite tous ses membres; elle semble voir quelque chose au milieu du cercle de fer dans lequel nous étions tout à l'heure;

elle s'écrie distinctement en français : Le voici ! La négresse sonne de nouveau de la trompette et en tire un son prolongé tout à fait lugubre. Dagana saisit l'extrémité d'une chaîne de fer dont l'autre bout tenait au mur par un anneau, et me faisant signe de toucher aussi cette chaîne, nous en forme un rempart à tous deux.

J'avoue que je ne pus me défendre, en ce moment, d'une certaine frayeur; les choses sensibles ont un si grand empire sur nous que le caractère le plus ferme peut se troubler en face de vaines apparences avant qu'il ait eu le temps de faire usage de la réflexion. D'ailleurs il y a, dans l'idée d'une apparition surnaturelle, quelque chose de si accablant pour la raison de l'homme, que les esprits les plus forts se trouveraient, à cet égard, pris au dépourvu. L'homme qui serait peut-être le mieux à l'abri de pareilles craintes est celui qui croit et pratique la religion : la raison en est qu'il adore et prie sans cesse un être invisible et tout-puissant, capable de le défendre contre les es-

prits malfaisants; mais l'homme qui rejette ou ne suit habituellement aucune croyance divine, ne peut surmonter, en certaine conjoncture, le sentiment de sa petitesse; son cœur, formé par la Providence pour avoir foi dans une puissance supérieure, retrouve malgré lui cette foi, dans un moment où elle ne lui servira qu'à lui inspirer de vaines terreurs : il croit alors, mais pour trembler; il croit dans un pouvoir invincible; mais ce pouvoir est celui des esprits infernaux. Aussi je suis convaincu que les hommes les plus accessibles à la crainte des fantômes et des revenants sont les incrédules et les philosophes.

Les dispositions religieuses que je portais naturellement dans le cœur, devaient, pour cette raison, me rendre plus sensible à la crainte telle que la scène à laquelle j'assistais était faite pour l'inspirer. Comme j'avais négligé de les cultiver au profit de la vérité, le merveilleux et le fantastique avaient bien plus de prise sur mon imagination.

Je me trouvai donc atteint, comme je viens

de le dire, d'un véritable accès de peur; mon esprit se troubla; les lumières de la réflexion s'éteignirent en moi; un nuage s'étendit sur mes yeux; tous mes sens conspirèrent à me tromper : ce que mon imagination s'attendait à voir je crus le voir en effet; et j'ai encore bien de lá peine, aujourd'hui, à me persuader que je n'ai pas aperçu au moment où Dagana avait dit : le voici! un esprit échappé de l'enfer ayant forme humaine, vêtu de flammes rouges qui flottaient comme des draperies autour de ses membres impalpables; et l'impression fut si forte que j'eus, pendant huit jours, l'odorat infecté d'une odeur de soufre que j'avais cru respirer.

Mais reprenons notre récit. Dagana, élevant la voix et se tournant vers moi :

« Je t'engage ma foi, me dit-elle; je t'appartiens corps et ame : que ce corps et cette ame répondent de mes serments, à celui qui nous écoute dans ce monde et dans son éternel royaume! Me fais-tu la même promesse? »

J'étais si effrayé et tellement privé de mes facultés qui ne me laissaient d'autre désir que de me délivrer à tout prix de l'horrible cauchemar qui pesait sur mon esprit et sur mes sens, que je laissais échapper, sans comprendre ce que je faisais, le *oui* fatal.

« Que celui des deux qui trahira son serment, reprit Dagana, soit à la merci de l'autre et de celui qui nous écoute! Je donne à lui et à toi pleine autorité sur mon repos, ma liberté et ma vie, si je cherche jamais à rompre cette chaîne d'acier qui nous enlace! »

Et en cet instant Dagana faisait sonner les anneaux de fer qui nous environnaient et chargeaient nos mains; elle ajouta :

« Remets-tu à lui et à moi la clé de la vengeance pour punir également ton infidélité? »

Je ne me souviens pas si je répondis *oui* à cette seconde question comme à la première; mais cela n'est que trop probable.

Quoi qu'il en soit, un épais nuage de fumée s'éleva aussitôt en tourbillon jusqu'à la voûte : tous les objets disparurent à mes yeux; un grand

bruit de chaînes et de trompette se prolongea d'écho en écho; je sentis Dagana qui, me prenant par la main, m'entraînait hors de la salle; je la suivais comme l'imbécile agneau mené à la boucherie la corde au cou.

Nous remontâmes dans le salon champêtre dans lequel, à mon arrivée, j'avais trouvé la fille de M. Desprez.

J'étais tellement accablé que je tombai sur un sopha et perdis connaissance. Quand je rouvris les yeux, Dagana était penchée vers moi, humectant mes tempes avec des essences parfumées, versant des larmes, poussant de profonds soupirs, m'appelant de tous les noms les plus tendres, comme l'eût fait une mère au chevet de son enfant malade.

Je me rappelai aussitôt tout ce qui s'était passé, et mon premier mouvement fut de repousser Dagana; mais se mettant à genoux et me regardant de l'œil le plus passionné :

« Je suis ton épouse, ta sœur, ton amie, ta servante, ton esclave; ordonne, et tes désirs seront remplis! »

Je gardai le silence, ne voulant pas même tourner les yeux sur elle. Alors fondant en pleurs avec une violence extraordinaire, elle me dit d'une voix entrecoupée par des sanglots :

« Auriez-vous cessé de m'aimer, parce que j'ai voulu rendre indestructibles les liens qui nous attachaient l'un à l'autre? Quoi que vous fassiez, vous ne m'empêcherez pas d'être à vous jusqu'à mon dernier soupir : cher Alphonse, voulez-vous me punir de vous avoir trop aimé ? »

« Si vous avez cru, lui répondis-je, que les moyens que vous venez d'employer fussent de nature à faire durer les sentiments que vous m'aviez inspirés, vous vous êtes bien trompée. Je veux croire que vous êtes la dupe de votre ardente imagination; et la candeur naturelle de votre caractère, qualité que j'ai tant appréciée en vous, me garantit que vous n'avez voulu exercer aucun empire sur la mienne; mais je vous déclare qu'à mes yeux rien n'est plus coupable que ce prétendu commerce avec les esprits de l'abîme. Réprouvés par ma religion,

condamnés par les simples lumières de la morale, ces ténébreux mystères, encore bien qu'ils ne se réduisent qu'à d'impuissantes rêveries, devraient-ils trouver place dans un cœur pur, et se mêler au plus libre, au plus doux et au plus céleste sentiment de l'homme, à l'amour? »

A ces mots, Dagana se releva fièrement, jeta sur moi un regard hautain et méprisant, et me répondit :

« Ne vous permettez pas d'outrager la grandeur et la majesté de ces mystères qui sont au-dessus de votre intelligence et peut-être de votre courage : en les connaissant mieux, vous les respecteriez davantage; je n'insulte pas vos croyances, si vous en avez : ayez les mêmes égards pour les miennes. Vous êtes venu en ces lieux; vous saviez dans quel but je vous y avais appelé; vous avez consenti à placer sous la garde des puissances redoutables que je sers, la foi que vos lèvres m'avaient engagée; je ne vous ai donc ni trompé ni surpris. Si maintenant vous vous repentez de votre démarche, je ne vous retiendrai pas contre votre gré : partez, mais je vous préviens

que votre cœur aurait beau se séparer du mien, les nœuds que nous avons formés sont indissolubles ; il ne vous est plus permis d'en contracter d'autres. Malheur à vous si vous vous exposiez à l'effet des terribles malédictions prononcées cette nuit contre le parjure ! et malheur surtout à la femme à qui vous oseriez donner ma place dans vos affections ! »

Des traits de feu sortaient des prunelles de la Mauresse ; la colère rapprochait l'un de l'autre ses beaux sourcils ; elle s'enveloppait dans son manteau avec l'attitude dédaigneuse d'une reine offensée ; tous les sentiments doux et tendres avaient disparu de sa physionomie, et sa main étendue vers moi faisait un geste pareil à celui que le peintre Guérin a prêté à sa Clytemnestre au moment où elle va poignarder son époux.

Je me levai sans répondre ; ce menaçant langage m'avait rendu le libre usage de ma raison ; je pris mon chapeau et m'élançai vers la porte, mais la femme reparut aussitôt chez Dagana, qui retomba sur un siége en cachant son visage dans ses deux mains.

« Que je suis malheureuse! disait-elle, d'une voix étouffée ; telle est donc la récompense de tant d'amour! est-ce ainsi que s'écoulent ces heures tant désirées qui devaient réaliser toutes les visions de mon cœur? Je renoncerai à tout ce qui te déplaît si tu veux me rendre ta tendresse ; faut-il m'abaisser jusqu'à la prière ? demeure, par pitié, ou j'expire à tes pieds! »

Je demeurai quelques moments auprès d'elle; mais l'image des puissances invisibles se plaçait entre nous deux ; et pour la première fois sans doute, la vertu d'un mortel fut sauvée par l'enfer.

CHAPITRE XIV.

Des poursuites exercées contre Alphonse par la police impériale, à cause de la publication de son fragment poétique sur l'expédition de Charles XII.

Cinq ou six jours après, je revins la voir. Dagana, qui était sortie pour aller donner quelques ordres, revint bientôt tout effrayée, et

m'apprit que des agents de police étaient en ce moment dans la maison de son père, pour s'assurer, avaient-ils dit, si je n'étais pas caché dans cette maison où ils savaient que je venais quelquefois.

Ils étaient munis d'un ordre d'arrestation lancé contre moi par le préfet de police, et le motif de ces poursuites, d'après ce que Dagana avait pu comprendre, était la publication d'un ouvrage dont j'étais l'auteur, et dans lequel j'aurais attaqué les actes du gouvernement. Un trait de lumière m'éclaira soudain; j'avais peint les désastres de Charles XII en Russie, dans le fragment poétique que je venais de mettre en vente. L'empereur était à la veille de faire une campagne dans le même pays: on m'avait supposé l'intention de le personnifier dans le conquérant suédois, et de prophétiser la défaite de nos armées. La police avait saisi une allusion à laquelle je n'avais pas pensé; et c'était elle qui, à vrai dire, commettait contre l'empereur l'offense dont elle m'accusait.

Dagana me proposa de rester caché dans son

pavillon, tant que dureraient les poursuites exercées contre moi. Son père, me dit-elle, ne venait pas une fois par an visiter cette partie solitaire de son habitation; j'y serais tout à fait en sûreté; elle y prendrait grand soin de son cher prisonnier; nous donnerions ainsi à mon père le tems de faire parvenir au ministère de la police, les explications nécessaires pour me justifier aux yeux du gouvernement. Dagana ajouta qu'elle voyait dans mes malheurs une félicité pour elle, puisque je passerais sous sa garde les heures de ma captivité! « Prison pour prison, autant vaut mon pavillon que le château de Vincennes. » Un charmant sourire accompagna ces dernières paroles: puis, elle plaça devant moi une table avec tout ce qu'il fallait pour écrire, en m'invitant à prévenir mon père de ce qui m'arrivait, à le rassurer sur mon sort actuel, à lui faire connaître que j'avais trouvé un abri sûr, et à le prier d'employer toute sa sollicitude auprès des autorités compétentes, afin de mettre en lumière mon innocence, et de désarmer la sévérité déployée

contre un pauvre jeune homme de vingt ans.

Je suivis les conseils de Dagana qui, en cette occasion, m'étonnait par la sûreté de son jugement et la promptitude de son esprit. Quand j'eus terminé ma lettre, Dagana se chargea de la faire parvenir à mon père; elle sortit, et je demeurai livré à mes réflexions; mais mon cœur était encore si troublé, les impressions que j'avais reçues dans la mémorable soirée de nos fiançailles infernales étaient si vives, si neuves, si multipliées, que j'avais, pour ainsi dire, trop de motifs de me replier sur moi-même pour être en état de le faire librement. Je préférai renoncer pour le moment aux fonctions d'un être intelligent; le charme de la paresse me fit sentir son pouvoir accoutumé; je détournai donc les yeux des écueils dont le rivage était semé, et m'enveloppant dans une molle insousiance, je me laissai entraîner, au fil de l'eau, par ma barque privée de toute direction.

Il y avait, près de la chambre occupée par Dagana dans la cabane suisse, un boudoir ar-

rangé dans un goût exquis: c'était là qu'elle se retirait, pour se livrer à ses lectures favorites, pour se reposer à l'abri de la chaleur, pour revêtir les costumes assortis à sa fantaisie de chaque jour, et sans doute aussi, pour nourrir ces coupables idées qui se rapportaient aux noirs mystères de la magie.

C'est dans ce cabinet solitaire que Dagana m'assigna ma prison. Elle ne voulut même pas mettre dans sa confidence la jeune négresse qui lui servait de femme de chambre, et qui avait été l'intermédiaire de notre correspondance : elle craignit de compromettre ma sûreté. D'ailleurs, elle trouvait, disait-elle, un charme infini à posséder seule le secret de mon refuge, et à pourvoir seule à tout ce qui m'était nécessaire.

Ce qu'il y avait de singulier, c'est que la fille de M. Desprez se croyait dans la situation la plus régulière du monde. Sa foi dans le sacrement de l'enfer, si je peux m'exprimer ainsi, était si complète et si naïve, qu'elle ne paraissait pas livrée au moindre doute sur la légi-

timité des liens dont elle cherchait à m'enchaîner.

Pour moi, j'étais épouvanté de l'attachement qu'elle avait conçu pour moi, et que j'étais loin de payer de retour, avec justice. Je sentais que cette ame de feu avait enveloppé la mienne; son amour était un filet d'acier qu'il ne me semblait plus possible de rompre; les paroles qui s'échappaient de ses lèvres, quand elle m'exprimait sa passion, respiraient je ne sais quelle secrète menace de vengeance, si jamais je trahissais mon serment, et si je méprisais le don de son cœur.

CHAPITRE XV.

D'un incident qui fournit à Alphonse la preuve des dangers que pouvait attirer sur sa tête la disposition jalouse de Dagana.

J'ai déjà dit que la chambre que j'occupais était située au-dessus du caveau mystérieux dans lequel les cérémonies diaboliques de notre mariage avaient été célébrées : cette proximité me permettait souvent d'entendre un bruit de trompette et de chaînes qui m'annonçait que Dagana continuait, malgré mes reproches et mes prières, à se livrer à ces détestables évocations. Malgré moi, je sentais mon esprit gagné par des idées propres à troubler mon repos; ce bruit qui frappait mes oreilles, au milieu des ténèbres, me faisait frissonner en dépit de tous les efforts de ma raison.

Un soir, je fus réveillé par un bruit d'un autre genre; c'était celui que font les pas d'une

personne qui marche avec précaution. Quelques minutes après, le même bruit recommença. Ce qui me paraissait inexplicable, c'est qu'il se faisait entendre derrière une muraille qui servait de clôture au pavillon, et dans laquelle il n'y avait d'autre porte que celle d'une armoire. Les plus étranges pensées se pressaient dans mon cerveau, j'étais honteux du trouble que j'éprouvais; mais je n'étais pas maître du mouvement désordonné de mon imagination, qui se remplissait de chimères; l'idée d'un pouvoir occulte s'emparait de moi; après avoir raillé si vivement Dagana pour sa foi dans les mystères de la nécromancie, je devenais, par mes craintes involontaires, un croyant dans l'existence des esprits; aussi, quand je vis, aux lueurs argentées de la lune qui donnait dans ma chambre, la tenture en soie cramoisie qui garnissait le lambris, s'agiter et faire mouvoir dans ses plis la lumière et les ombres, je m'attendis avec une véritable anxiété à quelque apparition surnaturelle; en-

fin, une porte masquée par la draperie s'ouvrit en effet, le rideau se leva, et un être que je pris vraiment pour un esprit devenu visible, fit quelques pas dans la chambre. Bientôt je crus l'entendre ouvrir une armoire placée à gauche de mon lit.

Tout ce que le trouble auquel j'étais en proie me permit de remarquer, c'est que son visage, aussi noir que la fumée de l'enfer, était environné d'une sorte d'auréole couleur de feu. Je ne pus rien voir de plus; un nuage se répandait sur mes yeux, tandis qu'une sueur froide coulait de mon front, et qu'un tremblement convulsif agitait mes membres. Cependant quelques minutes me suffirent pour rappeler mon courage. Je cours vers cet être inconnu qui, d'abord immobile, se retourne comme pour s'enfuir; je le saisis par le voile rouge qui couronnait son front, et me penchant pour la regarder, je reconnais Felima, la jeune négresse attachée au service de Dagana.

« Laissez-moi, je vous en conjure, me dit-elle à voix basse, laissez-moi sortir. »

« Non pas avant que vous m'ayez dit ce que vous êtes venue faire ici, » lui répondis-je.

Elle se débattait pour m'échapper; en ce moment Dagana paraît. Elle s'était enveloppée à la hâte d'une pelisse de soie noire; ses cheveux roulaient en désordre sur ses épaules; d'une main elle tenait une lampe, de l'autre un poignard. Ses yeux étincelaient, la colère comprimait ses lèvres étroitement collées l'une contre l'autre.

« Malheureuse, que fais-tu ici? » s'écrie-t-elle en saisissant la négresse par sa chevelure, et en lui appuyant la pointe de son poignard sur le cœur.

Saisi de surprise et d'horreur, je prends le bras de la fille de M. Desprez, et cherche à détourner l'arme homicide.

« Ne lui faites pas de mal, lui dis-je; elle va nous expliquer son apparition dans cette chambre. »

« Est-ce pour vous qu'elle y venait ? » répond la fille du désert, en me jetant un regard où le soupçon et la jalousie se peignaient en traits de flamme. Il est certain que la présence d'une jeune fille de dix-huit ans, dans ma chambre, à cette heure de la nuit, ne pouvait être que fort suspecte. Pour moi, je dédaigne de répondre; mais, en ce moment, une boîte s'échappe des mains de la négresse, et le couvercle s'étant ouvert, les pièces d'un magnifique écrin en pierres précieuses se répandent sur le plancher.

Le véritable objet de la visite de Felima dans le boudoir où elle ignorait que je fusse logé, s'expliquait suffisamment à nos yeux. Elle venait y commettre un vol; sachant que les bijoux de la maison étaient placés dans une armoire dont elle avait dérobé la clef, elle était montée par un escalier secret dont je ne connaissais pas l'existence, et qui menait du caveau souterrain au boudoir que j'habitais. La figure de Dagana rayonnait de joie. Elle s'était crue

trahie. Felima ne se tira pas trop mal de ce mauvais pas : elle exploita la crédulité superstitieuse de sa maîtresse.

« Je rêvais, dit-elle, que madame m'avait donné l'ordre de venir prendre ses bijoux, et de les lui apporter *en bas*, pour qu'elle s'en parât devant le maître. Il m'a semblé que j'étais conduite par quelqu'un qui m'avait pris la main, et me forçait à monter les degrés du petit escalier : je ne me suis éveillée qu'au moment où monsieur a porté la main sur mon turban. »

Dagana ajouta foi à ce grossier mensonge, et, malgré tout ce que je pus lui dire le lendemain, elle s'obstina à garder Felima à son service.

J'appris, dans les conversations auxquelles donna lieu cet incident, qu'elle avait été instruite dans les mystères de la sorcellerie par un vieil Égyptien qui demeurait au Sénégal tandis qu'elle y faisait son éducation; et que depuis qu'elle était à Paris, une femme arabe, à laquelle celui-ci l'avait adressée, lui avait procuré, au poids

de l'or, tous les objets nécessaires aux pratiques de ce culte abominable. Son père, qui ne venait jamais dans le pavillon, avait la faiblesse ou l'insouciance de ne pas chercher à pénétrer l'objet de ses occupations dans ce réduit solitaire.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

La police fait une perquisition dans le caveau mystérieux de Dagana. De l'adresse avec laquelle Alphonse fait prendre le change au commissaire sur la destination de ce lieu souterrain.

Pour charmer l'ennui qui venait trop souvent m'assiéger, durant une réclusion qui durait déjà depuis quinze jours, je proposai à Dagana de recommencer son portrait. On pense bien que les séances ne me manquaient pas; c'était peut-être la première fois que je trouvais quelque plaisir à tenir le pinceau. Le vif besoin de sortir de mon oisiveté, une certaine satisfaction que j'éprouvais à retracer ce sentiment brûlant dont j'étais l'objet, et qui ajoutait des grâces inexprimables à la physionomie

de Dagana ; la coquetterie piquante et naïve qu'elle mettait à faire passer toute son ame dans ses yeux ; cette pensée, pleine de secrets infinis, que l'amour m'apprenait à lire dans ses regards ; les mouvements involontaires qui, de temps en temps, étendaient ou resserraient la courbure charmante de ses lèvres, et lui attiraient ma réprimande, nos entretiens remplis d'abandon et de gaieté ; nos projets de voyage, lorsqu'un jour Dagana serait maîtresse de sa fortune ; la liberté dont nous jouissions dans ce pavillon, en l'absence de son père : tout contribuait à donner un attrait particulier à l'occupation que j'avais choisie. Le portrait fut achevé en trois semaines : je n'avais cessé de le perfectionner à loisir ; c'était vraiment un assez bon ouvrage. On va voir de quelle utilité il fut pour nous.

Un soir, nous fûmes réveillés par de grands coups de marteau frappés à la porte du jardin. Étonnés, nous envoyons Felima, non pour ouvrir, mais pour s'assurer de la cause de ce bruit extraordinaire. La négresse revient bientôt avec l'air effrayé, et nous apprend qu'il se

trouve à la porte un assez grand nombre d'hommes qui frappent en criant : « Ouvrez, au nom de la loi ! »

« C'est toi qu'on cherche, s'écrie Dagana, cache-toi dans cette armoire : » et elle m'indiquait, en disant ces mots, une porte recouverte d'un rideau vert, placée dans sa chambre.

« J'aurai toujours le temps de m'y placer, répondis-je ; mais je veux savoir le motif qui les amène. »

Felima fut chargée d'aller ouvrir la porte : Dagana, prenant un air de fermeté qui annonçait l'énergie de son caractère, descendit dans le jardin, et, debout dans l'attitude d'une sultane qui passe en revue son armée, elle attendit les officiers de police.

Ceux-ci arrivèrent, et le commissaire, leur chef, s'adressant à Dagana, que Felima leur montra comme étant la maîtresse de la maison, lui apprit que des voisins avaient dénoncé à la préfecture de police le pavillon qu'elle habitait, comme un lieu d'où l'on entendait, la nuit, des bruits si étranges, que le devoir de l'autorité

était d'y faire une perquisition. En conséquence, le préfet de police avait lancé un mandat de perquisition qu'ils venaient exécuter.

En entendant ces paroles, je reconnus que l'objet de leur visite m'était tout à fait étranger : je me hâtai de descendre pour protéger, en cas de besoin, la pauvre Dagana, qui eût été exposée à un grand danger, si nous eussions encore vécu dans le temps où l'on recherchait les sorcières pour les brûler vives.

Le commissaire m'ayant demandé qui j'étais, je répondis que j'étais un ami de M. Desprez, père de cette jeune personne, et alors absent, et que je croyais de mon devoir de le suppléer, pour leur donner toutes les explications qu'ils pouvaient désirer. Le commissaire me répondit par un léger salut, en signe d'assentiment, et donna le signal de la perquisition. Les renseignements qu'ils avaient reçus, sur la position du caveau d'où sortaient les bruits nocturnes, étaient si précis et si exacts, qu'ils allèrent droit à la voûte sous laquelle se trouvait l'escalier qui conduisait à l'antre des sortiléges.

Je vis Dagana pâlir au moment où les officiers de police prirent le chemin de sa grotte mystérieuse. Je me trouvai partagé entre deux sentiments : le premier était un secret désir que l'autorité fît main basse sur tous les objets qui composaient l'ameublement de la chambre infernale ; et, en mettant la Mauresse dans l'impossibilité de continuer ses criminelles pratiques, lui fît perdre, pour le reste de ses jours, l'habitude de se donner . . . . au diable : le second était une compassion involontaire pour le trouble auquel je la voyais livrée, et une crainte, assez bien fondée d'ailleurs, que la découverte de la police ne fît éclat, et ne la livrât à la malignité publique comme un objet de curiosité et de raillerie. Ce dernier sentiment prévalut sur le premier : je résolus donc de faire tous mes efforts pour donner le change aux idées de l'autorité sur la destination de la cave employée aux évocations.

Je pris un chandelier dans lequel se trouvait une bougie allumée, et je descendis avec les officiers de police dans ce lieu souterrain. Rien

ne peut être plus plaisant que l'air d'étonnement et d'indécision qui se peignit sur leurs figures en entrant dans la salle mystérieuse; le commissaire avait mis ses lunettes, et tiré d'un vieux portefeuille en cuir noir une feuille de papier, une plume et un encrier pour dresser son procès-verbal. C'était un petit homme gros et trapu, couvert d'un habit noir rapé que le temps et la brosse avaient rendu luisant jusqu'à la corde; il avait un gilet, une culotte et des bas de soie de la même couleur; il portait une perruque noire comme l'ébène, qui, attifée avec une sorte de coquetterie, et jurant avec ses sourcils blonds grisonnants, lui donnait l'air le plus grotesquement rébarbatif qu'on puisse imaginer. Il s'avançait dans la grotte en tenant son portefeuille de cuir roulé sous son bras, son chapeau, son papier, son encrier dans la main gauche, et sa plume dans la droite.

« Qu'est-ce que ceci? » dit-il en se tournant vers les trois escogriffes qui l'accompagnaient et qui promenaient comme lui un œil hébêté

sur les objets qui garnissaient les murs de la salle, et qu'il voyait confusément aux lueurs des deux bougies que l'un d'eux et moi nous élevions aussi haut que possible pour rendre ces objets plus visibles.

« Il n'y a rien qui annonce ici qu'on fasse de la fausse monnaie, » répondit l'un des acolytes du commissaire : la démarche chancelante et les regards mal assurés de celui qui parlait prouvaient qu'il n'était pas dans toutes les conditions de sobriété requises pour faire du pied et de l'œil une bonne perquisition.

Les mots qui venaient de lui échapper me révélèrent la nature de la dénonciation dirigée contre la fille de M. Desprez par les voisins qui avaient voulu assigner une cause au bruit nocturne qu'ils entendaient.

« De la fausse monnaie! m'écriai-je en partant d'un éclat de rire multiplié par les échos du souterrain, on n'en fabrique pas ici; si tel est l'objet du mandat dont vous êtes porteurs, votre procès-verbal ne sera pas long, et je vous garantis, Messieurs, que vous pouvez, en toute

sûreté, aller vous mettre à table ou au lit, selon vos convenances ; » et en parlant ainsi je regardai tour à tour l'inspecteur à la face rubiconde et l'un de ses compagnons qui bâillait de manière à se rompre les muscles de la mâchoire.

« Apprenez-nous, au moins, ce que l'on fait habituellement dans ce lieu-ci, » reprit le commissaire en se tournant vers moi et en ôtant ses lunettes par politesse.

« Comment, vous ne voyez pas, lui répondis-je, que cette salle est un cabinet d'histoire naturelle, où M. Desprez se livre à des expériences de physique? Regardez ces bocaux remplis d'esprit de vin, ces squelettes d'animaux, ces peaux desséchées. »

« Mais quelle est la destination de cette chaîne scellée dans le sol ? » reprit le petit commissaire en attachant sur moi un regard pénétrant.

« Cette chaîne... » répondis-je en traînant les mots pour me donner le temps de trouver une solution à la difficulté.

« Oui. Hé bien ! à quoi sert-elle ? » répondit-il

en frappant du pied pendant qu'il m'arrachait des mains le flambeau que je tenais, pour la considérer de plus près.

« Parbleu ! repris-je en riant de nouveau, n'avez-vous jamais étudié la physique? Ces anneaux de fer servent à des expériences sur l'électricité. »

« Sans doute, dit alors l'inspecteur qui n'avait pas suivi le régime de Pythagore, et qui, sous prétexte d'examiner la chaîne, l'avait saisie pour s'empêcher de tomber : je connais cela, c'est la chaîne électrique. » Et ses deux autres compagnons de répéter d'un air capable et un peu ironique à l'égard de leur supérieur qu'ils semblaient inculper d'ignorance : « C'est la chaîne électrique. »

« A la bonne heure, dit le commissaire en se mordant les lèvres, je vois que nous n'avons rien à faire ici; mais j'espère que monsieur voudra bien nous accompagner chez M. le préfet de police pour achever de donner sur cette affaire tous les éclaircissements désirables et se

rendre personnellement caution de l'innocence des habitants de cette maison. »

Une semblable invitation me causa un trouble extrême que je parvins à dissimuler en feignant d'être pris d'un accès de toux. Je comprenais aussitôt à quels dangers j'allais m'exposer en me rendant à la préfecture d'où un mandat d'arrestation avait été lancé contre moi. J'essayai de tromper l'ennemi par une savante manœuvre.

« Il est déjà tard, monsieur, et j'ai encore une pressante affaire à terminer avant de prendre du repos ; permettez-moi de ne me rendre chez M. le préfet de police que demain matin. »

« A votre gré, monsieur, répondit l'officier de paix ; mais dans ce cas je vais être obligé d'emmener la jeune dame à qui appartient ce pavillon, et c'était dans le but de lui épargner ce désagrément que je vous adressais une telle proposition. »

Je voulus en vain le convaincre qu'il n'était besoin de faire comparaître ce soir même au-

cun de nous deux devant le préfet de police, et qu'il serait toujours facile de nous retrouver, attendu que nous n'avions pas de motif pour nous cacher; il m'opposa les règles inflexibles de l'administration; et je me déterminai à l'accompagner à la préfecture, à mes risques et périls, en me confiant à mon bon génie, ou plutôt à mon adresse et à ma présence d'esprit.

Nous remontâmes du souterrain; je demandai à ces messieurs la permission de donner quelques explications à mademoiselle Desprez; ils y consentirent et se promenèrent en m'attendant dans l'une des allées du jardin. J'allai raconter en peu de mots à Dagana, qui était plus morte que vive, tout ce qui s'était passé; elle me remercia d'abord de la manière la plus vive et la plus tendre de l'habileté avec laquelle je l'avais tirée de ce mauvais pas, et elle rit de bon cœur de la sottise des officiers de police; mais lorsqu'elle apprit que j'étais forcé de les accompagner devant le premier magistrat, je vis tout son amour pour moi se déclarer dans les alarmes qu'elle fit paraître pour ma sûreté.

« Tu seras arrêté, me dit-elle, je n'accepte pas ton sacrifice, j'irai moi-même ; » et elle ordonna à Felima, d'un air résolu, de lui apporter son chapeau et son schall. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés que je parvins à la faire changer de détermination ; je lui représentai les conséquences que pourrait avoir pour notre liaison cette démarche qui ne manquerait pas d'arriver à la connaissance de son père ; j'insistai sur le tort que la publicité donnée à sa comparution devant le préfet de police ferait à sa réputation, et je calmai une partie des craintes qui l'agitaient à mon égard, en l'assurant que j'allais donner un faux nom et une fausse adresse au magistrat qui m'interrogerait, et que personne ne connaissant mon visage à la préfecture de police, on ne pourrait découvrir, dans le court espace de temps que j'avais à y passer, que j'étais le même homme qui avait été mis en état d'arrestation comme prévenu d'avoir publié une brochure contre l'empereur.

La seule considération qui fut assez puis-

sante aux yeux de Dagana pour la détourner de se rendre elle-même à la préfecture, fut celle que j'avais tirée de l'obstacle que son père, informé de ce qui s'était passé, pourrait mettre plus tard aux relations que nous avions ensemble.

« Quant à ce que tu appelles dans ce pays la réputation, me dit-elle, tu connais le mépris que j'ai pour vos préjugés ; je mets la vertu dans la fidélité à mes attachements; la violation des serments faits à l'objet aimé, voilà quel est à mes yeux le seul crime sur la terre. J'abhorre l'hypocrisie, je dédaigne l'opinion de ceux qui me sont inconnus, et je ne subirai jamais la servitude que m'imposerait la sotte crainte de faire parler de moi une multitude d'indifférents dont la bouche ne sait que médire, parce que leur cœur est incapable d'aimer; mais je cède à la crainte du plus grand des malheurs, je veux dire de celui de te perdre. Pars donc et souviens-toi, en veillant à ta propre sûreté, que notre union, plus forte que la porte de fer des ca-

chots, est placée sous la garde des puissances supérieures à l'homme. »

CHAPITRE II.

Comment Alphonse fut puni d'avoir pris le nom d'un autre, par un emprisonnement à Sainte-Pélagie.

Je me gardai bien de relever cette dernière phrase qui ne sonnait pas agréablement à mes oreilles, et après lui avoir répété toutes les assurances qui pouvaient la tranquilliser, j'allai retouver ces messieurs et leur annonçai que j'étais prêt à les suivre. Nous montâmes dans le fiacre qui les avait amenés ; et le trajet fut égayé pour moi par le récit que me fit de quelques-unes de ses aventures celui de mes compagnons qui avait fait de copieuses libations au dieu des voleurs et de ceux qui les arrêtent. Les autres s'endormirent au premier coup de fouet donné par le cocher en guenilles à ses deux rosses, et leurs têtes allaient en s'entrechoquant les unes contres les autres aux moindres se-

cousses du fiacre, à peu près comme font les boules habilement poussées sur un tapis de billard.

« Tel que vous me voyez, me disait mon homme, que tenaient éveillé les vapeurs du vin, je n'ai pas toujours fait le métier du chat; j'ai aussi fait celui de la souris. Il y a, je vous assure, quelque chose qui attache l'homme à cet épouvantable état de guerre avec la société et les lois, dans lequel j'ai trop long-temps vécu moi-même: rien ne vous fouette le sang dans les veines comme une perpétuelle alternative entre la crainte d'être découvert, et le plaisir de tromper la vigilance des limiers. On se lève chaque jour sans savoir comment on dînera; l'esprit est toujours actif, et chaque morceau de pain est un butin conquis par l'adresse sur la crédulité, par l'intelligence sur la sottise, par le courage à jeun sur la stupidité engraissée. Les banquiers, les agents de change et les procureurs sont des hypocrites et des lâches: ils mettent la loi de complicité avec eux, mais le voleur de profession combat plus har-

diment, et si ses succès sont moins fructueux, il a le mérite de l'intrépidité et de la franchise. »

« Comment! lui dis-je, en l'interrompant, en faisant un si bel éloge de la profession de voleur, vous me laisseriez croire que vous regrettez de l'avoir quittée. »

Mon interlocuteur balbutia quelques mots que je n'entendis pas, mais qui me firent juger que ma question l'avait embarrassé. Je suis certain que si j'eusse pu examiner sa figure, j'aurais vu la honte ajouter au vermillon qui la colorait déjà, ce qui toutefois était difficile. Il reprit bientôt en ces termes :

« Après le plaisir de faire courir la police après soi, il n'en est pas de plus grand que d'être dans les rangs des chasseurs : notre vie est encore occupée; c'est toujours une lutte, avec moins de courage, d'adresse et de danger, mais enfin on n'a pas le temps de s'endormir, le sang court encore dans les veines; on joue une partie contre de fins joueurs, et il y a une certaine gloire à la gagner. Je ris quelquefois, comme un bienheureux, des bons tours dont je suis

chargé de découvrir les auteurs, et je vois jouer une comédie qui recommence chaque jour avec des scènes toujours nouvelles et toujours divertissantes; il est impossible à un agent de police de s'ennuyer. »

Ici je l'interrompis de nouveau pour lui demander par quelles circonstances il était passé d'une profession à l'autre.

« Je me suis converti, répondit-il, et le le ciel, comme vous allez le voir, a eu pitié de mon âme.

« Je suis fils d'un boucher de Melun; élevé dans un assez bon collége où je reçus assez d'éducation pour mépriser l'état de mon père, j'en sortis trop ignorant pour être bon à une profession libérale. Dans ce milieu, ayant trop d'esprit et trop de paresse, je tombai dans une mauvaise compagnie où je brillai par mon demi-savoir. Je contractai le goût de la dépense, et peu à peu l'instruction que j'avais reçue me fut un piége dangereux; je me servis de mon esprit pour duper ceux qui étaient plus sots ou plus probes que moi; n'ayant pas voulu

vivre du travail de mes mains, je dus ma subsistance à leur coupable adresse.

« J'avais dérobé un jour le portefeuille d'un monsieur à côté duquel je me trouvais au théâtre; quand je fus rentré chez moi et que je vins à l'ouvrir, j'y trouvai, au lieu de billets de banque, un papier contenant des maximes de morale, que cet excellent homme avait sans doute extraites de quelques livres ou composées lui-même, pour son édification particulière. Cette lecture me toucha; je versai un torrent de larmes, et me promis de revenir en droit chemin. Puis, le nombre de ceux qui travaillaient dans la même profession que moi se multipliait tellement que la concurrence diminuait les profits. Je compris que les bénéfices des agents chargés de nous poursuivre devaient augmenter en proportion, parce qu'on leur abandonne une prime sur la valeur des objets retrouvés. Mon repentir et mon intérêt me décidèrent à passer dans le camp ennemi: j'y fus reçu avec acclamations; au reste, c'était le seul métier honnête auquel je fusse propre, et qui

me restât ouvert. La découverte de ce que j'avais été m'aurait fait rejeter, avec horreur, du sein de toute classe honnête de la société; un voleur qui a des remords n'a d'autres ressources que de se pendre ou de s'enrôler dans la police. Maintenant que nous sommes chargés, indépendamment de nos attributions ordinaires, d'une surveillance politique, il n'y a pas de quoi se plaindre du métier. Nous avons à la fois les royalistes et les jacobins à traquer : c'est de la besogne de plus, mais les gratifications pleuvent. Par exemple, je suis sûr d'en obtenir une si je peux mettre la main sur un poète séditieux, vendu à la Russie, qui vient de composer une pièce de vers contre l'expédition dans le nord . . . . »

Je me sentis vivement intéressé par ces derniers mots.

« Comment le nommez-vous ? repris-je; je connais beaucoup de gens de lettres, et je pourrais vous mettre sur la voie? »

« Alphonse Doria, si mon souvenir est fidèle, répondit-il; au surplus, nous voici arrivés à la

préfecture de police, nous allons voir clair, et je pourrai vous montrer son signalement dans le bureau des interrogatoires. »

C'était ce dont je ne me souciais guère, comme on peut bien le penser. Je l'assurai avec empressement que je ne connaissais aucun poète de ce nom. Le fiacre s'était arrêté devant cet hôtel redoutable contre les portes duquel l'innocence ne prévaut pas toujours. Mes autres compagnons s'étaient réveillés : nous descendîmes ; je voulus voir quelle heure il était ; mais quand je mis la main à mon gousset, je sentis qu'il était vide : ma montre avait disparu. Je soupçonnais l'agent de police, voleur converti, de s'être souvenu de son ancien métier à force d'en parler ; mais je dissimulai mes conjectures. Je fus conduit, avec de grandes marques d'égards et de politesse, devant un chef de bureau, vieillard de petite taille, ayant une figure sèche et maigre, coiffé d'un bonnet de nuit en soie noire, portant des besicles, et assis ou plutôt blotti dans un large fauteuil à grandes oreilles, où il pouvait dormir

sans danger de tomber à droite et à gauche. Il reçut ma déposition sans desserrer les dents, et me congédia d'un geste, en me montrant la porte.

Je m'étais déjà élancé dans le corridor, empressé que j'étais de gagner le seuil de la préfecture, lorsque j'entendis une voix de Stentor crier sur mes traces : « Monsieur ! monsieur ! » Je m'arrêtai ; et aussitôt je fus rejoint par un homme, vêtu de gris, portant une espèce d'uniforme demi-militaire, demi-civil, lequel me pria poliment de retourner sur mes pas, parce que l'on avait encore quelque chose à me dire. Je sentis mes genoux fléchir ; je ne doutai point que l'on eût découvert mon vrai nom, et toutes les horreurs de la captivité se présentèrent à mon imagination. Cependant je fis bonne contenance, et je revins au bureau que je venais de quitter.

Dès que nous y fûmes rentrés, cet homme tira un papier de sa poche, le déplia, et me dit, en s'approchant d'une lumière : « Pardon, monsieur, de la peine que je vais vous causer ;

mais je suis garde du commerce et je suis chargé de vous appréhender au corps partout où je vous trouverai. Voici un jugement du tribunal de commerce, rendu contre vous; veuillez en prendre connaissance » et il m'invitait du doigt à lire le chiffon qu'il me présentait tout en ayant soin d'en retenir fortement l'un des coins entre son pouce et son index, de peur, sans doute, qu'il ne me prît envie de le déchirer. Je jetai un coup d'œil sur cet arrêt et je reconnus qu'il était porté contre Jean-Paul-Guérin Estève, peintre, demeurant rue de Bourgogne, n° 7, qui avait souscrit une lettre de change de 5,008 fr. au profit d'un nommé Bernard, et qui n'avait pas fait honneur à son engagement. Je compris le malentendu commis à mon égard, mais j'y avais donné lieu. Il n'y avait plus moyen pour moi de me soustraire aux conséquences.

Lorsque le commis préposé aux interrogatoires m'avait demandé mes noms, j'avais décliné ceux de mon ancien maître; ils étaient les premiers qui se fussent présentés à mon esprit :

ils m'avaient offert l'avantage de s'appliquer à un être vivant. Maintenant, pouvais-je déclarer que ma première déposition était fausse? N'était-ce pas m'exposer à ne plus inspirer aucune confiance dans celle qu'il me plairait de faire ensuite, et à être retenu jusqu'à ce que l'on eût découvert mon vrai nom? Je m'abstins donc de faire aucune résistance et je me bornai à demander la permission d'écrire quelques lignes à une personne de ma connaissance pour l'informer de ce qui m'arrivait. Cette faveur me fut accordée avec empressement. Je traçai à la hâte un billet adressé à Dagana, et sans entrer dans aucun détail, dans la crainte que ma lettre ne fût décahetée, je la prévins que j'allais être mis sous les verroux à Sainte-Péagie, prison dont je lui donnai l'adresse. Je cachetai ce message et le remis à un commissionnaire que l'on avait fait appeler d'après ma demande.

Comme M. Desprez était alors à Bordeaux, je ne craignais pas que ce billet pût compromettre Dagana; il était, d'ailleurs, conçu en termes tellement vagues qu'il ne pouvait lui nuire en

rien, s'il était ouvert. Cela fait, je dis au garde du commerce que j'étais prêt à le suivre.

Sous la direction de ce nouveau guide, je montai à mes frais dans une voiture qui me transfera promptement à Sainte-Pélagie; là, je fus installé, sous le nom de M. Estève, dans une chambre assez propre où je trouvai une commode, une table, deux chaises et un petit poële. Le garde du commerce qui m'y introduisit, accompagné de l'agent de la maison, examina, avec beaucoup de sollicitude, si je ne manquais de rien; il recommanda son prisonnier dans les termes les plus généreux à celui qui allait être mon gardien, et prit congé de moi avec autant de politesse que s'il m'eût quitté après m'avoir rendu visite dans ma propre maison.

Mon hôte me demanda si j'étais dans l'intention de prendre quelque rafraîchissement avant de me coucher, et il voulut mettre sous mes yeux la carte du menu de la maison. Je lui répondis que je n'attendais de sa complaisance qu'un peu de lumière; il déposa sur ma table un flambeau de cuivre, où brûlait

un reste de chandelle, me souhaita le bonsoir, et m'enferma en faisant crier plusieurs fois sa clé dans l'énorme serrure.

Me trouvant seul, je pus m'abandonner à toutes mes réflexions. Je commençai à me promener dans ma chambre et à repasser dans mon souvenir les évènements de ma vie depuis que j'étais entré dans le monde. Le tableau qui s'offrit à ma pensée fut loin de me satisfaire. J'avais abandonné la culture de l'art dans lequel j'aurais pu obtenir des succès. Je n'exerçais encore aucune profession déterminée; aucun moyen fixe de pourvoir à mon existence ne m'était assuré. J'étais en butte aux poursuites du gouvernement et sous le poids d'une accusation d'offense à la personne du souverain.

J'avais eu le malheur d'inspirer une violente passion à une jeune fille : je n'avais pas, il est vrai, causé son déshonneur malgré les occasions qui s'étaient multipliées; mais ce qui m'avait sauvé était justement ce qui donnait un caractère si répréhensible à mes re-

lations avec Dagana : savoir le malheureux penchant de cette Africaine pour la magie, son prétendu commerce avec les esprits infernaux, et les horribles serments par lesquels elle croyait m'avoir enchaîné. Je ne savais plus comment rompre des liens qui répugnaient si fort à ma conscience; je ne pouvais pas me dissimuler, que bien que je n'eusse aucun véritable amour pour Dagana, j'étais encore flatté et intéressé par l'empire sans bornes que j'exerçais sur son cœur, et que la résolution que les conseils de la vertu et l'intérêt de mon avenir m'engageaient à prendre, était combattue en moi par je ne sais quel charme un peu déréglé que je trouvais dans la société de Dagana, par la reconnaissance que ne pouvaient manquer de me faire éprouver sa tendresse et son dévouement, par la répugnance que me causait l'adoption d'un parti qui la plongerait dans le désespoir; et en outre, faut-il l'avouer? par une secrète terreur que jetait dans mon ame le souvenir des menaces qu'elle m'a-

vait faites, si jamais je la trahissais, et par l'idée des violents desseins auxquels pourrait se porter une créature si passionnée et imbue de criminelles superstitions.

En proie à une extrême agitation, je parcourais par la réflexion tous les partis qu'il m'était possible de prendre, sans pouvoir m'arrêter à aucun. Celui auquel je revenais sans cesse eût consisté à m'engager dans quelque régiment de cavalerie, et à partir avec l'armée impériale pour cette expédition de Russie contre laquelle j'étais prévenu bien à tort d'avoir composé un poëme séditieux ; mais d'abord il fallait trouver le moyen de faire reconnaître mon innocence et commencer surtout par sortir de Sainte-Pélagie.

Je me repentais alors d'avoir écrit à la fille de M. Desprez, et d'avoir eu recours à l'intervention de son attachement pour sortir de prison. Je me reprochais de ne pas avoir informé mon père de ma détention : aussi je résolus de lui en écrire dès le lendemain matin. D'après le cours des idées qui se pressaient en ce moment dans

mon esprit, je ne voulais plus avoir aucune obligation à Dagana. J'étais résolu à dénouer peu à peu les nœuds qui nous unissaient, à la préparer d'abord à une séparation que je lui représenterais comme ne devant pas être de longue durée, et à mettre entre nous deux une distance qui rendant, pendant plusieurs années, notre réunion impossible, la contraignît à m'oublier. Après avoir pris cette détermination, je me couchai, et je ne tardai pas à m'endormir du sommeil dû à l'innocence.

CHAPITRE III.

De la manière dont Alphonse sortit de prison, et comment M. Estève lui remboursa une lettre de change qu'Alphonse avait payée pour lui.

Je fus réveillé de grand matin par mon gardien, qui me salua par ces mots agréables :

« Levez-vous, Monsieur, vous êtes libre ; je vois que vous avez des amis prompts à vous obliger. »

En parlant ainsi, il me remit une lettre ; je

reconnus aussitôt l'écriture de Dagana, je l'ouvris, et n'y trouvai que ce peu de mots :

« Viens, cher époux, tout est arrangé; combien je suis heureuse! »

Je m'habillai en diligence, et après avoir donné quelque argent à mon gardien comme un souvenir de mon passage dans sa maison, je sortis lestement, et courus chez Dagana. Quand je parus devant elle, l'émotion ferma ses lèvres pendant quelques minutes; je vis des larmes briller dans ses yeux; sa main tremblante pressa la mienne. Les marques d'un attachement si vrai et si profond m'attendrirent à mon tour; et la résolution que j'avais formée la veille, fut comme si elle n'était pas; mon front se courbait, rattaché sous le joug. Dagana, prévoyant le scrupule qui pouvait effaroucher ma délicatesse par suite du paiement qu'elle avait effectué dans l'intérêt de ma liberté, me dit :

« Instruite de la cause de ta détention, j'ai envoyé à mon père mon portrait que tu viens de faire : il en a été si content qu'il m'a envoyé

250 louis pour le peintre ; ta rançon en a exigé 200; c'est 50 dont je te suis encore redevable ; » et elle me força à accepter cette somme renfermée dans une bourse tissue de soie et d'or, ouvrage de ses mains.

Je conçus l'espérance de l'employer utilement pour faire reconnaître mon innocence au ministère de la police où je savais que l'on pouvait obtenir justice, pourvu qu'on la payât.

M'étant hasardé à sortir du pavillon, quelques jours après ce qui m'était arrivé à Sainte-Pélagie, je rencontrai celui dont j'avais été obligé de payer les dettes, pour avoir eu la malheureuse idée d'emprunter son nom. Il vint à moi d'un air riant, et après s'être enquis de mes nouvelles, m'apprit qu'une main inconnue avait remboursé pour lui un créancier qui le tourmentait fort, et aux poursuites duquel il n'avait pu échapper qu'en couchant un mois de suite hors de son domicile.

« C'est, sans doute, ajouta-t-il, quelque belle dame, enthousiaste des arts, qui aura voulu me donner ce témoignage délicat de son admiration

pour mes ouvrages. Je crois même deviner.... » Il suspendit sa phrase en pirouettant sur le talon de sa botte, et en se frappant la cuisse avec la cravache qu'il tenait à la main.

« Épargnez-vous la peine de chercher, lui dis-je, après m'être amusé quelque temps de sa fatuité : je vais vous dire le nom de la personne en question. »

« Bah ! s'écria-t-il de l'air le plus étonné du monde : vous la connaissez ? »

« Oui, répondis-je, et cette personne est votre serviteur. »

M. Estève resta muet d'étonnement ; je lui expliquai alors en détail mon aventure à Sainte-Pélagie, en omettant ce qui regardait la part qu'y avait prise Dagana. M. Estève fut pris d'un rire si fou qu'il fut obligé de s'appuyer sur une borne voisine, et que les petits polissons du voisinage, suspendant leurs jeux, s'amassèrent autour de lui.

« Voilà un tour charmant, s'écria-t-il, vraiment digne de deux grands artistes ! le récit en divertira mes amis pendant une semaine.

Pourquoi avez-vous quitté le pinceau, ingrat que vous êtes? Vous voyez bien que vous avez dû votre délivrance à un portrait. L'art est le grand libérateur, le consolateur divin, la joie, la lumière, la fortune, le plaisir et la gloire. Mais, à propos, c'est à lui de me fournir les moyens de m'acquitter envers vous : je ne puis vous rembourser en vil métal, mais je viens de finir un délicieux tableau; c'est une Judith tenant la tête d'Holopherne. Flore, la charmante danseuse de l'Opéra, a posé devant moi pour le personnage de la veuve de Béthulie; vous ne savez pas combien elle est belle et farouche. Mon portrait lui a valu une telle réputation qu'elle m'a envoyé hier un déjeuner en porcelaine de Sèvres, en reconnaissance du grand nombre d'admirateurs que lui a valu mon tableau. »

Je ne voulais pas accepter le présent que M. Estève m'offrait et dont le mauvais état de ses affaires devait lui rendre la possession nécessaire; mais je vis qu'insister sur mon refus, c'était offenser en lui ce sentiment d'orgueil et

de délicatesse, qui est si chatouilleux chez les artistes.

Avant de me quitter, il voulut savoir ce que je faisais en ce moment, et quand je lui eus répondu que j'étais tout-à-fait sans emploi, il me demanda, s'il ne me conviendrait pas d'entrer comme secrétaire chez M. le baron de Saint-Lux, vieillard respectable, qui n'avait ni femmes ni enfants, jouissait d'un assez joli reste d'une belle fortune, et pourrait me garder long-temps auprès de lui avec de bons appointements, si je réussissais à lui plaire.

« C'est un émigré rentré, ajouta-t-il, mais entre nous, je ne le crois pas très-reconnaissant envers le gouvernement actuel qui lui a rouvert les portes de la France ; je ne serais pas même éloigné de croire, me dit-il à l'oreille, qu'il entretient une secrète correspondance avec les frères de Louis XVI. »

J'eus besoin d'un moment de réflexion pour comprendre au juste ce que c'étaient que les frères de Louis XVI. Le souvenir des droits de cette famille au trône de France était alors si

peu familier à l'esprit de la génération de mon âge, que pour nous la dynastie de Napoléon Ier remontait à Charlemagne, et le profond silence que faisait régner le gouvernement absolu de l'empereur sur l'existence des princes de la maison de Bourbon, achevait d'effacer leur image de la mémoire des jeunes gens. Après avoir évoqué mes connaissances historiques à peu près comme s'il se fut agi de Louis-le-Débonnaire ou de Philippe-le-Hardi, je fus amené à faire à M. Estève la confidence des poursuites politiques exercées contre moi.

Mon ancien maître se livra à un nouvel accès de gaieté, en me priant d'excuser cette propension au rire, attendu que rien n'était plus favorable à sa santé. Puis il me dit d'un ton plus sérieux :

« Vous n'avez qu'un moyen de vous tirer d'affaire, c'est d'intéresser en votre faveur la femme du ministre de la police; elle est joueuse, et si vous aviez de quoi lui faire un petit présent, votre innocence serait bientôt écrite en lettres d'or sur le tapis vert. Justement elle

vient de faire une perte considérable chez la comtesse du Loiret, son amie, autre intrigante de haute volée; le moment serait bien choisi, je vous réponds que vous seriez trouvé blanc comme neige. Ah! mon cher ami, tout ce monde-là ne vaut pas celui des artistes; si l'honneur et la générosité se réfugiaient quelque part, croyez-moi, ce serait encore parmi nous. Nous ne payons pas toujours nos dettes, mais nous ne les renions jamais; nous tâchons d'échapper à nos créanciers; mais du moins nous ne les faisons pas mettre en prison. »

Je promis à M. Estève de profiter de ses avis, et je lui déclarai que j'étais prêt à accepter la place qu'il offrait de me procurer, sitôt que je cesserais d'être en butte aux poursuites de la police.

Là-dessus, nous nous séparâmes, et je retournai chez Dagana que j'instruisis de l'entretien que je venais d'avoir; ce qui lui fournit l'occasion de s'emporter, comme à son ordinaire, contre les mœurs des *blancs*, et de flétrir, avec une éloquence pleine de traits passionnés et

d'images pittoresques, la corruption de la société au milieu de laquelle le sort la condamnait à vivre. Elle examina, de concert avec moi, la question de savoir si je devais racheter mon repos et ma liberté, au prix d'une démarche qui encouragerait la bassesse et la cupidité de ceux qui tenaient mon sort entre leurs mains. Elle fut d'avis que ce serait participer en quelque sorte à la perversité des autres, que de la mettre à profit pour obtenir ma délivrance de leurs mains prévaricatrices. Je n'avais pas conçu moins d'horreur que Dagana pour les vices hideux sur lesquels il s'agissait de fonder ma délivrance. J'adhérai avec empressement au conseil que cette noble fille du désert venait de me donner; il fut décidé que je ne tirerais aucun parti de la passion que la femme du ministre de la police avait pour le jeu, et que j'attendrais du temps et de la protection du ciel (qui, pour Dagana, était celle du diable), la cessation des poursuites exercées contre moi.

CHAPITRE IV.

De l'effet que produisit sur Dagana un tableau qui représentait Judith venant de tuer Holopherne.

Cela ne m'empêcha pas d'envoyer chercher le tableau que M. Estève avait désiré mettre en ma possession. Dès qu'il fut arrivé, je profitai du moment où Dagana était absente pour le suspendre dans sa chambre, sur un panneau placé en face de son lit. Il était vraiment fort beau. Le peintre avait donné à la tête de Judith une admirable expression; un saint enthousiasme et l'énergie d'une grande ame brillaient dans ses yeux et dans ses traits; l'éclat de ce visage inspiré était incomparable. La parure de Judith, son voile magnifique, ses cheveux bouclés qui se déroulaient sur ses épaules; sa tunique azurée, son éclatante chaussure, ses bracelets d'or, ses colliers, ses pendants d'oreilles,

tout cela était rendu avec un goût et un art qui produisaient la plus agréable illusion. Judith tenait dans sa main gauche la tête d'Holopherne qui, toute couverte des ombres de la mort, gardait néanmoins l'empreinte des plus honteuses passions, telles que la débauche, l'orgueil, la cruauté, l'oubli de Dieu et le mépris des hommes. Le caractère sombre et terrible de cette tête inanimée, formait un admirable contraste avec la pudeur chaste et fière de Judith, dont le visage semblait devoir un coloris plus vif que de coutume au coup qu'elle venait de frapper. Le sabre d'Holopherne dont elle s'était servie pour lui trancher la tête, était dans sa main droite : le sang paraissait dégoutter de sa lame recourbée. Enfin tout le tableau était saisissant de vérité.

Quand Dagana rentra dans sa chambre, elle jeta un cri de surprise : je m'étais caché dans le boudoir voisin pour jouir de son étonnement; et je vis que l'effet allait au-delà de mon attente. Les sentiments les plus divers se peignaient sur le visage de la Mauresse; elle paraissait hors

d'elle-même, et dévorait avec des yeux avides la peinture, objet de son attention.

Je parus alors ; sitôt qu'elle m'aperçut :

« Alphonse, s'écria-t-elle d'une voix émue, tu viens de me procurer l'un des plus grands plaisirs que j'aie éprouvés de ma vie ; car il n'y a que toi qui aies pu me ménager cette surprise ; dis-moi d'abord le sujet de ce tableau, puis tu m'expliqueras ensuite d'où il vient. »

Je lui racontai en peu de mots l'histoire de Judith telle que je me souvenais de l'avoir lue autrefois dans la Bible. Dagana resta pensive après m'avoir écouté ; puis me lançant un regard dont l'expression était indéfinissable :

« J'avais cru, me répondit-elle, que le peintre avait voulu représenter un noble cœur lâchement trahi en amour et réduit à se venger de ses propres mains ; certainement les yeux de cette femme respirent la passion, et ce qui m'avait si fort attaché à cette image, c'est que je n'ai jamais vu l'amour et la colère si fidèlement réprésentés ; mais d'après ce que tu viens de me

dire, tel n'est pas le sentiment qui fait agir cette Juive que tu nommes Judith. »

« Vous vous trompez, repris-je, elle est bien conduite par l'amour, mais par celui de Dieu et non de l'homme. Vous est-il impossible de concevoir, chère Dagana, un sublime enthousiasme inspiré par la foi et poussé jusqu'au point d'élever l'ame jusqu'à l'héroïsme ? »

Dagana pencha la tête sur son sein ; un éclair de vérité semblait éclairer son intelligence ; elle paraissait oppressée : enfin, comme si elle eût voulu se délivrer d'un combat pénible :

« Tout cela n'est pas l'amour ni ne vaut l'amour, reprit-elle, en tournant de nouveau vers moi ses yeux où se lisait un tendre reproche écrit en traits de flamme : je ne puis parler que de ce que je connais, et je suis bien forcée de juger tout par l'unique sentiment qui remplisse ma vie. Quoi qu'il en soit, tu m'as fait là un inestimable présent : il y a sympathie entre cette femme et moi ; je la devine, et je me sens capable de l'imiter si l'occasion s'en présentait.

Ce tableau sera vraiment une société pour moi. »

Je satisfis ensuite sa curiosité. Le récit de mon entretien avec M. Estève la divertit : cependant l'impression produite sur elle par la vue du tableau était si forte qu'elle ne se livra pas, en m'écoutant, à l'un de ces accès de gaieté enfantine que j'avais souvent l'art de provoquer. Ses yeux ne se détournaient pas de dessus la toile ; elle était à la fois sérieuse et animée, et un poète aurait pu la comparer à un noble coursier qui, las de son oisiveté en de verts pâturages, dresse sa tête avec surprise, et prête une oreille attentive au son lointain du clairon.

Il y avait déjà quelque temps que je n'avais vu mes parents. Ce qui m'avait empêché, jusqu'alors, de me rendre chez eux, était bien moins la crainte d'être arrêté par les agents de police, que l'embarras de répondre à leurs questions sur ce que j'étais devenu depuis que j'avais quitté M. Hector. Résolu

à ne pas leur livrer mon secret, mais en même temps à déguiser la vérité le moins possible, je pris, un matin, le chemin de leur demeure malgré les prières de Dagana qui craignait pour moi les dangers de cette excursion, et qui peut-être aussi redoutait pour elle-même l'effet des conseils qui m'attendaient.

CHAPITRE V.

Alphonse va voir ses parents : peinture d'une scène de famille. La police cesse d'exercer des poursuites contre lui.

J'arrivai chez mon père à l'heure du déjeuner : lui et ma mère étaient assis, selon leur coutume, autour d'une petite table de noyer, bien cirée et bien luisante, que j'avais toujours vue depuis que j'étais au monde. Mon entrée fut signalée par les aboiements de Diane, levrette chérie dans la maison. Ma mère, qui m'aperçut la première, faillit laisser tomber la tasse de café qu'elle portait à ses lèvres, et de-

vint pâle de joie. Je courus l'embrasser; et, pendant que j'étais penché vers elle, elle me pinçait le bout de l'oreille en me disant avec sa voix angélique :

« Qu'est-ce que vous avez fait, petit mauvais sujet, depuis que nous ne vous avons vu ?

« Je me suis caché, repris-je en riant, pour ne pas être logé aux frais de l'État. »

Mon père, qui me permit ensuite de lui toucher la main, me salua d'un air railleur en ôtant sa casquette de drap bleu : « J'ai l'honneur, me dit-il, de souhaiter le bonjour au grand poète révolutionnaire. »

On me fit asseoir : après avoir été obligé de caresser la pauvre Diane qui, en agitant sa queue, appuyait affectueusement ses pattes de devant sur mes genoux et léchait mes mains en signe d'amitié, je pris ma part du modeste déjeuner de l'artiste père de famille. Il fallut en venir au récit embarrassant : je me bornai à dire que j'avais trouvé un asile chez un monsieur pour lequel j'avais fait un portrait de famille, pendant que je travaillais dans

l'atelier de M. Estève, et qui m'avait procuré un logement dans un pavillon écarté situé à l'extrémité de son jardin. On voit que je me tenais bien près de la vérité. Ma mère, qui me regardait attentivement, me demanda le nom de ce monsieur qui n'avait pas craint de s'exposer, en ma faveur, à quelques graves désagréments de la part de l'autorité.

« Permettez, ma mère, lui répondis-je, que je vous taise son nom, à cause d'une solennelle promesse que je lui ai faite et qui n'admettait aucune restriction. Je me suis engagé à ne pas faire connaître, même à ma famille, la personne qui m'a donné asile. Les précautions qu'il était naturel qu'elle prît pour sa propre sûreté expliquent l'obligation qu'elle m'a imposée; et mon père, que je fais juge de la question, reconnaîtra lui-même, j'en suis sûr, que l'honneur, la délicatesse, la reconnaissance, me font une loi de... » Et j'allais continuer cette longue apologie, lorsque ma mère m'interrompit en me disant d'un air qui n'était pas tout à fait celui de la conviction :

« C'est bon, c'est bon; nous n'en demandons pas davantage; il n'était pas nécessaire de tant s'échauffer. »

Alors mon père m'apprit au moment où il versait quelques gouttes d'eau-de-vie dans mon verre à liqueur pour que je les mêlasse à mon café, qu'il avait réussi dans ses démarches auprès du ministre de la police : il ajouta qu'ayant eu l'honneur de faire le portrait en pied d'une cousine de la femme de chambre d'une dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise, il avait dû à cette heureuse circonstance des recommandations efficaces pour le frère de l'huissier du ministre; et qu'ayant en outre fait gratuitement plusieurs miniatures pour une grande partie de ce monde, tout cela avait amené la preuve de mon innocence et l'ordre de cesser toutes poursuites contre moi.

Je remerciai mon père avec la chaleur dont j'étais capable : je me sentais délivré d'un grand poids. Il faut avoir été prisonnier ou avoir craint de le devenir, pour comprendre le

prix qu'on attache à la certitude d'être libre ou de n'être pas poursuivi. Mon père me demanda alors ce que je comptais faire pour subsister. Je l'entretins de l'espoir que j'avais d'entrer comme secrétaire chez M. le baron de Saint-Lux. Il fut charmé d'apprendre que j'avais cet emploi en perspective ; mais il me blâma comme de coutume, et d'après les mêmes motifs qui dictaient un semblable reproche à M. Estève, d'avoir abandonné la peinture.

« Aurait-on jamais cru, ajouta-t-il d'un ton brusque, en regardant ma mère, que ce garçon-là, si entiché de sa petite dignité et si friand d'indépendance, eût choisi un pareil état, qui vous met en quelque sorte aux gages du premier venu, et fait de votre main mercenaire l'instrument de toutes les sottes ou méchantes pensées d'autrui ? »

La sortie était dure, mais conforme à la franchise impétueuse de mon père, qui n'avait jamais su retenir, par ménagement pour qui que ce soit, l'expression de son sentiment, et

dont la vivacité irréfléchie avait fait couler trop souvent les larmes secrètes de sa sensible compagne. Je sentis le rouge qui me montait au visage : ma mère me fit signe, avec un regard que je sus comprendre, de ne pas me formaliser des paroles que je venais d'entendre. En même temps elle se leva, et m'engagea à la suivre. Je l'accompagnai dans sa chambre à coucher. Elle en ferma la porte, et commença à m'interroger avec la curiosité, l'adresse et la bonté qui caractérisent la femme et la mère. Le dialogue suivant s'établit entre nous :

« Ce monsieur qui t'a reçu si obligeamment chez lui, avait-il des enfants ? »

« Oui, une fille. »

« Unique ? »

« Unique. »

« Est-ce qu'elle est en âge de se marier ? »

« Certainement. »

« Si son père a de la fortune, d'où vient qu'elle n'est pas encore pourvue ? »

« Peut-être n'a-t-elle pas trouvé de parti qui lui convînt ? »

« Manquerait-elle de beauté ? »

« Cela dépend des goûts. Elle a un genre de beauté si particulier, qu'elle ne peut être comparée à aucune autre femme. »

Ma mère fit une pause avant de m'adresser de nouvelles questions, et feignant l'indifférence pour voiler son désir de m'arracher mon secret, me dit négligemment, tout en plaçant sur sa cheminée une tasse de porcelaine dont elle venait d'essuyer la couronne dorée :

« Et... avais-tu occasion... de voir souvent cette jeune personne ? »

Ici je me voyais obligé de mentir ou d'éluder. J'essayai d'esquiver une réponse à la question qu'elle venait de me poser, en interrogeant ma mère à mon tour.

« Pourquoi me demandez-vous cela ? repartis-je ; je ne comprends pas... »

« Par un simple motif de curiosité et d'intérêt pour toi, » reprit ma mère un peu déconcertée.

Je vis qu'il y avait de l'avantage pour moi à prendre le rôle agressif ; et, profitant de ma position, je continuai.

« Vous me traitez toujours en enfant : il y a cependant bon nombre d'années que je ne le suis plus. »

Ma mère, tout à fait déroutée par cette habile manœuvre, ne répondit rien; elle voulut m'attendrir pour m'empêcher de continuer sur le ton que j'avais pris; elle jeta un petit cri de douleur en se plaignant de s'être piquée en attachant sur sa tête un nouveau bonnet qu'elle essayait devant sa glace.

Mais je demeurai impitoyable :

« Soyez tranquille, ma mère, j'ai maintenant l'âge de raison. Je suis en état de me conduire... Néanmoins soyez sûre, que dans toutes les circonstances importantes de ma vie, je ne manquerai pas de recourir aux lumières de votre expérience, et aux inspirations de votre tendresse. Je sais que votre assistance ne me manquera jamais. »

Je lui devais bien l'adoucissement que je venais d'apporter à mon refus de satisfaire aux questions qu'elle m'adressait. Elle vint s'asseoir près de moi, me prit la main en essuyant

quelques larmes qui coulaient de ses yeux.

« Tu n'as plus de confiance en moi, me dit-elle avec un accent qui remuait dans mon ame tous les bons sentiments, et toutes les facultés aimantes. Tu ne m'instruis plus comme par le passé de l'état de ton cœur ni de la nature de tes relations; mais puisque te me traites en étrangère et qu'il ne te convient plus de me confier ce qui te touche de plus près, sois tranquille, tu ne seras exposé désormais à aucune question indiscrète de ma part; j'attendrai que tu viennes de toi-même me trouver, et je serai toujours prête à participer à ton bonheur ou à entrer dans tes peines, à me réjouir de tes succès ou à te consoler de tes chagrins, à te pardonner tes fautes si tu avais le malheur d'en commettre, et enfin, cher Alphonse, à te rappeler tes devoirs envers Dieu, si je te les voyais mettre en oubli. Je n'ai pas besoin de te répéter que tu es ma seule joie dans cette vie, et qu'il n'y a que toi qui puisses répandre quelques douceurs sur le peu d'années qu'il me reste encore à passer sur la terre. »

Je ne comprenais que trop bien le sens de ces

dernières paroles; ma mère était bien loin d'avoir trouvé le bonheur dans son mariage; bien que le compagnon de sa vie n'eût pas précisément de mauvais procédés pour elle, son caractère brusque et défiant, son défaut de sensibilité et sa malheureuse disposition à la contradiction et à la tracasserie, faisaient cruellement souffrir une femme douée d'un cœur aussi tendre et de perceptions aussi délicates. Je ne lui avais pas dit combien j'avais trouvé son visage altéré depuis que je ne l'avais vue, mais j'avais remarqué avec douleur que la maladie nerveuse dont elle était atteinte, faisait de rapides progrès; et le langage qu'elle venait de me tenir me prouvait assez qu'elle ne se dissimulait pas la gravité de son état.

Je tâchai de la rassurer et de la consoler à la fois sur la durée de tout mon attachement pour elle et sur les effets du mal qui minait sa santé, et dont j'espérais moi-même qu'elle s'exagérait l'étendue. Je mis dans mes paroles et dans mes démonstrations tant d'abandon et de vérité que je parvins à ramener le sourire sur les lèvres de

ma pauvre mère, et à remettre le calme et la joie dans son cœur. Je lui annonçai que je logerais chez elle jusqu'à ce que je fusse placé de nouveau : cette résolution lui causa un plaisir infini.

CHAPITRE VI.

Alphonse est attaché, comme secrétaire, auprès de M. le baron de Saint-Lux. Caractère et habitudes de ce nouveau personnage. Départ prochain de Dagana pour Bordeaux.

J'écrivis à Dagana pour l'informer que ma mère avait désiré me garder pendant quelques jours auprès d'elle; j'écrivis en même temps à M. Estève afin de le prévenir que j'avais obtenu de la police ma pleine absolution, et que j'étais tout disposé à entrer comme secrétaire chez M. le baron de Saint-Lux dans le cas où il pourrait encore réaliser en ma faveur les offres obligeantes qu'il m'avait faites.

Je reçus le soir même les réponses à ces deux lettres; Dagana m'apprenait que son père était tombé gravement malade à Bordeaux, et que,

résolue à partir le soir même pour cette ville, elle espérait que je lui consacrerais au moins quelques heures de cette dernière journée. M. Estève me mandait que mon affaire était arrangée et qu'il ne me restait plus qu'à passer chez M. de Saint-Lux qui désirait me voir.

Je montrai cette dernière lettre à ma mère qui en fut charmée, mais qui me prévint qu'elle voulait me garder au moins une huitaine de jours auprès d'elle. Je m'habillai à la hâte, sans négliger toutefois d'apporter à ma toilette ce goût et cette propreté, toujours nécessaires pour mettre le premier coup d'œil en faveur de quiconque se présente pour obtenir un emploi. Je me rendis chez M. le baron de Saint-Lux, qui demeurait rue du Faubourg-Saint-Honoré près l'allée de Marigny. J'arrivai devant une petite maison vieille et délabrée, dont la porte cochère, peinte en vert, était si étroite et si basse qu'on l'eût prise pour l'entrée d'un palais de Lilliput. Je m'adressai à une portière dont la figure était aussi ridée qu'une pomme oubliée dans une armoire, dont

la bouche était dégarnie de dents, la tête couverte d'un bonnet sale comme l'âtre d'une cheminée, et dont tout l'ajustement, d'une malpropreté rebutante, était à l'avenant de sa coiffure; elle tenait un balai d'une main et un peigne de l'autre: après avoir écarté pour me regarder une mèche de cheveux gris qui pendait sur un de ses yeux éraillés, elle m'indiqua sur ma demande l'escalier qui conduisait à l'appartement de M. de Saint-Lux; puis prenant un sifflet pendu dans sa loge à un bout de ficelle, elle en tira un son aigu et prolongé. Le signal donné par cette véritable sorcière fit paraître un personnage presque aussi âgé et aussi sale qu'elle; au signe qu'il me fit, je le reconnus pour le domestique du logis. Je suivis ce guide coiffé d'un bonnet de coton, dont la poitrine était couverte d'un tablier dégoûtant de taches de graisse.

Il m'introduisit dans une antichambre ou plutôt dans un pigeonnier, car c'était une vaste salle entièrement nue, où il n'y avait pour tous meubles qu'une innombrable quantité de per-

choirs en bois perpendiculaires ou horizontaux, et pour habitants quelques centaines de pigeons mangeant, circulant, voltigeant, se becquetant, et tapissant de leurs plumes et d'autre chose le plancher de leur demeure. Je traversai cette sorte de grande volière, en me bouchant le nez, et en marchant sur la pointe du pied.

« Votre maître, dis-je au domestique qui me précédait, aime beaucoup les oiseaux, ce me semble. »

« Ne m'en parlez pas, répondit le vieux serviteur, d'un ton goguenard, quelque jour il lui poussera des plumes. »

J'arrivai dans un salon hermétiquement fermé, où il me parut que l'air n'était jamais renouvelé et qui était garni de meubles en tapisserie à qui la poussière servait de seconde broderie ; le domestique frappa alors à une porte que je jugeai devoir être celle du sanctuaire : une voix grêle et félée par le catharre cria du dedans : « Entrez ! » le domestique m'annonça, et je fus admis devant M. le baron de Saint-Lux.

Il était assis dans une large bergère de velours rouge d'Utrecht, et tenait perchée sur son doigt une tourterelle bleue dont il caressait le dos et les ailes avec ses doigts longs et maigres, et dont il pressait de temps en temps le bec entre ses lèvres fanées. C'était un homme de haute taille, au long cou, à la tête fort petite, à la complexion molle et lymphatique; ses yeux étaient d'un bleu terne et humide; sa figure longue et pâle; sa physionomie mêlée d'indolence, de finesse et de bonté. Il était vêtu d'une redingote en drap bleu de roi; mais les parements de devant en était couverts de taches; la malpropreté de son linge était choquante; et l'aspect, tant de sa personne que de son cabinet, justifiait la vérité de cette maxime: «Tel maître, tels valets.»

M. de Saint-Lux jeta sur moi un regard distrait, et après m'avoir toisé des pieds à la tête, me fit, sans cesser de se faire becqueter par sa colombe familière, quelques questions sur ma famille, mon âge, les occupations auxquelles je m'étais livré. J'y répondis

avec modestie et simplicité, de façon à le satisfaire. « Jeune homme, me dit-il, vous me convenez tout à fait; et si vous éprouvez à mon égard les sentiments dont je suis déjà prévenu pour vous, il ne nous sera pas difficile de tomber d'accord. »

Je lui dis que je ne souhaitais rien aussi vivement que d'être attaché auprès de lui, dans une qualité conforme à mes goûts et à l'emploi que j'avais exercé jusqu'à présent; et que, depuis que j'avais eu l'honneur de faire sa connaissance, j'étais persuadé que si l'art dont je me piquais, de lire sur la physionomie, n'était pas cette fois en défaut, ce ne serait ni l'esprit, ni la bonté qui manqueraient dans la noble personne à qui j'avais l'avantage d'être présenté. Je m'aperçus, à l'expression de sa physionomie, que ce petit compliment ne lui avait pas déplu.

« Eh bien, voici, mon ami, les émoluments que je vous offre : 2,000 fr. d'appointements, avec la table et le logement. Je me flatte que ces conditions vous paraîtront raisonnables. »

Je l'assurai, sans laisser paraître tout le con-

tentement qu'elles me faisaient éprouver, que je n'avais aucune objection à opposer à un pareil arrangement, et que je me trouvais heureux de me mettre à ses ordres, aussitôt qu'il le jugerait à propos.

« J'ai une correspondance arriérée, reprit le baron de Saint-Lux, qui demande une prompte assistance. »

Je lui demandai la permission de passer le reste de la semaine chez ma mère : comme nous étions au mardi, ce n'était que cinq jours de grâce que je sollicitais; il me les accorda, et il fut convenu que le lundi suivant, à huit heures du matin, je me rendrais à son hôtel. Alors il sonna et donna l'ordre à Durand, c'était le nom de son valet de chambre qui lui servait aussi de cuisinier, de me conduire à l'appartement qui m'était destiné. Ce mot d'appartement avait flatté mon oreille; mais, à juger par le logement du maître, de celui du secrétaire, dans quel sale taudis ne devais-je pas croire qu'on allait me nicher!

Nous montâmes huit à dix marches, et Du-

rand ouvrit une porte, en la poussant du genou, car elle n'avait plus de serrure : « Voici, me dit-il, votre anti-chambre; » c'était une pièce où se trouvaient deux chaises de paille, et une fenêtre dont trois carreaux sur huit étaient traversés de bandes de papier, destinés à retarder le moment où l'on ferait venir le vitrier.

« Cette pièce est votre salon, » me dit ensuite Durand, d'un air goguenard, en me faisant entrer dans une seconde chambre, image du chaos, où tout ce qu'on peut imaginer de plus usé, de plus poudreux, de plus mutilé en chaises, fauteuils, canapés, tables de toute espèce, était accumulé, de manière à nous laisser à peine l'espace nécessaire pour traverser le garde-meuble séculaire que je présumais devoir être un séjour délicieux pour les trois fléaux de l'homme, les vers, les punaises et les rats.

« Et que direz-vous de votre chambre à coucher? » continua mon perfide et malicieux conducteur, en me riant grossièrement au nez.

« Je vois qu'elle est déjà habitée, » repris-je

froidement, en me tenant sur le seuil de la troisième pièce, où j'aperçus cinq ou six perroquets perchés sur des bâtons auxquels ils étaient retenus par une longue chaîne passée autour de l'une de leurs pattes. Une couchette assez moderne, en acajou, quatre chaises recouvertes en tafetas rouge, à moitié déchirées, une table de cuisine, une vieille armoire en bois de chêne, une belle glace posée à terre, et appuyée contre le mur, composaient, en sus des bâtons de perroquets, l'ameublement de cette pièce.

« Quelle est donc cette manière de transformer en volière la plupart des chambres de cette maison ? » demandai-je à Durand.

« Avant de prendre une fantaisie pour les pigeons, me répondit le vieux serviteur, en me prenant par le bouton de mon habit, et en me forçant à respirer son haleine, qui n'avait pas le parfum de la rose, M. le baron était fou, mais tout à fait fou des perroquets. Quoi ! c'était une rage. Or, un jour n'arriva-t-il pas qu'il fut mordu au menton, mais sérieusement, par l'un de ces animaux, justement celui qu'il af-

fectionnait le plus. Si bien qu'il punit toute cette engeance du crime d'un seul, sauf les plus beaux et les plus riches en plumage, qui lui avaient coûté le plus cher, et dont il ne put se résoudre à se défaire. Ce sont les bêtes que vous voyez. Il monte encore de temps en temps ici pour leur rendre visite.»

J'obtins de Durand qu'il les ferait disparaître de ma chambre à coucher, et les reléguerait dans l'anti-chambre. Je le priai aussi de nettoyer le mieux qu'il pourrait les trois pièces qui m'étaient destinées. Ce désir de propreté, auquel il ne paraissait pas habitué, lui fit faire un geste de surprise. Pour mieux vaincre sa répugnance à se servir du balai et du plumeau, je voulus lui donner un demi-napoléon. Mais il repoussa avec fierté la pièce que je tenais dans ma main, en me disant d'un ton presque sublime :

« Vous m'offensez, Monsieur : tel que vous me voyez, je suis noble ; je suis né en Espagne, dans la province des Asturies. »

Je réprimai un éclat de rire que provoquait

sur mes lèvres ce refus superbe, digne d'un pauvre diable originaire de cette province dont tous les habitants ont des prétentions à la noblesse et qui en professent, au milieu de la servitude et de l'indigence, les fières maximes. Tout en descendant l'escalier et en me reconduisant jusqu'à la porte de la rue, qu'il laissa longtemps entr'ouverte, et me retenant toujours par le collet de mon habit, il m'apprit qu'il avait pris ce nom de Durand depuis qu'il était au service de M. de Saint-Lux, parce que le sien paraissait à ce dernier trop difficile à prononcer; il se représenta comme dévoué à son maître jusqu'à donner son sang pour lui, et il ajouta sur sa propre histoire des détails trop peu dignes d'intérêt pour que je les fasse entrer dans la mienne.

Je pris le chemin de la maison habitée par Dagana. L'idée de notre séparation prochaine éveillait en moi des sentiments divers.

D'un côté, je ne voyais pas approcher, sans quelque motif de me réjouir, le moment de recouvrer ma liberté; j'apercevais, dans son dé-

part, une occasion que j'avais souvent pensé à faire naître moi-même sans avoir jamais pu m'y déterminer. En sondant les dispositions de mon cœur, je me persuadai que la fille de M. Desprez, dût-elle renoncer à ces abominables pratiques qui avaient élevé jusqu'à ce moment une invincible barrière entre nous, ne prendrait jamais possession de la plénitude de mon attachement; que dût-elle même ouvrir les yeux à la vérité, revenir aux lumières de la raison et de la foi, et consentir à faire célébrer notre mariage selon les lois de la société et de l'Église, je ne pourrais jamais attendre aucun bonheur de mon union avec elle, et qu'ainsi j'étais placé avec la supposition la plus favorable, dans l'alternative de refuser le sacrifice qu'elle me ferait de ses croyances pour m'épouser, ou de lui faire, en m'unissant à elle, celui de mon indépendance et de ma félicité.

D'un autre côté, encore bien que cette fille extraordinaire ne m'inspirât aucune de ces tendresses qui viennent du fond de l'ame, et que son ignorance, son défaut d'éducation, son ca-

ractère impétueux, jaloux et souvent tyrannique, ne me permissent pas d'envisager sans quelque effroi la perspective des indissolubles nœuds dont je viens de parler, les charmes de cette beauté demi-africaine, la grâce piquante et un peu sauvage de sa naïveté, l'élévation de ses sentiments poussés quelquefois jusqu'au sublime, les étincelles qui s'échappaient sans cesse, et, pour ainsi dire, à la fois, de son ame et de ses yeux, la variété et la vie que les facultés passionnées de cet être singulier communiquaient à tous les objets, l'habitude de la voir, de l'entendre, et de me sentir si profondément et ardemment aimé d'elle, enfin la prodigieuse impulsion qu'avait donnée à toutes mes idées, à tous mes sentiments, la première des passions que j'eusse inspirée dans ma vie : voilà, comme je l'ai déjà dit plus haut, ce qui agissait sur mon esprit et sur mes sens, si ce n'est sur mon cœur excitait en moi la curiosité à défaut de la sympathie, et l'amour-propre au lieu de l'amour; me faisait craindre une

rupture avec Dagana, au même moment où j'en reconnaissais la nécessité, et me jetait dans une véritable tristesse en songeant à son départ que j'avais appelé de tous mes vœux.

Ceux de mes lecteurs qui ont un peu étudié le cœur humain, c'est-à-dire qui se connaissent eux-mêmes, ne s'étonneront pas des contradictions que je viens de leur signaler. Ils savent que la vie de l'homme a toujours plusieurs faces; le cœur, diverses tentations; la raison, des mobiles opposés; et que rien n'est plus rare que l'accord entre la pensée, le sentiment et la volonté.

CHAPITRE VII.

Où l'on trouve rapportée la scène extraordinaire qui se passa au moment des adieux d'Alphonse et de Dagana.

Je trouvai la Mauresse à demi couchée dans le pavillon sur son divan de soie bleue, et tenant sur ses genoux une corbeille remplie de fleurs dont un assez grand nombre était étalé sur une table placée à côté d'elle. Elle était vêtue d'une

robe noire sans manches, qui découvrait ses bras faits au tour; ses beaux cheveux, au lieu de tomber comme à l'ordinaire le long de ses joues et sur son cou en tresses mobiles et parfumées, étaient divisés en bandeau sur son front et rattachés sur le haut de sa tête par deux flèches d'or croisées avec grace; elle portait en outre une couronne de soucis et d'anémones naturels, et avait à son côté une branche de cyprès qu'elle m'avait prié un jour de cueillir pour elle. Elle semblait pensive et abattue; son œil, moins vif que de coutume, exprimait une touchante mélancolie; son éclat habituel paraissait avoir été amorti par d'abondantes larmes. C'était encore le soleil, mais un soleil pâle, venant de traverser un nuage d'automne.

Je lui demandai, non sans quelques ménagements, si elle était en deuil. Sachant son père malade, je craignis qu'elle n'eût reçu la nouvelle de sa mort.

« Non, me dit-elle, en me serrant la main avec tremblement, mais je porte son deuil d'avance. Je sais qu'il est condamné. »

« Par les médecins? » repris-je vivement?

« Non, répondit-elle, il l'est par une puissance moins faillible que j'ai consultée hier soir, et dont les oracles ne m'ont jamais trompée. »

« Quoi! vous ne cesserez pas, repris-je en soupirant, d'interroger l'avenir, par ces moyens que la religion condamne et que la simple raison désavoue! Si vous saviez, Dagana, la peine que me font éprouver ces coupables superstitions! Je ne croirai posséder vraiment tout votre cœur que le jour où vous y renoncerez pour l'amour de moi. »

« Tu ne peux douter de mon attachement, répondit Dagana en jetant des éclairs par ses yeux tout à coup ranimés. Mais, parle, ajouta-t-elle, est-ce que tu te regarderais comme mon époux, si je te faisais un pareil sacrifice, et si je consentais aux puériles cérémonies de ton Église? »

« Ah! quel moment heureux pour moi, répondis-je en m'efforçant de cacher l'embarras où me jetait une pareille question, quel mo-

ment fortuné que celui où je vous verrais abjurer ces ténébreuses croyances qui répandent, je ne vous ne le dissimule pas, une ombre funeste sur nos sentiments mutuels, et mettent perpétuellement ma conscience et ma foi aux prises avec..... »

Dagana ne me laissa pas achever : elle releva fièrement son front, me jeta un regard dédaigneux et menaçant, et le bras étendu vers la terre qu'elle me montrait du doigt :

« La puissance éternelle que je sers et qui me protége a reçu tes serments irrévocables. Prends garde d'outrager sa redoutable majesté : tu peux me retirer ton amour, mais non te soustraire à son empire.... Cependant, continua-t-elle en se reprenant, ce n'est que de votre tendresse seule, Alphonse, que je veux tenir le titre de votre compagne et de votre épouse : nous avons été fiancés aux pieds de *celui* qui écrit, avec la plume de fer, les promesses des hommes sur le marbre du sépulcre; nos noms ont été entrelacés à jamais, par son inflexible ciseau, sur la pierre de l'abîme : mais, je te le

répète, ce n'est qu'à mon dévouement pour toi, à l'inaltérable pureté de mon affection, à la flamme incorruptible qui veillera toujours dans mon ame, comme sur un autel indestructible, en ton honneur et au service de mon époux, que je devrai le commencement de mon bonheur et tous les témoignages de ton amour, seul bien que j'ambitionne dans l'univers! »

Elle prononçait ces dernières paroles avec l'accent d'une passion si vraie, et l'expression d'une prière si bien calculée pour m'attendrir, que l'indignation et la fierté, excitées d'abord chez moi par ses menaces, s'évanouirent aussi rapidement qu'on voit fondre les premières neiges de l'hiver, sous le soleil de l'arrière-saison.

Je gardais le silence; mais une femme est toujours ingénieuse à lire dans les yeux de celui qu'elle aime, les sentiments qu'elle a intérêt à connaître. Dagana reprit la parole, et me dit, en me montrant les fleurs répandues sur la table :

« Vous ne savez pas ce que je faisais là? Je

m'amusais à tirer votre horoscope. Je couvre cette corbeille avec mon schall, et je prends au hasard une poignée de fleurs, puis je les dispose dans l'ordre de leurs couleurs, comme les mots d'une phrase.

« Doux et suave langage, répondis-je; c'est la seule divination qui ne me répugnerait pas. Eh! qu'avez-vous lu dans ces caractères embaumés, qui ne peuvent, ce me semble, annoncer qu'un avenir couleur de rose? »

« Ne riez pas, me dit gravement la belle magicienne : au moment où vous êtes arrivé, je déchiffrais le sens fatal de ce lys tacheté, qui croît sur le bord des lacs; il m'annonce une passion... une infidélité... et, rapproché de ce pavot bordé d'un cercle noir, il indiquerait la vengeance... le sang répandu ,... et, tenez, ô ciel! je n'avais pas remarqué le voisinage de cette pâle et lugubre fleur de magnolia... c'est la mort, la mort qui s'ensuivra !... »

Dagana parlait d'une voix aussi émue que si elle eût reçu la nouvelle certaine d'un malheur imprévu, tracée dans une lettre qu'on aurait

remise entre ses mains. Elle inclina son front sur sa poitrine, et l'agitation de son cœur violemment oppressé soulevait le fichu de dentelle noire qui couvrait son sein.

J'éclatai de rire, et après l'avoir raillée avec gaieté sur sa foi dans les présages et les augures de tout genre, depuis les entretiens avec les esprits invisibles jusqu'aux chimères que le sommeil fait monter dans le cerveau, depuis la conjonction des astres entre eux jusqu'aux mélanges des fleurs tirées au sort, je lui racontai pour la distraire et changer de conversation, ma visite à M. le baron de Saint-Lux. Mais je reconnus l'impuissance de mes efforts pour dissiper sa mélancolie qui venait de trois causes, de la maladie de son père, de notre séparation dont l'heure s'approchait, et de l'impression produite sur son esprit par la destinée que l'art de la nécromancie lui avait fait lire dans un bouquet. Après m'être vainement battu les flancs afin de paraître gai, je me lassai de ma tentative, et, cessant de parler, je pris à mon tour une attitude pensive.

C'était le moyen de la tirer de ses réflexions. Tout à coup, sous aucune transition, son visage s'anime, son teint se colore, ses yeux et sa bouche me sourient de concert. Elle m'entretient du bonheur qu'elle aura un jour, lorsqu'elle sera maîtresse de son sort et de sa fortune, à mettre ces dons du hasard à mes pieds, à couronner mon existence des biens qui peuvent la rendre fortunée et brillante, à me filer, comme une esclave dévouée à mes moindres désirs, des jours tissus de plaisirs et de gloire. Elle me peint la félicité que nous goûterons ensemble, les facilités que les trésors amassés par son père nous fourniront pour goûter toutes les jouissances terrestres, nos délicieux voyages dans tous les pays où le génie de l'homme nous réserve quelque chose à voir et à admirer, la vie libre et variée dont je goûterai, à mon aise, l'indépendance et le loisir plein de charmes, la douceur et l'aisance qu'elle se plaira à me voir répandre sur les vieux jours de mon père et de ma mère. Après avoir flatté dans mon cœur l'amour du luxe, le goût de la paresse, la pas-

sion de la liberté, et donné en moi satisfaction au sentiment plus pur de la piété filiale, elle s'adresse à l'ambition qui sommeillait encore chez moi, et qu'elle y stimule avec un art infini.

« Je veux, me disait-elle de l'accent le plus passionné, que le compagnon de ma vie soit grand parmi les hommes. Sois tranquille : ton génie est inconnu à toi-même ; je l'ai deviné ; il n'attend pour éclater qu'une occasion digne de lui, et pour t'élever au premier rang, qu'une scène proportionnée à la grandeur de son essor ; je veux que la renommée, les honneurs et la puissance te forment une auréole, et parent de leurs nobles rayons la destinée de celui que j'ai rendu le roi de la mienne. Tout cédera à l'influence de l'étoile qui brille sur ta tête, et au secours des amis que nous aurons dans la sphère où se préparent les destins des hommes. »

C'était dans ce moment qu'elle exerçait vraiment son autorité magique, et qu'elle invoquait tous les démons de mon esprit et de mon cœur. Elle paraissait inspirée en me prophétisant de si

magnifiques destinées; sa couronne de fleurs, ses flèches d'or, sa coiffure d'un genre sévère, sa robe de deuil, sa branche de cyprès flétrie attachée à sa ceinture, ajoutaient à l'effet du regard fixe et étincelant, qui était comme l'organe d'un sens intérieur et qu'elle semblait plonger dans les ténèbres d'un avenir caché aux yeux mortels. J'étais subjugué: en cet instant, je l'adorais, je l'honorais, j'avais foi en elle, elle avait tout pouvoir sur moi.

Elle saisit alors un poignard dont le fourreau était en nacre de perle, incrusté de rubis, et qui était suspendu au mur par un cordon de soie; elle écarte, en se découvrant, les voiles qui se croisaient sur sa poitrine, et se frappe : le sang jaillit dans une coupe d'or placée sur la table : je pousse un cri d'horreur.

« Enfant que vous êtes! s'écria-t-elle en souriant; ce n'est qu'une piqûre. » Elle trempe une plume dans son sang, trace quelques lignes sur un papier, et me le présente : « Je jure de ne jamais appartenir à d'autre qu'à toi. DAGANA», tels étaient les mots exprimés en caractères

sanglants sur ce billet d'amour d'un nouveau genre.

« Tiens, me dit-elle en me présentant la plume encore humide, écris-m'en autant : pour me tracer, avant de nous séparer, un adieu semblable, sers-toi de ce sang qui sort de mon cœur et qui jouirait de couler pour toi ; car il brûle dans mes veines de l'amour le plus vrai que jamais femme ait connu sur cette terre où nous passons comme l'ombre, et où notre flamme est semblable à la lampe qui éclaire le soir, dans le désert, la tente du voyageur. »

Elle m'aurait commandé de me frapper mortellement de ce même poignard, je lui aurais obéi et serais tombé expirant à ses pieds. La fascination n'a jamais été poussée plus loin. Je copiai les mots qu'elle avait tracés, et les scellai de mon nom, sans mieux savoir ce que je faisais, que l'homme dont les vapeurs de l'ivresse ont obscurci l'entendement. Elle s'empara avec transport de ce nouveau serment, le pressa contre ses lèvres et le cacha dans son sein :

« Voilà le remède à la blessure que je me

suis faite, » me dit-elle avec l'exaltation de la joie.

Je ne sais comment j 'aurais résisté aux sentimens qui m'entraînaient vers elle. Les idées de sorcellerie qui avaient toujours glacé ma passion s'étaient évanouies avec la liberté de mon jugement ; et j'aurais probablement succombé au vertige qui s'était emparé de moi, si Felima ne fût entrée en ce moment pour annoncer à sa maîtresse que les ohevaux de poste qu'elle avait commandés étaient attelés à sa berline. Cette jeune négresse apercevant quelques taches de sang sur la robe de Dagana, se montra tout effrayée. La fille de M. Desprez lui dit qu'elle s'était piquée ; et Felima étant sortie pour aller chercher de quoi soigner sa maîtresse, nous profitâmes de ce court moment pour nous promettre de nous écrire et nous dire adieu. Je ne quittai la maison de Dagana qu'après l'avoir vue monter en voiture, et avoir long-temps suivi des yeux cette berline qui emportait loin de moi une femme

dont j'étais si tendrement aimé, et qui ne ressemblait à aucune autre mortelle.

Mais, chose étrange! aussitôt que cette voiture, tournant le coin de la rue, cessa de frapper mes yeux, un autre sentiment fit place, avec la rapidité de l'éclair, à tous ceux que je venais d'éprouver. Ce sentiment était la satisfaction involontaire de me trouver libre. L'ascendant que Dagana exerçait sur ma raison et ma volonté importunait mon esprit d'indépendance. J'ai déjà expliqué ce que le joug d'une liaison dans laquelle je n'apportais pas une part suffisante d'attachement, avait souvent de lourd et de menaçant pour moi; la scène qui venait de se passer ne s'offrait plus à mon esprit que sous la forme d'un rêve auquel succède le réveil éclairé à la fois de la lumière du jour et de celle de votre raison. Le souvenir de la promesse que j'avais tracée en lettres de sang ne laissait pas que de me causer beaucoup d'inquiétude; mais cette impression ne dura pas. A l'âge que j'avais, on vit dans l'avenir par l'espérance et rarement par la

crainte. Je dois ajouter que, par les dispositions de mon esprit, j'étais disposé à exister presque tout entier dans le présent; et que, prompt à chasser les idées qui troublaient mon esprit, j'usais de tout l'empire que je pouvais avoir sur moi-même pour m'empêcher de songer aux conséquences désagréables de l'une quelconque de mes actions.

CHAPITRE VIII.

De l'importante affaire dont Alphonse fut ehargé par M. le baron de Saint-Lux, et du succès qu'il y obtint.

Je passai avec une grande joie de cœur plusieurs jours sous le toit paternel; j'eus le loisir d'apprécier de nouveau tous les trésors de dévouement, de sensibilité et de vertu que renfermait le cœur de ma mère. Je sentais auprès d'elle que c'étaient là les qualités et les grâces qui pourraient, dans une femme, captiver mon ame tout entière. Je comparais l'impétuosité, le trouble perpétuel, les caprices exigeants,

les absurdes et coupables superstitions de la Mauresse, avec cette douceur, cette angélique sérénité, cette abnégation de soi et cette piété fervente; et je songeais que la suprême félicité pour moi, serait de passer mes jours avec une femme qui ressemblerait à ma mère.

Je me rendis au jour fixé chez M. le baron de Saint-Lux, qui me donna immédiatement une assez volumineuse correspondance à transcrire. Il ne me fallut ni beaucoup de temps ni une grande pénétration pour comprendre que les noms des personnes auxquelles ces lettres étaient adressées, et ceux qui revenaient fréquemment dans le cours de la correspondance, étaient tous supposés; que la plupart de ces épîtres étaient, pour ainsi dire, écrites en paraboles, c'est-à-dire qu'elles avaient deux sens; l'un apparent et naturel, l'autre occulte et convenu; et que M. le baron de Saint-Lux, par qui ces lettres avaient été écrites ou reçues, avait en Angleterre et en Russie d'illustres amis avec lesquels il avait de secrètes relations qu'il voulait dérober à la surveillance du gouvernement

impérial. Ces amis, M. Estève me les avait nommés; c'étaient les princes de la maison de Bourbon; ce n'était rien moins que Monsieur, frère de Louis XVI, et le comte d'Artois.

Du reste, les voiles dont les correspondants se servaient pour couvrir leurs pensées réelles étaient ingénieusement imaginés : la plupart des mots recevaient, dans un vocabulaire concerté entre eux et destiné à leur seul usage, une acception différente de celle qui est usitée dans la langue; de sorte qu'à la réception d'une pareille dépêche, chacun des correspondants devait commencer par la déchiffrer et lui restituer, par une véritable traduction, son sens caché. D'après les conventions dont je viens de parler, Napoléon s'appelait *Guérin;* Monsieur, se nommait de *Létang;* le comte d'Artois, *Lambert;* le duc et la duchesse d'Angoulême, *M. et madame de Préville;* le duc de Berry, *M. Guillaume.* La plupart des nobles de l'ancienne cour qui vivaient auprès des princes avaient aussi des noms fictifs : il en était de même des maréchaux et généraux de Napoléon,

et des pays mêmes de l'Europe, qui servaient de théâtre soit à des négociations, soit à des opérations militaires. Les souverains de l'Europe n'avaient pas échappé à ce second baptême : le roi d'Angleterre était appelé *Merlin;* l'empereur de Russie, *Bertrand;* le roi de Prusse, *d'Orbigny.*

Pour donner une idée de la langue employée dans cette correspondance, je vais, avec leur déchiffrement, transcrire deux ou trois phrases, telles qu'elles me reviennent à la mémoire.

« M. Guérin commence à se défaire de ses cotons; » signifiait dans la pensée de celui qui écrivait :

« Napoléon commence à s'aliéner l'esprit de l'armée. »

Cette phrase : « L'industrie manufacturière fait des progrès dans les provinces méridionales » devait être traduite ainsi :

« L'opinion royaliste fait des progrès dans les rangs de la bourgeoisie. »

Enfin sous cette autre phrase :

« Avec de l'argent en quantité suffisante, il

y a ici bien des soieries provenant de faillites, qu'on pourrait acheter, » il y en avait une secrète très significative, qui est au nombre de celles que je ne pouvais pas oublier; la voici :

« Avec de l'argent en quantité suffisante, il y a ici bien des gens qu'on pourrait gagner. »

Je n'ai eu la clé de ces noms et de quelques autres mots, qu'à force de copier nombre de lettres où ils se trouvaient répétés, mais il m'eût été impossible de deviner le sens d'une lettre entière. Cette combinaison avait l'avantage de ne pas éveiller, comme l'aurait fait l'emploi d'un chiffre ordinaire, les ombrages de la police, dans le cas où la correspondance eût été ouverte.

Je m'acquittai de la copie de ces dépêches avec un soin et une diligence qui plurent beaucoup à M. le baron de Saint-Lux; au fond c'était une excellente pâte d'homme. En fermant les yeux sur deux travers qui le rendaient ridicule, je veux dire sa passion pour la gent empennée, et son horreur pour la propreté, on ne pouvait méconnaître en lui quel-

ques-unes des qualités du vrai gentilhomme, un parfait désintéressement, une grande ouverture de caractère, des manières élégantes et polies. Il avait d'ailleurs les mœurs de l'ancienne cour : allant régulièrement chaque jour à l'église, et conservant, plutôt par décorum que par goût, une liaison de longue date avec une danseuse de l'Opéra ; parlant le matin d'une manière édifiante sur les vérités de la religion, et racontant le soir des anecdotes trop gaies pour ne pas effaroucher la pudeur ; faisant beaucoup de bien aux pauvres, payant assez mal ses dettes ; s'occupant avec zèle à tout ce qu'il jugeait propre à rétablir les affaires de l'État, et négligeant tous les moyens de mettre de l'ordre dans les siennes ; enfin se montrant chaud partisan du gouvernement absolu, et se laissant tyranniser dans sa maison par ses domestiques.

J'avais l'honneur de manger avec lui ; je pourrais ajouter, et avec ses pigeons, car il y en avait toujours deux ou trois auxquels il était permis, pendant que nous étions à table, de se

promener entre nos verres et nos assiettes, de becqueter notre pain et de goûter souvent, avant nous, aux mets qui nous étaient servis; cela faisait rire jusqu'aux larmes le bon M. de Saint-Lux, tandis que cela me soulevait le cœur et m'ôtait tout appétit.

Comme il accordait sa confiance avec une extrême facilité, il ne tarda pas à m'en donner des marques : ce qui me permit de lui rendre d'importants services. Il retira, un jour, du fond d'une armoire placée dans son cabinet, une liasse de papiers poudreux, et, la remettant entre mes mains :

« Tenez, me dit-il, mon enfant, voici un grand nombre d'affaires en souffrance; ce sont des titres de créances assez considérables; mon homme d'affaires, qui les a eus entre les mains, m'a dit qu'il n'y avait rien à en tirer; mais je crains qu'il ne se soit entendu avec mes débiteurs, et qu'il n'ait été mieux payé par eux pour les laisser en repos, qu'il ne s'attendait à l'être par moi pour les poursuivre. Gardez ces dossiers et faites-moi un rapport sur l'état de

chaque affaire; vous avez de la capacité et du jugement, et je suis porté à croire qu'en cette circonstance, vous pouvez m'être infiniment utile. »

Je le remerciai de la bonne opinion qu'il voulait bien avoir de moi; et je lui promis de répondre, du mieux qu'il me serait possible, à l'honorable confiance qu'il me témoignait. J'emportai dans ma chambre les papiers qu'il m'avait remis, et je me livrai pendant plusieurs jours à un travail opiniâtre pour les mettre en ordre et les débrouiller. Je découvris, en prenant connaissance de ces affaires, qu'il était dû à M. de Saint-Lux, par diverses personnes et à différents titres, la somme énorme de quatre cent mille francs. L'échéance de la plupart des obligations que j'avais sous les yeux était passée depuis long-temps; quelques-unes même, fondées sur des services rendus par M. de Saint-Lux à des amis qui lui avaient emprunté de l'argent, n'avaient pas d'échéances déterminées. On ne peut s'expliquer l'incroyable indifférence que le créancier avait mise dans le recouvre-

ment de valeurs si considérables, si ce n'est par sa paresse, par la bonté de son caractère, qui ne savait pas résister à une prière, ni forcer un obstacle, et par la confiance qu'il avait long-temps placée dans un homme d'affaires qui l'avait indignement trompé.

Il me parut que, pour assurer le remboursement des créances dont l'échéance était marquée et qui n'avaient pas encouru la prescription, il suffisait d'user des moyens que fournissait la loi. Quant aux deux autres classes de créances, savoir : celles que la prescription avait frappées, et celles qui ne reposaient pas sur d'autres titres qu'une simple reconnaissance, je compris qu'elles ne seraient payées qu'en faisant un appel à la délicatesse des débiteurs ou en recourant à l'adresse pour les amener à satisfaire à leurs engagements.

Voici donc ce que je proposai à M. de Saint-Lux dans le rapport détaillé et disposé avec méthode que je lui présentai :

Contraindre légalement chacun de ses débiteurs qui, appartenant à la première des classes

dont je viens de parler, refuseraient d'acquitter le montant de leurs obligations après avoir été poliment engagés à le faire;

Remettre entre les mains d'une personne sûre et active les titres faisant partie des deux autres catégories, et lui laisser toute latitude pour agir, en son nom, contre les débiteurs récalcitrants par mauvaise volonté ou manque de foi.

Les classifications établies dans mon rapport y répandaient une grande clarté et permettaient d'en saisir l'ensemble d'un coup d'œil. M. de Saint-Lux fut extrêmement satisfait de ce travail; il m'avoua qu'il ne me croyait pas tant d'aptitude aux affaires, et que le mérite de ce rapport lui faisait augurer très favorablement de mon avenir. Certes, il n'y avait pas là matière à tant s'extasier; mais c'était sans doute la première fois que l'excellent homme voyait clair dans ses affaires, et il en était tout surpris et tout fier.

Lorsqu'il eut achevé la lecture des conclusions qui terminaient le travail, il me dit :

« Soyez vous-même la personne sûre et active qui, selon l'espérance que vous en exprimez, peut m'assurer le remboursement de ces titres, qui sont tous plus ou moins verreux. Vous avez un air de candeur et de loyauté qui, à votre âge, ne peut être une mine d'emprunt, et qui doit être la marque d'un caractère honorable et d'un bon naturel. Prenez ces papiers, je vous donne toute latitude pour agir ; représentez-vous, s'il le faut, comme cessionnaire de ces créances, et comme ayant succédé à tous les droits qu'elles me donnent. Je vous remettrai, à cet effet, un papier signé de moi, attestant la cession que je vous ai faite de toutes les valeurs représentées par lesdites créances. Pour vous intéresser convenablement au succès d'une affaire si épineuse, je m'engagerai également par écrit, à vous donner trente pour cent sur le total de chaque obligation qui sera remboursée. »

Je ne savais que répondre à ces propositions : me trouver transformé tout à coup en homme d'affaires, c'était chose nouvelle. L'idée de toutes

les difficultés et des désagréments dont serait hérissée la mission dont M. de Saint-Lux voulait me charger, effrayait singulièrement mon inexpérience et mon amour pour le repos. En outre, j'avais une véritable horreur pour toute démarche ayant pour objet un intérêt pécuniaire, la cupidité était un sentiment que je n'avais jamais connu ; j'avais là-dessus des sentiments presque ridicules par leur exagération. Demander de l'argent, recevoir de l'argent, parler d'argent, étaient trois choses qui me faisaient toujours monter la rougeur sur le front. Si d'un côté j'étais flatté de la confiance que me témoignait M. le baron de Saint-Lux, de l'autre j'étais presque humilié qu'il eût jugé l'appât d'une énorme récompense nécessaire pour exciter mon zèle à le servir et qu'il m'eût rangé dans la foule des agents d'affaires pour la plupart desquels l'honneur et la probité peuvent être cotés chaque jour à peu près comme le cours variable des fonds publics.

Cependant j'avais à cœur d'être utile à M. de Saint-Lux, qui m'inspirait déjà de l'affection ; j'é-

tais indigné de le voir dupé d'une manière si infame, et je me trouvais disposé à entreprendre la négociation qu'il remettait entre mes mains, autant par un sentiment d'équité plein de chaleur et d'activité dans mon ame, que par une impulsion venue de l'amour-propre qui me faisait espérer de réussir dans une affaire aussi compliquée.

Je répondis à M. de Saint-Lux que je me trouvais infiniment honoré de sa proposition; mais que je le suppliais d'abord de chercher autour de lui quelque personne plus capable que moi par son âge, par la maturité de son esprit et par la triture qu'elle aurait des affaires, de mener à bien une entreprise dont il ne pouvait se dissimuler toutes les difficultés. J'ajoutai que s'il lui était impossible, ce que j'étais loin de croire, de trouver un mandataire de cette description, sur lequel il pût reposer sa confiance, je ne demandais pas mieux que de lui servir à cet égard de pis-aller, sans lui déguiser la crainte de consulter plutôt en cette circonstance mon zèle pour son service que l'étendue de mes

forces et de ma capacité. Je l'assurai, avec une énergie propre à le convaincre de ma sincérité, que je ne voulais pas être guidé dans cette affaire par un sordide intérêt; je le suppliai donc de laisser de côté toute proposition relative à la rémunération de mes soins et démarches, en lui faisant observer qu'il s'agissait d'abord de réussir, et que pour moi j'avais déjà obtenu un succès bien flatteur puisque j'avais eu la preuve que mes services ne lui étaient pas désagréables.

Je parlais un langage que M. de Saint-Lux était fait pour comprendre; il me tendit la main :

« Vous êtes un galant homme, me dit-il, et je vois que vous voulez gagner tout-à-fait mon cœur. Mais ce n'est qu'à vous seul que je veux confier cette affaire. Si vous refusiez de vous en charger, j'enfouirais de nouveau toutes ces paperasses dans l'armoire où elles dormaient : il n'en serait plus question. Examinez donc de nouveau les moyens les plus propres à réussir, en ce qui concerne chaque créance en parti-

culier, et faites-moi là-dessus un second rapport accompagné d'une liste nominative de tous mes débiteurs.

Je m'inclinai en signe d'assentiment à ce qu'il venait de me dire, et je remportai dans ma chambre toutes les pièces qui avaient servi à mon premier travail, et auxquelles M. de Saint-Lux ajouta un grand nombre de lettres et d'autres documents propres à déterminer la nature et l'origine de chaque créance, et à faire connaître la position et la solvabilité de celui qui l'avait souscrite.

Ce second travail fut beaucoup plus épineux que le premier ; il fallait compulser toutes les correspondances auxquelles chaque affaire avait donné lieu, lire des lettres souvent illisibles et découvrir la vérité autant que possible au milieu des allégations que le manque de probité ou de ressource produisait de la part des débiteurs cherchant à se soustraire à leur obligation.

Néanmoins, je m'appliquai à cette occupation tout à fait nouvelle pour moi, avec une as-

siduité si soutenue que je finis par connaître, sans les avoir jamais vus, la plupart des hommes qui avaient écrit ces correspondances, et par me former une idée assez nette, tant des circonstances particulières qui leur avaient fait contracter un engagement envers M. de Saint-Lux, que des difficultés plus ou moins grandes qu'il y aurait à les amener à y faire honneur.

Dans le nombre des pièces que m'avait remises le baron, se trouvaient les lettres que lui avaient adressées cette même Flore, danseuse de l'Opéra, qui avait posé devant M. Estève pour son tableau de Judith. Ces lettres, que M. Saint-Lux m'avait sans doute livrées par mégarde, étaient de petits chiffons de papier, remplis de fautes contre la langue et l'orthographe.

On voyait que la demoiselle avait la main moins exercée que les jambes, et que sa science était aussi légère que son corps; du reste, elle paraissait s'entendre parfaitement à faire sauter les écus du pauvre baron. Elle lui écrivait non pour s'excuser de ne pas lui rendre l'argent

qu'il lui avait prêté, mais pour se plaindre de n'avoir pas reçu celui qu'elle demandait. C'était elle qui prenait le ton qui convient au créancier. Parmi ces épîtres, les unes respiraient la plus artificieuse cajolerie, et représentaient le vieux baron comme un Adonis, qui faisait sans pitié mourir d'amour une pauvre femme assez malheureuse pour l'avoir rencontré. Il y en avait d'autres qui contenaient des plaintes assez vives pour ressembler à l'injure et dans lesquelles elle lui disait crûment qu'il ne devait pas s'imaginer que ce fût sa personne seule qui l'attachât à lui, et que la première condition pour plaire dans un amant qui n'était plus de la première jeunesse, c'était une grande générosité. Enfin il y en avait d'autres où la donzelle jouait le désespoir, et annonçait l'intention de s'empoisonner, si, à une heure fixe, une certaine somme qu'elle désignait ne lui était pas parvenue.

J'aurais bien voulu lire aussi les réponses du baron, ou pour mieux dire du *barbon,* mais elles ne se trouvaient pas jointes au dossier: peut-être avait-il l'habitude de les faire ver-

balement. Quoi qu'il en soit, la lecture de cette correspondance me divertit infiniment. J'en riais quelquefois tout seul jusqu'aux larmes. Cela tempéra un peu l'ennui que me donnait le reste de mon travail, que j'achevai au moment où le dégoût venait à bout de mon courage et où ma paresse habituelle était près de vaincre ma résolution.

M. de Saint-Lux garda plusieurs jours par devers lui ce nouveau mémoire que je lui avais présenté ; puis un matin, à l'issue de notre déjeuner, il me dit, en le retirant de son armoire : « J'ai examiné à loisir ce que vous m'avez remis, je ne saurais trop vous dire combien j'en ai été satisfait; je regrette que votre père ne vous ait pas placé dans une étude de procureur. Mais j'ai quelques observations à vous faire sur la liste que vous avez dressée de mes débiteurs et sur les annotations placées en regard de chacun de leurs noms; par exemple, vous avez écrit à côté des noms des sieurs de *l'Etang* et *Lambert* cette note :

« *A poursuivre sévèrement, ils sont très solvables.* »

« Par des circonstances particulières, que je ne puis vous expliquer, la position de ces deux messieurs me commande les plus grands ménagements, et je désire qu'il ne soit fait aucune recherche à leur égard. »

Le lecteur doit se rappeler que ces deux noms de *l'Etang* et *Lambert*, étaient ceux que portaient Monsieur et le comte d'Artois dans la correspondance secrète dont j'ai parlé plus haut. L'observation que j'avais placée en regard des noms supposés de ces deux augustes personnages était une petite malice de ma part. Le ton grave et la manière composée avec lesquels M. de Saint-Lux me donna l'ordre de n'exercer aucune poursuite contre eux, furent pour moi un véritable amusement. D'après le relevé des sommes que ce fidèle serviteur des Bourbons avait avancées aux princes émigrés, il devait avoir mis à leur disposition la meilleure partie de sa fortune. Cette circonstance

expliquait l'état de gêne auquel il était réduit. Il y avait tant de bonté dans son cœur, qu'en parcourant la liste qu'il tenait dans ses mains il trouva un grand nombre d'autres noms qui réveillaient en lui des souvenirs d'attachement ou de pitié : « Celui-ci est un ancien officier de l'armée de Condé; celui-là a partagé ma captivité pendant la terreur; en voici un qui m'a donné asile sur la terre étrangère; cet autre m'a fourni des livres et de la draperie anglaise pour faire un petit commerce à Genève où j'étais émigré, et pour tirer de cette industrie les moyens de pourvoir à ma subsistance; cet autre est père de famille, il faut encore l'épargner; la fille de celui-là est ma filleule, ne l'inquiétons pas. »

C'est ainsi que M. de Saint-Lux réduisait peu à peu la liste des personnes dont il y avait lieu d'exiger un remboursement, et convertissait ses débiteurs en donataires.

Cependant, malgré toutes ces épurations, la somme des créances dont il m'ordonna de suivre la liquidation, représentait encore une

valeur d'une somme d'environ 200,000 francs. Je convins avec lui d'agir contre ces débiteurs en me servant du nom de mon père, auquel M. de Saint-Lux passerait ces différentes obligations pour s'acquitter envers lui du prix d'un certain nombre de tableaux dont il serait censé avoir fait l'acquisition. Le baron, selon sa confiance et son détachement habituels, voulait transférer à mon père tous ses titres et ses droits sans recevoir aucune garantie ni aucun gage en échange; mon père, que j'entretins longuement de cette affaire et qui, plus intéressé que moi, voyait quelque avantage à en retirer, consentit à passer comme le cessionnaire de ces créances, mais il remit en même temps au baron de Saint-Lux une reconnaissance en forme de ces valeurs, par laquelle il déclarait les avoir reçues en dépôt.

Nous fûmes assez heureux, mon père et moi, pour réussir dans cette affaire; nous envoyâmes auprès de nos prétendus débiteurs un jeune avoué instruit, délié, qui savait accommoder son langage au caractère et à la position des

hommes. D'abord il les trouva tous dans la persuasion que M. de Saint-Lux n'avait jamais eu l'intention de leur redemander l'argent qu'il leur avait prêté; quelques-uns même avaient complètement oublié le service qu'il leur avait rendu : c'étaient ceux qui avaient le plus de moyens de s'acquitter. Notre jeune procureur employa les ressources de son esprit à obtenir d'eux la conversion de leur ancienne obligation en une obligation nouvelle, dont les termes furent précisés et l'échéance fixée. Il fit peur aux plus récalcitrans en leur montrant en perspective un procès devant les tribunaux. Il menaçait ceux qui tenaient à leur réputation de divulguer la chose, s'ils persistaient dans le refus de se liquider; il prenait par la délicatesse et la générosité les autres chez lesquels il trouvait des dispositions plus honnêtes et plus élevées. Bref, il réussit complètement dans sa mission, et fit rentrer dans nos mains, soit en espèces, soit en papiers accompagnés de toutes les garanties nécessaires, la plus grande partie des 200,000 fr. dus depuis si long-temps à M. de Saint-Lux.

CHAPITRE IX.

De la rémunération considérable que M. de Saint-Lux propose à Alphonse. Combat de générosité entre ces deux personnages.

Je portai un jour ces valeurs au baron à qui j'avais ménagé une agréable surprise en ne le tenant pas au courant des progrès de l'affaire, ni des espérances que nous puisions dans la correspondance de notre agent.

Quand je déposai sur sa cheminée les sacs contenant les espèces, et le portefeuille où étaient renfermés les billets de banque, il resta stupéfait de plaisir et d'étonnement. Puis, il vint à moi, m'embrassa à deux reprises et me dit :

« C'est affaire à vous, mon cher ami; vous m'apportez un trésor ; mais voici, pour moi, un trésor encore plus précieux. » Et en parlant ainsi, il me désignait du doigt. Il ouvrit le portefeuille qui contenait quarante mille francs en billets de banque, en retira cette somme tout entière, et me la mettant dans la main :

«Prenez le quart de la somme, que votre habileté, votre prudence et votre zèle m'ont aidé à recouvrer. Vous savez que le propriétaire du champ où un objet de quelque valeur est découvert partage le prix de la trouvaille avec celui qui l'a faite. Vous savez aussi que, suivant les usages de la guerre, ce serait la moitié du butin conquis sur l'ennemi qui devrait vous revenir. Aussi je ne suis pas assez généreux pour mériter un refus de votre part; de sorte que si vous faisiez mine de repousser ce que je vous offre, je me persuaderais que c'est parce que vous en voulez le double.»

Il était impossible de mettre dans ses procédés plus de noblesse et plus de grâce. Mais plus il raffinait sur la délicatesse et la grandeur d'ame, plus il éveillait des sentiments analogues en moi.

« Vous m'ôtez, monsieur le baron, lui répondis-je, tout le plaisir et tout le mérite du succès. A force de tenir compte des soins que j'ai apportés dans cette circonstance, permettez-moi de vous dire que vous les rabaissez; et vous

ne voulez pas sans doute, en me forçant d'accepter un salaire que je n'ai pas mérité, m'accabler sous le poids d'une telle obligation qu'elle serait en quelque sorte au-dessus de mes forces.»

« Si vous dites un mot de plus, reprit M. de Sant-Lux qui s'entêtait dans sa générosité, je me conforme au droit de la guerre et partage avec vous le butin par moitiés égales; vous savez que je m'étais engagé à vous donner 30 p. 100 sur les sommes recouvrées; ainsi je ne tiens même pas ma promesse dans toute son étendue, et je suis étonné que vous vous permettiez de vous plaindre... »

« Oui, mais souvenez-vous, monsieur le baron, repartis-je en l'interrompant, que je ne consentais pas à recevoir une indemnité si élevée. »

« Petit opiniâtre, s'écria en toussant le baron d'un ton impatienté, je vous apprendrai que c'est au plus jeune à céder. »

Et prenant les billets de banque avec vivacité, et les ramassant dans sa main comme un vil amas de chiffons de papier, il les fourra brusquement dans la poche de devant de mon

habit. Je n'osai pas les en retirer, et je me bornai à lui dire ces mots, qui finirent cette contestation que le lecteur aura trouvée sans doute d'un genre assez nouveau :

« Vous me permettrez, monsieur le baron, de consulter mon père pour savoir si je puis accepter une rémunération si disproportionnée à la part que j'ai prise dans cette affaire. »

M. de Saint-Lux venait de prendre sur son doigt sa tourterelle privée qui était venue se percher sur son épaule, et pendant qu'il lui passait la main sur les ailes, suivant le geste qui lui était familier :

« Brisons là, me dit-il, et changeons de conversation : j'ai quelque chose d'important à te confier, mon cher Alphonse; prends un siége, et prête-moi l'oreille. »

CHAPITRE X.

Où M. de Saint-Lux fait des confidences à son secrétaire, et le consulte sur une matière délicate.

Lorsqu'il me vit disposé à l'écouter, il continua en ces termes, d'une voix plaintive, et voilée par la petite toux sèche qui ne devait le quitter qu'au tombeau.

« Il m'arrive quelque chose de fort singulier, tu vas en juger, mon ami. Tu sais que je suis un ancien officier de l'armée de Condé : c'est à moi que le prince écrivit, de son quartier de Willingen, sa fameuse lettre en date du 31 octobre 1792, dans laquelle se trouvait la phrase suivante :

« Si vous ne me faites sur-le-champ une avance de 40 à 50,000 écus, je vais être forcé de licencier ma petite armée ; je n'ai plus d'espoir qu'en vous seul. »

« C'est donc moi qui, par ce secours envoyé à temps au prince de Condé, ai empêché, à cette époque, la dissolution du corps des

émigrés. L'année suivante, je fis à la même cause un nouveau sacrifice, et j'envoyai plus de 100,000 francs aux braves gentilshommes qui venaient de donner le signal d'une guerre royale dans les bocages du Poitou. Une autre partie de ma fortune a passé, en 1795, dans les mains de Pichegru, avec qui j'entretins, au nom des Bourbons, d'actives relations, au moment où il commandait l'armée de la Convention sur les bords du Rhin. Cette négociation n'ayant pas réussi, je rentrai en France au péril de ma vie, et fis partie de l'agence royaliste dont plusieurs membres furent découverts et mis à mort par l'ordre de la Convention, après la malheureuse journée du 13 vendémiaire.

« Tous ces événements sont antérieurs à ta naissance, mais tu en as sans doute entendu parler. Bénis le ciel de n'avoir pas vécu dans ces jours de sanglante mémoire. Condamné à une rigoureuse captivité, après le 18 fructidor, par suite de l'arrestation de Pichegru, je restai près de six mois dans un cachot infect où je

n'avais pour lit qu'une botte de paille à moitié flottante dans une mare d'eau croupie, et où les courts moments de sommeil que la nature m'accordait étaient troublés par l'image de l'échafaud. Je ne dus la vie qu'à la générosité touchante du comte d'Antraigues, qui, voyant ses papiers près d'être saisis, trouva le moyen d'ajouter, à une lettre qui en faisait partie, un post-scriptum de quelques lignes dans lequel il me représentait comme un homme infidèle à la cause des Bourbons. Cette lettre, qu'il glissa dans son portefeuille, me sauva. Je recouvrai la liberté, et j'osai demeurer à Paris.

Il est inutile de t'expliquer ce que j'y ai fait, depuis cette époque; mais je t'en ai dit assez, mon ami, sous le sceau de la confiance que tu m'inspires, pour te faire comprendre quels ont été, pendant long-temps, mes sentiments à l'égard du gouvernement impérial, et combien j'étais loin de m'attendre aux faveurs qu'il veut m'accorder. Juge de ma surprise, lorsqu'un aide-de-camp du général Bonaparte, soi-disant empereur, est venu me trouver hier

pour m'entretenir du vif désir de son maître de voir figurer dans sa cour un homme d'une naissance aussi illustre, d'un caractère aussi honorable et d'un esprit aussi distingué que M. le baron de Saint-Lux. Je te répète, mon enfant, les termes dont il s'est servi. Bref, il m'a demandé si, dans le cas où l'empereur me nommerait chambellan, je serais disposé à accepter cette distinction . . . . . »

M. de Saint-Lux ayant suspendu son récit, j'en profitai pour lui répondre avec vivacité :

« Et vous avez sans doute refusé les chaînes dorées qu'on vous tendait ? »

« Pas précisément, reprit M. de Saint-Lux; j'ai demandé le temps de la réflexion. Je t'avouerai que dans le cours de ma carrière, je n'ai pas toujours eu lieu d'être satisfait des princes de la maison de Bourbon... Ce ne sont pas des récompenses que je leur demandais. D'ailleurs, ces augustes et malheureux personnages ne sont pas en état d'en accorder à leurs serviteurs; mais j'aurais voulu qu'ils se mon-

trassent plus sensibles à tous les sacrifices que je faisais pour leur cause. J'ai perdu à leur service ma santé, mon repos et ma fortune; j'ai bravé la mort plus de vingt fois dans mes anciennes relations avec Pichegru: cela méritait bien quelques sentiments de reconnaissance de leur part. Eh bien, je ne leur ai jamais demandé que deux choses bien simples et bien faciles; savoir: le changement de mon titre de baron en celui de comte, et ma promotion au grade de général, attendu que j'ai eu jadis celui de colonel dans les gardes françaises. Je n'ai pu obtenir que de vaines promesses, ce que l'on appelle de l'eau bénite de cour; et j'ai su que dernièrement le roi...je veux dire Monsieur, avait accordé le titre de comte à son ancien valet de chambre, et avait promu au rang de général un de ses vieux pages, qui n'a jamais porté les armes. Il m'est impossible de ne pas comparer la conduite tenue à mon égard par des princes à qui j'ai montré tant de dévouement, avec la flatteuse démarche que vient de faire auprès de moi un gouvernement

que je travaille...., je veux dire que j'ai travaillé à renverser. »

« Quoi ! seriez-vous donc prêt à accepter la place qui vous est offerte ? » repris-je pendant une nouvelle pause que fit le baron qui avait un accès de toux.

« Je ne dis pas cela, repartit M. de Saint-Lux... Certainement, je ne suis pas inféodé pour toujours au service des Bourbons ; eux-mêmes semblent avoir pris plaisir à me délier des promesses de fidélité que je leur avais faites, par leur.... ingratitude; le mot est dur, mais il est venu sur mes lèvres et je ne le retire pas. J'admire depuis long-temps le génie prodigieux de l'homme qui tient dans ses mains les destinées de la France; je rends pleine justice à la profonde sagesse et à l'admirable fermeté avec laquelle il a fait succéder l'ordre à l'anarchie, le règne des lois aux discordes civiles, la religion à l'impiété, et la monarchie à la république; si son gouvernement pouvait me plaire, c'est parce qu'il est absolu, et qu'il satisfait en cela mes idées en théorie politique. Sa cour est très

brillante; et si j'y paraissais, je ne ferais que suivre l'exemple de MM. tels et tels que je ne veux pas nommer, mais qui ont appartenu, comme moi, au parti royaliste. Toutefois, il m'en coûterait trop de démentir comme eux ma vie entière, d'abandonner publiquement la cause de la légitimité.... Je tâcherai donc de rester fidèle aux Bourbons, malgré le peu d'encouragement qu'ils me donnent; le difficile est de savoir comment refuser les honneurs qui viennent me chercher avec tant de grâce et de politesse : j'y songerai; mais toi, que penses-tu de ce que je viens de te dire? que ferais-tu à ma place? »

Le baron me plaçait dans une situation délicate; je m'étais convaincu en l'écoutant que le bonhomme avait une extrême envie d'être nommé chambellan, et qu'en me posant une telle question il désirait être encouragé dans sa secrète inclination. D'un autre côté, je n'ai jamais eu dans mon caractère cette disposition qui fait qu'on obéit à la pensée d'autrui plutôt qu'à la sienne. Il me semblait que ce que M. de

Saint-Lux avait de mieux à faire était de cesser de conspirer contre Napoléon, sans attacher à la basque de son habit la clé d'or de la servitude impériale, et que s'il lui répugnait de continuer à servir la cause royale, il ne lui restait qu'à passer dans une douce tranquillité le reste de ses jours. Après quelque hésitation, je hasardai un conseil de ce genre, mais il fut reçu de manière à me prouver que le baron avait beaucoup plus de vanité et d'ambition que je ne lui en aurais supposé, en considération de son âge, de sa constitution lymphatique et de sa sincère bonhomie.

Il me répondit d'un ton aigre qu'il n'était pas encore d'âge ni d'humeur à se faire oublier, et qu'il aviserait du reste à ce qu'il avait à faire. Je le quittai, persuadé qu'il serait chambellan avant la fin de la semaine.

CHAPITRE XI.

Mort de M. de Saint-Lux. Pourquoi cette mort vint à propos. De l'emploi que fit Alphonse des quarante mille francs qu'il avait reçus de lui.

C'est ce qui serait infailliblement arrivé s'il ne fût tombé malade et n'eût succombé en trois jours à une fièvre inflammatoire qui ne lui laissa pas le temps d'abandonner la cause de ses princes légitimes. Je m'étais réellement attaché à lui, et quand je suivis le char funèbre qui transportait ses dépouilles au séjour de l'éternel repos, j'étais livré à une si forte émotion que tout le monde me prenait pour un de ses proches parents.

Avant de mourir, il m'avait confirmé d'une manière authentique la donation qu'il m'avait faite d'une somme de quarante mille francs, pour les soins que j'avais pris dans l'affaire dont j'ai parlé plus haut. Ce n'était qu'après des refus réitérés, et vaincus enfin par son opiniâtre générosité, que mon père et moi nous

nous étions décidés à accepter une rémunération si considérable.

La veille du jour où il rendit le dernier soupir, il avait dicté à un notaire ses dernières volontés, et comme il ne se connaissait plus aucun parent, il avait divisé son bien en quatre parts; la première, pour la caisse du comité royaliste dont il était membre (il est bien entendu que ce legs était exprimé de manière à en déguiser la destination et à ne compromettre aucun de ses collègues); la seconde, pour son confesseur qui était en même temps curé de sa paroisse, et qu'il chargeait d'appliquer cette somme à des œuvres de charité; la troisième, pour la demoiselle Flore, artiste à l'Académie impériale de Musique; et la quatrième, pour son valet de chambre, qui n'avait pas acquis des droits à ce souvenir par son zèle à balayer et à épousseter sa maison.

Je revins m'installer chez mon père après le décès de M. de Saint-Lux; j'aurais voulu faire accepter à mes parents la totalité de la somme que j'avais reçue de ce généreux gentilhomme, mais

toutes mes instances n'aboutirent qu'à les faire jouir de la rente de la moitié du capital, qui fut placé en mon nom dans les fonds publics. Ce fut cependant une extrême consolation pour moi d'ajouter quelque chose à leur bien-être, dans cette saison de la vie où les besoins augmentent à mesure que les moyens d'y satisfaire diminuent.

CHAPITRE XII.

Conférence tenue entre Alphonse et mademoiselle Flore, danseuse à l'Opéra.

Il n'y avait pas trois jours que j'avais quitté la maison de M. de Saint-Lux, lorsque je reçus de mademoiselle Flore, danseuse à l'Opéra, que l'on a vue figurer au nombre des légataires du vieux baron, un billet de quelques lignes. Avant d'en apercevoir la signature, je sus d'où venait cette missive. J'avais déjà vu des billets de la même main, au milieu des correspondances que j'avais eu à dépouiller. C'était un genre

d'écriture et une manière de sè comporter envers l'orthographe qu'on ne pouvait pas oublier une fois qu'ils avaient frappé vos yeux.

Mademoiselle Flore me priait de passer chez elle pour être informée des dernières dispositions prises à son égard par M. de Saint-Lux : elle m'indiquait, avec son adresse, l'heure à laquelle je pourrais la trouver.

Je me rendis dès le lendemain chez elle : mademoiselle Flore occupait, rue de Richelieu, dans une très belle maison, un somptueux appartement. Un valet en livrée me fit traverser plusieurs pièces magnifiquement meublées, décorées avec ce goût délicat et raffiné, attribut des femmes. Le salon où j'attendis quelque temps, pendant que le domestique avait été m'annoncer, était orné d'un grand nombre de tableaux représentant quelquefois avec plus de talent que de décence les amours des dieux de la Fable. Je fus introduit dans le boudoir de la princesse et la trouvai couchée sur une chaise longue, dans la position d'une personne malade. Il me sembla en l'apercevant que sa figure, loin

de m'être étrangère, s'était souvent offerte à mes regards, et quelques secondes me suffirent pour me rappeler que je l'avais déjà vue, mais en peinture : en effet, la Judith représentée par M. Estève dans le tableau qu'il m'avait envoyé et que j'avais donné à Dagana, était le portrait fidèle de cette nymphe ; je ne doutai plus que je ne fusse en présence de la veuve de Béthulie.

Les deux héroïnes ne se ressemblaient pas tout à fait dans la manière de vivre. Mademoiselle Flore, qui n'avait pas d'oppresseur à redouter, ne tranchait la tête à personne et se bornait à la faire perdre à ses meilleurs amis ; du reste, elle était vraiment fort belle, et, bien que le peintre l'eût un peu flattée, elle faisait revivre à beaucoup d'égards la ravissante image qui avait si fortement ému l'imagination de Dagana. Elle avait des cheveux dont l'ébène admirable et l'extrême abondance ne faisaient mentir en rien la représentation que M. Estève en avait tracée. Ses grands yeux noirs à fleur de tête n'avaient pas une expression aussi fière ni aussi chaste que ceux de Judith ; mais il eût été dif-

ficile de décider qui, de la nature ou de l'art, avait fait les plus beaux. Ses traits n'avaient pas moins de correction ni d'harmonie que ceux que j'avais tant admirés sur la toile, à l'exception peut-être de la bouche.

Je me rappelai à cette occasion que mon père m'avait souvent dit, quand j'étudiais la peinture avec lui, que la bouche était le trait le plus prompt à s'altérer chez les personnes abandonnées aux passions.

Mais ce qui la rendait surtout inférieure au portrait, c'était la maigreur de son visage et la pâleur de son teint; et quand je dis pâleur, je sacrifie encore la vérité à la politesse, car sa peau, qui manquait tout à fait de finesse, tirait moins sur le blanc que sur le jaune : ceci est commun à toutes les actrices qui sont obligées, chaque soir, de s'enluminer les joues avec du fard; et qui, pour sembler fraîches aux lumières factices du théâtre, cessent bientôt de l'être à la clarté du jour.

Je me crus dans la nécessité de lui faire quelques compliments à propos du tableau de Ju-

dith qui était en ma possession. Elle m'écouta d'un air distrait et indifférent, comme si l'hommage payé à sa beauté fût pour elle un lieu commun aussi rebattu que les formules de la plus simple politesse. Bientôt elle aborda le sujet qui l'avait portée à m'écrire, et me demanda si je connaissais le testament de M. de Saint-Lux. Je lui répondis affirmativement : alors d'une voix tremblante et avec l'air aussi inquiet que le serait celui d'une fille alarmée, s'enquérant des nouvelles de sa mère mourante, Flore me pria de lui dire si elle avait été portée sur ce testament et quelle était la part qui lui avait été laissée.

Quand elle eut su que le baron lui avait laissé le quart de son bien, au lieu de montrer la joie et la reconnaissance qu'une si agréable nouvelle me paraissait de nature à lui inspirer, elle se mit à fondre en larmes, à se tordre les mains, à lever les yeux au ciel et à accabler le pauvre défunt des plus sanglants reproches...

« L'ingrat! le perfide! s'écriait-elle, voilà donc comme il a tenu sa promesse! Ah! si j'a-

vais prévu cela, je n'aurais pas attendu sa mort! insensée que je suis d'avoir mis de la délicatesse dans mes procédés avec lui! j'aurais dû lui faire signer une donation de tous ses biens. Ce vieux pigeon n'était bon qu'à être plumé tout vivant. »

Révolté de ce langage, je me levai, et lui demandai froidement si elle avait d'autres informations à attendre de moi; mais, livrée à son indignation et à sa douleur, elle ne m'entendait pas et continuait à apostropher l'ombre du malheureux baron avec une violence qui me fit penser intérieurement aux orages que l'infortuné gentilhomme avait dû souvent essuyer de la part d'une maîtresse si cupide; et je le jugeai fort heureux, sous ce rapport, d'avoir obtenu la paix du tombeau.

CHAPITRE XIII.

De l'entretien qu'il eut avec M. Estève, au sujet de cette danseuse.

En sortant de chez elle, je rencontrai, dans son escalier, M. Estève qui montait pour aller

la voir, et qui, sitôt qu'il m'aperçut, partit d'un grand éclat de rire :

« Ah ça, mon cher ami, me dit-il, je vois que les amis de vos amis sont vos amis. Comment avez-vous fait sa connaissance? Vous m'étonnez, moi qui ne m'étonne de rien, si ce n'est de voir quelqu'un abandonner la peinture; je ne vous croyais pas arrivé à cette hauteur, vous qui n'êtes plus artiste. »

Je me hâtai de détromper M. Estève; il parut d'abord incrédule; mais le ton sur lequel je répondis à ses plaisanteries finit par dissiper entièrement ses soupçons. Je l'assurai que la dureté de la princesse envers la mémoire de l'excellent M. de Saint-Lux, l'aigreur inconvenante de son langage et l'insatiable cupidité qu'elle avait laissé échapper devant moi sans aucune retenne, m'avaient choqué trop vivement pour ne pas annuler l'effet dangereux de sa beauté.

« Je vois bien, reprit M. Estève, que vous ne vous laisserez jamais prendre ni par les yeux ni par les sens, et qu'une femme ne ré-

gnera sur vous qu'à la condition de toucher votre cœur ; prenez-y garde ; une fois tombé dans ce filet, vous n'aurez ni dents ni ongles pour en rompre les mailles ; car en aimant une beauté, ce n'est pas elle que vous aimerez, mais, comme l'a dit je ne sais quel poète, ce sera l'amour même. Vous êtes un peu sévère envers notre pauvre Flore ; cependant je suis forcé de convenir de sa passion pour le vil métal, ce qui s'explique par son goût étrange pour l'architecture. Son bonheur est de faire bâtir des maisons dont elle dresse elle-même les plans et dirige la construction ; elle passe ses journées, entourée d'ouvriers ; et ce qu'il y a de plus grotesque, elle répète souvent un pas nouveau tout en donnant ses ordres ; aussi le maçon à qui elle donne ses ordres, attend, muet et immobile devant elle, avec une truelle à la main, qu'elle ait fini sa pirouette pour obtenir la fin d'un ordre interrompu. Comme elle est fort brune et qu'elle est obligée le soir de se composer des lys et des roses, les méchants, faisant allusion à son avarice et à son goût pour le plâtre,

disent qu'elle doit être fort heureuse de n'avoir pas besoin d'acheter du blanc.

« Elle a su très habilement bâtir l'édifice de sa fortune, dont, pour me servir de son langage, elle a posé la première pierre lorsque le czar de Russie, accompagné de quelques officiers supérieurs, est venu à Paris rendre visite à l'empereur. Depuis cette époque elle aime singulièrement la Russie; elle ne demanderait pas mieux que d'aller danser à Saint-Pétersbourg. Elle avait même contracté un engagement avec le directeur de l'Opéra de cette capitale; et la guerre que nous allons faire à ses bons amis la contrarie fort.

« Tout cela ne l'empêche pas d'être infiniment aimable avec ses compatriotes. Si vous voulez en juger par vous-même, je lui donne demain soir à souper : vous vous trouverez avec des artistes; et, quoique vous ayez abjuré cette qualité sublime, je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez bien reçu par l'Amphitryon et ses convives. »

Je m'excusai de ne pouvoir accepter cette

invitation en répondant à M. Estève que ma mère étant fort souffrante, je n'étais pas en ce moment d'humeur à me réjouir. Nous brisâmes l'entretien, qui avait eu lieu sur une des marches de l'escalier; M. Estève monta, et moi je descendis.

La maladie de ma mère n'avait été qu'un prétexte dont je m'étais servi pour me dispenser de me trouver à une réunion qui n'était pas dans mes goûts. Sans être mélancolique je ne m'associais que difficilement à la pétillante gaieté d'un repas de ce genre; j'y étais étourdi par le bruit, fatigué par les rires perpétuels, importuné par l'obligation de payer aussi mon écot en plaisanteries libres, attristé à la fin par ce qui faisait la joie des autres. M. Estève venait de me dire un mot qui m'avait prouvé qu'il me connaissait bien et qui avait été une révélation pour moi-même; c'est que la sensation du plaisir me demeurait inconnue tant qu'elle ne se transformait pas en un sentiment.

CHAPITRE XIV.

Alphonse devient secrétaire de M. le comte de Lacy.
Portrait et genre de vie de ce nouveau personnage.

Je ne demeurai pas long-temps dépourvu d'emploi ; le jeune avoué qui nous avait si bien secondés dans l'affaire du remboursement des sommes dues à M. de Saint-Lux, et auquel nous avions donné pour honoraires, indépendamment de ses frais de voyage, une somme de six mille francs, avait été si satisfait de notre générosité, qu'ayant appris que je me trouvais sans place par la mort du baron, il s'occupa, sans m'en parler, de m'en trouver une autre, et vint m'annoncer un matin, avec la meilleure grâce du monde, qu'il avait réussi. Il s'agissait d'entrer en qualité de secrétaire chez un M. de Lacy, à des conditions aussi avantageuses que celles qui m'avaient été offertes par le gentilhomme défunt.

« M. de Lacy, me dit M. Noël (c'était le nom de l'avoué), a été membre de l'assemblée légis-

lative et de la convention; il avait épousé dans cette dernière assemblée quelques-unes des opinions du parti de la Gironde. Cependant je doute fort qu'il ait jamais été au fond du cœur un partisan de la constitution. Issu d'une famille très ancienne de France, très imbu, quoi qu'il en dise, des principes ou plutôt des mœurs qu'il a puisées dans le sang du noble et fier comte de Lacy, son père, il n'a jamais pu appeler de ses vœux un nivellement absolu qui aurait effacé toute distinction entre les hommes; mais je présume que ce qui lui plaisait dans les Girondins était une certaine élévation de sentiments, un amour théorique de la liberté, une gravité de mœurs qui ennoblissaient ce parti déjà si distingué par les rares talents de ses chefs.

M. de Lacy avait applaudi au mouvement du 18 brumaire, et ensuite aux efforts du premier consul pour étouffer l'anarchie; mais je suis porté à croire (je vous dis cela entre nous et pour votre instruction particulière) qu'il a vu avec une extrême répugnance Napoléon s'as-

seoir sur le trône de France et s'approprier de fait l'autorité absolue de Louis XIV. L'empereur lui a fait quelques avances, mais il les a repoussées avec dignité et non sans quelque courage; possesseur d'une assez belle fortune, veuf depuis un grand nombre d'années, il vit éloigné de la cour impériale, dans une retraite élégante, avec une fille unique qu'il idolâtre. Il y est visité par ces hommes que l'empereur appelle *idéologues* parce qu'ils ont des systèmes de politique opposés à la marche de son gouvernement; mais ce qui est assez singulier, c'est que M. de Lacy, que je vous ai déjà représenté comme ayant des inclinations aristocratiques, bien qu'il ait la réputation d'être l'un des plus ardents amis de l'égalité, aime en outre à exercer dans son intérieur une autorité presque despotique, quoiqu'il prêche avec éloquence pour la liberté des peuples; et, par un autre contraste non moins bizarre, il est, dit-on, assez dur et assez peu humain, en même temps qu'il fait partie de la plupart des sociétés de bienfaisance. »

« Le portrait que vous venez de tracer, répondis-je à M. Noël, ne me décourage pas; je sais m'accommoder aux caractères des personnes avec lesquelles je vis, et je ne suis pas fâché d'avoir une physionomie nouvelle à étudier. Je vous remercie, du reste, des lumières que vous m'avez données pour ma direction, avec une confiance dont je vous sais beaucoup de gré. »

M. Noël m'avertit que M. de Lacy m'attendait le jour même sur les deux heures, et là-dessus cet obligeant et un peu médisant avoué me quitta pour aller, ajouta-t-il, s'occuper d'une séparation de corps et de biens entre deux vieux époux, qui, après cinquante années d'une paisible union, s'étaient tout à coup pris de haine l'un pour l'autre après une querelle née du sujet le plus frivole, et qui ne parlaient plus des liens qui les unissaient qu'en grinçant des dents.

A deux heures précises, j'étais chez M. de Lacy; je trouvai en lui un homme d'une belle taille, vêtu avec une propreté exquise, on au-

rait pu dire même avec recherche, doué d'une physionomie assez régulière, mais impassible, dans laquelle la bouche était à peine visible, tant les lèvres en étaient minces et comprimées; il se leva à peine de son siége, quand je fus introduit dans son cabinet, m'indiqua en termes aussi laconiques que la langue française le permettait, les avantages attachés à l'emploi que je désirais exercer chez lui, et conclut en me disant :

« Décidez-vous, Monsieur, ou j'en prendrai un autre. »

Cet accueil glacial et hautain me blessa. Je fus sur le point de répondre à M. de Lacy :

« Je suis décidé, Monsieur; et c'est à ne pas entrer ici. »

Mais le moment de faire cette superbe réplique était déjà passé lorsque l'amour-propre me la suggéra; d'ailleurs, je me réservais bien de planter là mon orgueilleux patron le jour où j'aurais trop à souffrir de ses procédés. La somme de vingt mille francs que mon père venait de placer, et dont j'allais recevoir la rente,

ajoutait à ma confiance ordinaire dans ma personne et dans la destinée. J'étais assuré désormais de ne pas mourir de faim si je manquais d'emploi : cette pensée me rendait le maître du monde; je goûtais avec délices l'assurance de me suffire à moi-même et de pouvoir rendre à l'homme qui m'humilierait mépris pour mépris.

Je me bornai donc à répondre à M. de Lacy que j'étais prêt à entrer chez lui en qualité de secrétaire; il me fit un petit geste de la main pour m'indiquer la porte, et me dit : «A demain matin ! » puis il tourna la page du livre qu'il tenait et sembla oublier que j'étais venu.

Je sortis lentement après avoir enfoncé, en sa présence, mon chapeau sur ma tête, afin d'être, de mon côté, aussi impertinent que je pouvais l'être. J'avais besoin du grand air pour reprendre le calme qui sied aux grandes ames; quelques heures suffirent pour dissiper mon agitation.

Le lendemain matin, je fis mon entrée chez ce personnage dont le caractère était si fort en

contradiction avec ses doctrines politiques touchant l'égalité des hommes. Il me fallut peu de temps pour reconnaître la vérité de ce que m'avait dit M. Noël sur le compte de cet ami de la liberté, qui avait établi dans sa maison les formes du despotisme, de ce patriote austère qui prenait grand soin de faire souvenir quiconque l'approchait qu'il était né gentilhomme; de cet illustre philanthrope, qui ne faisait jamais une charité qu'à la condition qu'elle serait scue de tout le monde.

Cependant, après avoir passé un mois dans sa maison, j'étais déjà en état de lui rendre justice sous le rapport de l'extrême habileté avec laquelle il ménageait les apparences et conservait intacte sa réputation. Je dois ajouter que toutes les fois qu'il y avait à opter entre le soin de sa gloire et un autre avantage quelconque, il ne balançait jamais. Certainement il n'avait dépendu que de lui d'être compris dans la liste des membres du sénat créé par Napoléon, et d'ajouter à sa fortune particulière les énormes traitements par lesquels le chef du nouveau gou-

vernement récompensait la fidélité de ceux qui avaient tourné le dos à la liberté pour soutenir le pouvoir absolu. Mais M. de Lacy était, comme nous l'avons dit, du petit nombre d'hommes qui avaient résisté à l'appât de la fortune et des distinctions. Il est vrai qu'il aurait eu plus de peine à accomplir ce généreux sacrifice, s'il avait été persuadé que son héroïsme fût demeuré secret. En étudiant sa conduite, je voyais quel prix il attachait à ce que le public eût connaissance de ses moindres actions, et combien de faux diamants entraient dans la couronne de sa vertu ; il aimait mieux la louange que l'argent, et la considération que les honneurs. C'était là tout le secret de sa conduite.

CHAPITRE XV.

Alphonse étudie la métaphysique : de ses discussions sur cette matière abstraite avec M. de Lacy.

La plus grande partie de mon temps était employée à remettre au net un ouvrage métaphysique de sa composition intitulé *de l'Ori-*

gine de nos connaissances. C'était une science si nouvelle pour moi que j'eus d'abord quelques difficultés à comprendre le sens des mots que je transcrivais. Mais je me piquai d'amour-propre pour m'acquitter, en créature intelligente, de la tâche qu'il m'avait confiée. Son style était d'une admirable lucidité, ses idées s'enchaînaient les unes aux autres avec une logique si rigoureuse, qu'aussitôt que j'avais compris l'une d'elles, je voyais se répandre une vive lumière sur toutes les autres qui en étaient déduites. Peu à peu je m'intéressai à cette étude; je lus les ouvrages de Loke et de Condillac qui étaient souvent cités par M. de Lacy; et je devins capable après un labeur assez opiniâtre, non-seulement d'entendre les arguments dont il se servait pour défendre son opinion, mais encore d'en discuter la solidité.

Je m'étais aperçu que son système conduisait à ce qu'on appelle le matérialisme. Il faisait venir toutes nos idées de nos sensations; et, exagérant la doctrine de Loke, voyait dans l'homme une machine organisée chez qui l'ame

était semblable au son fugitif d'un instrument de musique. Ma raison et mon cœur se révoltaient contre une pareille doctrine. Je me sentais capable d'éprouver dans le fond de mon ame des plaisirs et des peines qui ne devaient rien aux sens; et j'affirmais intérieurement qu'il y avait un autre amour que l'amour physique.

Quelques mots que je laissai échapper à cet égard devant M. de Lacy éveillèrent sa curiosité et son attention, il fut charmé d'apprendre avec quel intérêt je transcrivais son manuscrit, et fort étonné de découvrir, en m'interrogeant, que les notions métaphysiques ne m'étaient pas étrangères. Je me gardai bien d'abord de lui laisser voir tout ce que je pensais de son système, et je me bornai, par quelques doutes exprimés modestement, à provoquer, de sa part, de plus amples explications.

Lorsque M. de Lacy se fut assuré que j'étais capable d'entendre les matières qu'il traitait, il changea de manière à mon égard; il cessa de me parler avec le ton dédaigneux qu'il affectait avec toutes les personnes de sa maison; il m'ac-

corda des sourires bienveillants, des réponses moins laconiques, des procédés plus polis; il daigna même s'entretenir avec moi sur des questions philosophiques, et commenter verbalement l'ouvrage qu'il m'avait donné à remettre au net. Insensiblement il prit goût à ces conversations, et presque tous les jours je passais une heure avec lui dans son cabinet, jouant le rôle d'un disciple attentif aux paroles du maître.

Mais quand je crus connaître à fond son système sur les sensations, et que je me jugeai en état, par mes lectures et mes propres réflexions, de lui opposer de solides objections, je commençai à lui décocher de temps en temps, et en choisissant bien la place où je devais frapper, quelques-uns de ces traits acérés que je tenais en réserve.

Tantôt je lui demandais comment les hommes avaient acquis la notion de *justice;* s'il était vrai que nous n'eussions aucune idée qui ne vînt des sens. « Les cinq organes dont nous sommes doués, lui disais-je, nous font

toucher, voir, entendre, goûter ou sentir les corps; mais quels sont la forme, la couleur, le son, le goût et l'odeur de la justice? » Tantôt je le priais de m'expliquer la signification qu'il attachait à l'idée du devoir; car le désir de jouir et la crainte de souffrir sont les seuls mobiles qui puissent gouverner les actions de l'homme conduit seulement par les sens. Une autre fois je m'étonnais de ce que le monde témoignât de l'admiration pour ces prétendus martyrs de l'honneur, du devoir ou de la foi, qui avaient renoncé à la vie plutôt que de trahir leur serment, leurs obligations ou leur croyance. Dans une autre occasion je me hasardais à lui demander s'il n'y avait jamais que la beauté qui, dans une femme, captivât notre cœur, et si quelque chose de plus divin que la volupté ne pouvait épurer l'amour.

Toutes ces questions embarrassaient fort mon honorable maître. Je ferai grâce au lecteur de ses réponses et de nos discussions; je me contenterai de lui dire que ces dernières ne firent que m'éclairer davantage sur la faus-

seté des opinions embrassées par M. de Lacy, et que me donner une perception plus vive et plus claire du principe céleste et immortel que je sentais battre dans mon sein; du reste, j'apportais tant de modération et de convenance dans les objections que je soumettais à M. de Lacy que, loin de perdre ses bonnes grâces par ces débats, je fis de nouveaux progrès dans son estime et fus traité par lui avec une distinction qui m'attira les plus humbles respects de la part de ses domestiques et remplit d'étonnement tous ceux qui connaissaient son caractère.

CHAPITRE XVI.

De deux incidents qui achèvent de le mettre dans les bonnes grâces de cette famille, et surtout de mademoiselle de Lacy.

M. de Lacy avait une fille nommée Marie, qui était sortie de pension quinze jours avant mon entrée chez lui. Agée de seize ans, elle avait toute la modestie et toute la timidité d'une enfant qui n'a pas encore vu le monde.

Cette gaucherie empruntait à la pudeur, qui la faisait naître, une certaine grâce.

Mademoiselle de Lacy n'était pas une beauté, mais elle avait la fraîcheur de son âge; sa physionomie devait je ne sais quel charme à l'extrême douceur qui y était peinte Ses cheveux noirs, en faisant ressortir la blancheur de sa peau, relevaient aussi l'expression bienveillante et un peu triste de ses grands yeux bruns. Elle n'avait pas un esprit supérieur, mais elle avait profité de l'excellente éducation que lui avait fait donner son père; elle touchait fort agréablement du forte-piano, chantait avec beaucoup de justesse et de méthode, écrivait très correctement sa langue, et entendait passablement l'italien.

Une sœur de M. de Lacy, veuve comme lui, tenait sa maison et servait de mère à la jeune Marie. Madame de Longpré, c'était son nom, était la seule personne qui exerçât de l'ascendant sur l'esprit de son frère : elle usait de cet empire avec tout l'art d'une femme, c'est-à-dire à l'insu de celui même qui le subissait; et c'é-

tait en ayant l'air de demander des conseils qu'elle dictait les siens. Née le même jour et à la même heure que M. de Lacy, elle l'aimait tendrement et lui inspirait la même affection.

Je n'ai jamais vu une femme aussi dépourvue qu'elle l'était, de jeunesse et de beauté, ressaisir aussi bien par les séductions de la grâce et de l'esprit, les avantages qui lui manquaient. Ce fut elle qui adoucit par sa politesse aimable et prévenante l'amertume que me firent éprouver pendant le premier mois les procédés hautains de M. de Lacy. J'eus le bonheur de conquérir son estime et son amitié.

Son frère n'aimant pas assez le monde pour se déterminer à y conduire ces dames, je fus invité par madame de Longpré à prendre sa place, et je m'acquittai si bien de ce nouvel emploi, que je fus présenté dans toutes les maisons où allaient habituellement la tante et la nièce, et qu'elles ne sortirent presque plus sans moi, soit pour se rendre au théâtre ou au bal, soit pour goûter simplement le plaisir de la promenade.

Les progrès que j'avais faits dans les bonnes grâces du maître du logis, achevèrent de rendre ma situation agréable. Aimé, considéré, comblé d'égards et de prévenances, traité par la famille comme si j'eusse été un des leurs, reçu par toutes leurs connaissances avec la même distinction, passant la matinée à converser avec M. de Lacy sur les objets les plus élevés qui puissent occuper l'intelligence humaine, accompagnant ces dames au milieu du jour dans leurs promenades au bois de Boulogne ou aux Tuileries, leur servant de cavalier le soir, et associé à tous leurs plaisirs, je ne pouvais manquer de me trouver extrêmement heureux.

Ce qui me ravissait, c'est que je sentais combien mon séjour dans cette maison était profitable à mon instruction et à la pratique de ce goût et de cette politesse que donne le commerce de la bonne compagnie. La conversation et les avis de madame de Longpré me furent, sous ce dernier rapport, on ne peut plus utiles. Douée du sentiment exquis de toutes les convenances, elle aimait à me voir faire auprès

d'elle l'apprentissage de l'art charmant et délicat de plaire dans le monde sans chercher à y produire de l'effet ; de s'y montrer à son aise sans fatuité, naturel sans hardiesse, enjoué sans bruit, aimable et spirituel en aidant les autres à le devenir. Elle me disait souvent que la discrétion était le fonds de la politesse ; l'élévation des sentimens, le secret des bonnes manières, et la bonté, le moyen de plaire à tout le monde.

Quand nous passions la soirée dans l'hôtel, je faisais souvent à ces dames la lecture à haute voix pendant qu'elles travaillaient à l'aiguille ; c'était toujours madame de Longpré qui avait choisi le livre que j'avais entre les mains, et ces préférences étaient faites sous l'inspiration d'un si bon goût, que ces lectures interrompues souvent par les fines observations qu'elles lui suggéraient, me faisaient souvenir de celles que j'avais faites dans un autre temps à mon excellente mère.

Le lecteur se demande sans doute ce que devenait Dagana, si je pensais quelquefois à elle et si j'entretenais une correspondance avec

cette pauvre Mauresse qui était, comme l'on s'en souvient, partie pour Bordeaux où l'appelait la maladie de son père. J'avouerai sincèrement que je tâchai d'écarter son image toutes les fois qu'elle se présentait à mon esprit, que je n'aurais pas été fâché de croire qu'elle en faisait autant pour la mienne, et que la cessation absolue de toutes relations entre nous depuis son départ, me donnait le vague espoir que je finirais par échapper au joug d'une liaison qui répugnait à ma conscience et ne satisfaisait pas mon cœur.

Il y avait déjà huit mois que j'étais chez M. de Lacy lorque plusieurs évènements rapprochés les uns des autres resserrèrent les nœuds de confiance et d'amitié qui m'attachaient déjà à cette famille, et faillirent amener un dénouement imprévu pour moi-même.

Madame de Longpré, sa nièce et moi, nous nous promenions un jour à cheval dans le bois de Boulogne; nous arrivons dans une allée dont un assez grand nombre d'ouvriers étaient en train de réparer la chaussée; le cheval que

montait la sœur de M. de Lacy prend de l'ombrage, à cause d'une charrette placée en travers du chemin ; elle lui donne un coup de cravache, il s'emporte ; je saute à bas du mien que je confie à un ouvrier , et je vole au secours de madame de Longpré ; je parviens à saisir par la bride son cheval qui se cabrait de la manière la plus effrayante ; mais en même temps je déplace le mors; et l'animal, que le frein ne contient plus suffisamment, continue à avancer malgré mes efforts et me traîne pendant huit ou dix minutes jusqu'à un mur devant lequel il s'arrête enfin.

Je n'avais pas lâché la bride, et cette circonstance l'avait sans doute empêché de prendre tout à fait le mors aux dents. Le mur qui lui avait servi de barrière était celui de *Bagatelle*.

Le concierge , aidé de son fils , jeune homme d'une vingtaine d'années , me transporta dans son logement ; à peine m'eurent-ils déposé sur une chaise , que je perdis connaissance. Quand je rouvris les yeux, j'aperçus madame de Longpré et sa nièce occupées à me faire respirer

des sels, et la première chose que je vis, ce fut quelques larmes dans les yeux de mademoiselle Marie. Ignorant, sans doute, que les miens allaient, en se rouvrant, rencontrer son regard, elle ne déguisait pas l'expression de douleur et de pitié qui frappa mon réveil comme l'aurore d'une lumière plus douce que celle du jour; du reste, je n'avais pas été blessé, j'en fus quitte pour des écorchures et des contusions, dont je ne tardai pas à être guéri, grâce à quelques jours de repos et aux soins délicats dont je fus entouré.

On peut imaginer les remerciements que m'avaient adressés ces dames, ainsi que M. de Lacy; je me trouvais dans la maison sur un meilleur pied que jamais.

Quelque temps après, nous sortions de l'Opéra; un jeune homme qui se trouvait derrière mademoiselle Marie la pousse violemment en essayant de passer devant elle; je m'aperçois de cette brutalité; j'apostrophe sévèrement l'inconnu: il me répond insolemment: je l'invite avec fermeté à baisser le ton; ce grossier

personnage lève sur moi une grosse canne qu'il tenait à la main ; deux agents de police qui se trouvaient dans le vestibule du théâtre et qui avaient été témoins de la scène, se précipitent sur lui, lui arrachent le bâton qu'il brandissait au-dessus de ma tête et l'entraînent. Il avait eu le temps de me jeter ces paroles : Nous nous reverrons !

La foule qui nous entourait et qui m'avait séparé un moment de madame de Longpré et de sa nièce ne leur avait pas permis d'entendre ces derniers mots. Pendant que je les reconduisais jusqu'à leur voiture, madame de Longpré m'apprit que cet individu était le fils d'un riche banquier hollandais nommé Wanderwitt, qui, bien loin de leur être inconnu, avait recherché en mariage mademoiselle de Lacy, et qui n'ayant pas été accueilli, à cause de sa mauvaise conduite, s'était permis dans le monde les propos les plus inconvenants sur la famille dans laquelle il n'avait pu entrer, et en particulier sur la pauvre Marie. Madame de Longpré ajouta qu'elle ne doutait pas que l'ac-

tion grossière dont il venait de se rendre coupable n'eût été faite de dessein prémédité, et que c'était la seconde fois que sa nièce et elle se trouvaient insultées en public par ce mauvais sujet.

Nous étions arrivés devant leur voiture, je les aidai à s'y placer.

« Est-ce que vous ne montez pas? » me dit mademoiselle de Lacy, d'un ton qui décelait une secrète inquiétude.

« Je suis obligé, lui répondis-je, de retourner auprès des agents qui ont arrêté cet homme pour faire, s'il y a lieu, ma déclaration. »

« Soyez prudent, » me dit madame de Longpré.

« Je vous en prie! » ajouta Marie d'une voix tout à fait émue.

« Soyez tranquilles, Mesdames, repartis-je en riant, dans quelques minutes je vous rejoindrai à l'hôtel. » Elles partirent, et moi je revins au vestibule de l'Opéra, chercher le poste où l'on avait conduit M. Wanderwitt. Un employé du théâtre me l'indiqua du doigt.

Au moment où j'ouvris la porte du corps-de-garde j'aperçus celui qui m'avait provoqué : il

se démenait avec violence au milieu d'un groupe de militaires, et je l'entendis proférer ces mots qui s'adressaient visiblement à moi :

« Le lâche ne reparaîtra pas, mais je saurai bien le trouver. »

« Vous vous trompez, lui dis-je en paraissant tout à coup devant lui, c'est moi qui viens vous chercher avec l'intention de vous apprendre à être moins grossier envers les dames. »

Mon entrée fut comme un coup de théâtre. Les militaires se prirent à rire, et mon homme, un peu déconcerté, me dit :

« Monsieur, je suis ravi de vous voir. »

L'officier qui commandait le poste nous engagea, pour la forme, à nous réconcilier, et nous fit quelques exhortations d'un ton qui n'annonçait pas que lui-même fût disposé à mettre en pratique, dans l'occasion, les conseils qu'il nous donnait. Après cette allocution il nous congédia, et nous nous donnâmes rendez-vous, pour le lendemain matin, à la porte Maillot.

En rentrant chez M. de Lacy, je trouvai les

dames qui m'attendaient dans le salon; elles m'interrogèrent toutes deux à la fois sur ce qui s'était passé, je me bornai à leur répondre de l'air le plus tranquille et le plus naturel du monde, que je n'avais pas eu de déclaration à faire, que la chose était finie et que l'individu en question avait été mis en liberté; puis passant avec adresse à un autre sujet, je leur demandai si la musique de Gluck leur avait plu et si elles avaient été contentes de leur soirée. Cette manœuvre me réussit auprès de madame de Longpré qui, ne soupçonnant rien, se mit à causer de l'opéra que nous avions entendu et de quelques notes fausses qui, dans la voix d'une cantatrice enrhumée, avaient offensé son oreille. Je lus dans les yeux de mademoiselle de Lacy qu'elle ne se laissait pas tromper aussi aisément, et en même temps qu'elle n'osait témoigner ce qu'elle devinait; mais ses regards, qui avaient une expression inaccoutumée, me faisaient les reproches les plus significatifs.

Je me rendis le lendemain au rendez-vous convenu avec mon adversaire, et j'eus ce qu'on

appelle *une première affaire.* Je me battais sans colère, et l'idée de tuer un homme effrayait beaucoup plus mon imagination que celle de perdre la vie moi-même; aussi je puis me rendre ce témoignage que je songeais presque autant à ne pas blesser mortellement mon adversaire, qu'à défendre mon sein des atteintes de son épée. M. Wanderwitt, au contraire, semblait furieux; on aurait dit qu'il avait le plus cruel outrage à laver dans mon sang; la menace respirait dans ses yeux; la contraction de ses traits, le froncement de ses sourcils et la compression de ses lèvres annonçait la haine et le besoin de vengeance. Il maniait les armes avec beaucoup plus d'adresse que moi; on devait croire, sans lui faire injustice, qu'il n'en était pas à son premier duel, mais la manière désespérée dont il se battait m'aurait fourni plusieurs fois l'occasion de le blesser à mort si j'avais voulu profiter de mes avantages; je n'en fis rien, et cette générosité ne fit que l'irriter davantage. Enfin, je fus blessé au bras droit, mon arme s'échappa de ma main, et si le témoin de

M. Wanderwitt n'eût retenu à propos ce furieux, il m'aurait lâchement percé de son épée.

Nos témoins se réunirent pour lui faire comprendre que le combat était terminé, et que, nous étant conduits en hommes d'honneur, il ne nous restait plus qu'à nous donner la main. C'est à quoi je consentis de meilleure grâce que mon adversaire, qui me tendit sa main sans me regarder, affligé sans doute de ne m'avoir pas tué, ce qui aurait probablement grossi à ses yeux la liste de ses exploits. Son témoin me fit l'honneur de m'embrasser en me disant que je m'étais conduit avec une générosité digne du temps de la chevalerie.

C'était M. Estève qui m'avait servi de témoin. Il porta aussi mes louanges aux nues en prenant le ton emphatique qui lui était naturel et en trouvant moyen de faire en même temps son propre éloge, chose qui ne manquait jamais d'arriver lorsqu'il faisait celui d'un autre. Il m'assura qu'il m'avouait pour son disciple, et que la dernière fois qu'il s'était battu il avait eu les mêmes ménagements pour la vie de son ad-

versaire. Il ajouta qu'il avait eu cette affaire avec un rédacteur du *Journal de Paris* qui s'était avisé de faire la cour en même temps que lui à mademoiselle Flore dont ce journaliste citait sans cesse le nom dans ses feuilletons sur l'Opéra.

M. Estève me disait toutes ces choses pendant que le chirurgien que nous avions amené était occupé à me panser. Quand cela fut fait, nous montâmes en voiture. Mon ancien maître de peinture, dont le babil était intarissable, me raconta, que pour faire pièce à ses rivaux, il venait d'épouser mademoiselle Flore. Je ne pus réprimer l'expression de ma surprise, en apprenant son mariage avec une danseuse.

« Je vois, me dit-il, que vous n'approuvez pas cette union. Mais d'abord, la danse est au nombre des beaux-arts. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'importance qu'elle avait chez les anciens. J'ai lu quelque part que les Grecs la mettaient même au nombre des moyens de pousser les hommes à la vertu. Vous voyez que, chez eux, ils n'auraient rien vu que de très moral dans ma passion pour les pirouettes. Rien

ne se rapproche plus de la peinture que la danse : une bonne danseuse compose sans cesse un tableau vivant : elle est à la fois le peintre et le portrait ; ses mouvements et ses attitudes nous servent de modèles ; vous savez que Flore m'a déjà inspiré un assez bon ouvrage en posant devant moi, quand j'ai fait le tableau de Judith. Jugez de l'avantage que je vais avoir, sous le rapport de l'art ; je pourrai la faire poser du matin au soir ; c'est vraiment l'amour de l'étude qui me fait attacher du prix à sa possession. Son image reproduite sous toutes les formes me fera enfanter des chefs-d'œuvre. Enfin, savez-vous que Flore a une vingtaine de bonnes mille livres de rentes, gagnées en tout bien tout honneur à la pointe du pied, et qu'elle s'engage à payer mes dettes ; or, ce n'est pas une mince considération à mes yeux que l'idée de procurer à une trentaine d'honnêtes gens, qui se disputent à qui me paiera chaque soir mon logement à Sainte-Pélagie, le bonheur de cesser à mon égard une persécution qui coûte tant, j'en suis persuadé, à leurs sentiments d'humanité. »

M. Estève plaidait sa cause avec une gaieté si spirituelle que je supprimai les observations que j'aurais eu à lui faire sur le personnage ridicule que joue le mari d'une courtisane en vogue. Il me fit descendre de notre voiture avec les plus grandes précautions, et transporter dans ma chambre par les domestiques de M. de Lacy. Il ne me quitta qu'après s'être assuré que je n'avais plus besoin de ses bons offices. C'était vraiment le meilleur cœur du monde.

CHAPITRE XVII.

De la passion que mademoiselle de Lacy conçut pour Alphonse; du projet de mariage qui en fut la suite; et du singulier événement qui empêcha ce projet de se réaliser.

Quand on apprit à l'hôtel ce qui m'était arrivé, je laisse à penser l'inquiétude que cette nouvelle y répandit. On fut bientôt rassuré sur mon état; au bout de trois jours de fièvre, je pus vaquer à mes occupations ordinaires avec le bras en écharpe. Quand je reparus devant ma-

demoiselle Marie, elle me dit qu'elle s'étonnait qu'on pût exposer sa vie dans un combat singulier lorsqu'on avait une mère. Et cette phrase amena la suivante :

« Vous devriez ménager mieux à la fois vos jours et le cœur de ceux qui vous aiment. »

En achevant ces mots d'une voix tremblante, elle porta son mouchoir à ses yeux et sortit précipitamment.

Sa pâleur m'avait frappé; la manière dont elle me quittait me donna beaucoup à penser; les idées qui me vinrent alors à l'esprit et que beaucoup d'autres petits incidents tendaient à fortifier, ne tardèrent pas à être pleinement confirmées. Je n'ai pas besoin de dire au lecteur quelles étaient ces idées; s'il ne les a pas devinées, la suite de mon récit va éclaircir la matière.

Mademoiselle de Lacy tomba malade; il y avait déjà un mois que je ne l'avais vue lorsque madame de Longpré, se trouvant un jour seule avec moi, me dit :

« La santé de ma nièce nous donne de sérieuses inquiétudes, et, puisque vous me demandez de ses nouvelles, je dois vous faire connaître

la vraie cause de son mal: cette cause la voici !»

En parlant ainsi, madame de Longpré désignait ma personne. Je ne savais que répondre, la parole expirait sur mes lèvres; j'étais livré à un embarras inexprimable.

« Oui, c'est vous, reprit madame de Longpré; oui, ma nièce vous aime: il est impossible que vous ne vous en soyez pas aperçu. »

Après avoir attendu en vain ma réponse, elle continua : « Maintenant, parlez-moi franchement, je vous interroge ici d'une manière conforme à la confiance que j'ai prise dans votre caractère et dans votre honneur, répondez-moi donc avec la sincérité que méritent l'estime et l'attachement que vous m'inspirez : l'aimez-vous ?»

J'entrevis aussitôt la portée de ma réponse; je ne pouvais douter qu'un mariage ne fût sur le point de m'être proposé; madame de Longpré n'aurait jamais fait une semblable démarche auprès de moi si la famille n'eût pas été déterminée d'avance à adopter le moyen qu'elle jugeait peut-être le plus propre à sauver les jours de Marie. J'avoue que je demeurai interdit par l'idée d'une si honorable et si riche alliance

qui venait, en quelque sorte, me chercher, et surtout par cet aveu que me faisait madame de Longpré, que sa nièce se mourait d'amour pour moi. Je m'examinais intérieurement pour savoir si j'avais méconnu les devoirs que m'imposait ma situation chez M. de Lacy. Il est bien difficile à un jeune homme de vingt ans, vivant sous le même toit avec une jeune personne de seize, associé à la plupart de ses occupations et de ses plaisirs, mettant souvent en commun avec elle ses pensées et ses impressions, de faire un tel pacte avec l'œil et la parole, que jamais aucun regard ni aucun mot ne décèle le désir de lui plaire; j'avais donc à me reprocher des regards trop tendres, des compliments trop significatifs, des hommages sur lesquels il était trop aisé de se méprendre, une vague ambition, née de l'amour-propre de fixer sur moi l'attention d'une aussi aimable personne. J'ai déjà assez parlé de mes dispositions naturelles dans le cours de cette histoire, pour qu'on se souvienne de l'empire qu'exerçaient sur ma vie la sensibilité et l'imagination; un

feu concentré, qui n'avait jamais trouvé d'aliment convenable, brûlait dans mon sein, et un incroyable besoin de sympathie et d'affection pouvait donner à tous les sentiments que j'exprimais une apparence passionnée. Il y avait dans mademoiselle de Lacy un charme de naturel et une grâce de naïveté qui m'attiraient puissamment vers elle; cependant je ne saurais dire que mon cœur entier lui appartînt; ce n'était pas encore là celle qui pouvait s'emparer sans réserve de mon ame, et régner en souveraine maîtresse sur ma destinée. Quoi qu'il en soit, j'étais placé en ce moment dans une situation telle que je désirais me tromper moi-même, et prendre pour de l'amour le sentiment qu'elle m'inspirait. On prévoit donc la réponse que je fis à madame de Longpré; le trouble qui m'agitait acheva de lui faire illusion; je crois même que ce ne fut pas difficile, parce qu'elle était depuis long-temps persuadée que j'aimais sa nièce et qu'elle désirait qu'il en fût ainsi.

Elle reprit la parole pour me promettre de

travailler auprès de son frère à assurer le bonheur de deux enfants qui, maintenant, lui étaient également chers.

« Je ne me dissimule pas les difficultés de cette négociation, ajouta-t-elle ; votre grande jeunesse sera une objection à nous opposer ; puis, vous savez quel est le faible de mon frère : bien qu'il ne porte jamais son titre de comte et qu'il ait la réputation d'aimer beaucoup la liberté et l'égalité, il s'était toujours promis de n'allier son noble sang qu'avec un sang noble ; mais je me flatte que la tendresse qu'il a pour sa fille nous viendra en aide et nous fera gagner notre cause.

Pendant que madame de Longpré me tenait ce langage, j'avais la persuasion qu'elle s'était déjà assurée du consentement de son frère, mais je me conduisis comme si toute ma félicité dépendît de la démarche qu'elle allait faire.

Je ne cacherai pas au lecteur que le souvenir de Dagana se ranimait dans mon esprit avec une nouvelle vivacité. L'idée des obligations que j'avais eues envers la fille de M. Des-

prez, qui m'avait soustrait, avec tant de dévouement, aux poursuites exercées alors contre moi; l'image de son amour si vrai, si profond, si exalté, et surtout la mémoire des encouragements que j'avais trop souvent donnés à son attachement, et de la promesse que j'avais eu l'imprudence de signer au moment de son départ; tout cela me jetait dans une perplexité incroyable. Je me demandais en même temps si je ne devais pas faire connaître à la famille de M. de Lacy les relations que j'avais eues avec Dagana. Il me semblait que l'honneur et la loyauté exigeaient de moi un pareil aveu; mais on concevra l'extrême embarras que j'éprouvais à donner suite à cette dernière idée : comment entrer à cet égard dans les explications que nécessitait une confidence de cette nature? Fallait-il divulguer le goût criminel de Dagana pour la nécromancie? Pouvais-je faire connaître la passion dont j'étais l'objet, et ne pas rencontrer l'incrédulité, en déclarant que ma liaison avec cette Mauresse était toujours restée pure. Une honte in-

surmontable enchaînait ma langue, de sorte que, dans la perplexité où je me trouvais, soit pour parler sur ce sujet, soit pour rester fidèle à Dagana, que du reste, j'étais loin de vouloir épouser, je demeurai silencieux et inactif, et je laissai avancer les choses trop loin, pour qu'il me fût ensuite possible d'en arrêter le cours.

Quelques jours après, M. de Lacy m'appela dans son cabinet et m'y accueillit d'un air si sévère, que je me préparai à entendre des reproches s'échapper de sa bouche; mais il n'en fut pas ainsi. Il commença au contraire par faire mon éloge dans les termes les plus honorables, m'exprima l'attachement que j'avais su lui inspirer par mon zèle à le satisfaire et la régularité de ma conduite. Il passa ensuite au principal objet de cet entretien, auquel il n'arriva cependant qu'après m'avoir parlé de l'ancienneté de sa famille, de sa noblesse, de ses aïeux qui se cachaient dans la nuit des temps, et du mépris que toutefois il avait toujours eu pour ces vaines distinctions, œuvres du hasard; le mérite et la vertu, ajouta-t-il,

passaient à ses yeux bien avant la richesse et la naissance. Sa fille ayant assez de fortune pour se marier selon sa propre inclination, il suffisait à lui, qui ne voulait que le bonheur de son enfant, que son gendre eût un cœur noble, et c'est pour cela qu'il n'avait pas hésité à donner son consentement à une alliance qui allait me faire entrer dans sa famille.

Il conclut en me disant que, bien qu'il n'eût jamais voulu servir le gouvernement impérial, il n'entendait pas m'imposer l'obligation de suivre son exemple; que j'étais jeune et devais me rendre utile à mon pays, et qu'il comptait faire solliciter en ma faveur, par l'intermédiaire de quelques-uns de ses amis, le titre d'auditeur au conseil d'état.

Pendant ce discours bienveillant sa figure ne s'était pas déridée; il prononçait chaque mot, dit à ma louange, avec un air de dépit, et ressemblait, en m'entretenant du plaisir avec lequel il m'appellerait son gendre, à un homme qui s'efforce de sourire et de vaincre le sentiment de la douleur, tandis que le chirurgien

lui fait subir une opération douloureuse. Je présume qu'en effet ses préjugés et sa raison étaient aux prises, et que ce qui rendait sa mine si renfrognée n'était autre chose que le combat intérieur livré par sa fierté à son amour pour sa fille.

Ma réponse, dont je fais grâce au lecteur, parut le satisfaire, et, en terminant cet entretien, il daigna m'embrasser.

Mademoiselle de Lacy se rétablit promptement. Les droits que me conférait ma position de fiancé me permirent d'étudier mieux son esprit et son caractère; cet examen me confirma dans l'idée que je serais heureux, mais que cependant celle qui allait être ma compagne ne répondrait jamais entièrement à tous les ardents besoins de mon ame. Quant à Marie, elle ne dissimulait pas son bonheur; elle avouait naïvement toute sa joie à sa tante, ainsi qu'à ma mère à qui elle avait voulu que je la présentasse et qui lui avait inspiré dès le premier moment une vive sympathie. J'employai une bonne partie de ce que je possédais à faire les

emplettes d'usage en pareille occasion : ma mère se fit un plaisir de choisir elle-même les cadeaux destinés à la *mariée.*

Le 15 avril 1812, le contrat fut signé; tous nos préparatifs pour la cérémonie du lendemain étaient achevés; et j'avais passé la soirée de ce jour enfermé avec ma mère qui m'avait donné ses bons conseils et sa bénédiction. Il était près de minuit lorsque je quittai sa maison pour retourner chez M. de Lacy. La nuit était froide et obscure et les rues désertes; j'allais tourner le coin de celle où était situé l'hôtel de M. de Lacy, lorsque je fus tout à coup arrêté et saisi par quatre hommes qui m'appliquèrent un bâillon sur la bouche pour étouffer mes cris, et me portèrent en quelques minutes, malgré ma résistance, dans une berline hermétiquement fermée, et dans laquelle une autre personne se trouvait assise.

Aussitôt la voiture s'ébranla, et partit avec toute la vitesse du trait de plusieurs chevaux lancés au galop.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES

CHAPITRES DU TOME PREMIER.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.